

## Pourquoi le XXe siècle a-t-il pris le sexe au sérieux ?

PAR MATHIEU MESSENGER (EN ATTENDANT NADEAU)  
ARTICLE PUBLIÉ LE DIMANCHE 20 JUIN 2021

Dans *Le Sexe des Modernes*, Éric Marty démêle les racines intellectuelles qui sont à l'origine de l'expansion du concept de « genre » dans l'univers culturel de la fin du XX<sup>e</sup> siècle. À cheval entre l'Europe et les États-Unis, cette enquête constitue la première cartographie complète des territoires théoriques sur lesquels a germé une pensée du sexe qui brouille l'ordre classique des représentations.

L'histoire des idées est, avant tout, une histoire de signifiants. Soudain, sans crier gare, apparaît un nouveau terme, un signe qui impose sa marque et qui acquiert tout à coup une valeur d'évidence. On le rallie, on le conteste, on le discute : il devient un repère dans le temps puisqu'il modifie en profondeur notre manière de penser.

Le mot « genre » appartient à cette catégorie. Depuis une cinquantaine d'années, il a connu une incroyable fortune théorique en recouvrant non seulement les principaux domaines universitaires (où les *gender studies* sont devenues incontournables), mais bien plus encore en donnant à chacun.e la possibilité de se construire une identité sexuelle qui ne corresponde plus au sexe biologique tel qu'il est assigné à la naissance (de là l'incroyable inventivité lexicale qui fluidifie ou déconstruit la stricte binarité reconnue entre le masculin et le féminin : *transgenre*, *agenre*, *pangendre*, *cisgenre*, etc.). Sa force de perturbation est telle que le genre questionne le droit, la bioéthique, le règlement des compétitions sportives. Il n'est pas jusqu'à l'écriture et la parole articulée qui ne doivent apprendre à se « dégenrer » en veillant à inclure tous les genres, sans plus de discrimination grammaticale.

*Le Sexe des Modernes*, d'Éric Marty, s'ouvre sur ce constat. Mais plutôt que de s'inscrire dans un espace polémique que nul n'est aujourd'hui en mesure de penser, en raison de l'essaimage pluriel de la question du genre à des domaines et à des débats encore en devenir, l'auteur mène l'enquête sur son versant

généalogique. En mettant en regard la bibliothèque des « Modernes » (celle des Lacan, Althusser, Deleuze, Barthes, Derrida ou encore Foucault) avec les principaux essais de celle que Gayle Rubin a adoubée comme la « *queen of genre* » (Judith Butler), il nous fait voir combien le commerce des idées est avant tout une affaire d'import-export.

Non pas un transfert culturel pacifié, mené dans la parfaite transparence, mais un jeu de dialogues truqués, fait d'emprunts théoriques, de maquillages conceptuels, de lectures passées en contrebande.



Judith Butler à l'université de Hambourg (2007) © CC/Jreberlein

La « voleuse » déclarée, c'est ici Butler, dont le francocentrisme affiché cache, aux yeux d'Éric Marty, une redoutable stratégie de rupture et une volonté de s'auto-instituer comme la figure fondatrice des questions liées au trouble de l'identité sexuelle.

Or, ce que prouve la démarche archéologique du livre, c'est que la « théorie du genre » américaine s'est largement nourrie de la « pensée du Neutre » propre à l'espace français, dont on suit ici les modulations entre la fin des années 1950 et le début des années 1980. Ce « Neutre », s'il fut si cher au courant structuraliste, c'est précisément parce qu'il parvint à troubler sa loi fondamentale, à perturber sa règle d'or qui veut que le sens soit toujours le produit d'une différence. Et quand le jeu des oppositions classiques est levé – dans l'ordre grammatical, bien sûr, mais surtout dans l'ordre symbolique (féminin-masculin, animé-inanimé, actif-passif, singulier-pluriel) –, naissent alors des catégories indécises, des figures floues, hantées par les formes du vide et de l'entre-deux, ou plus radicalement soustraites à l'alternative d'un choix dont elles ne veulent plus (« ni l'un, ni l'autre », comme l'exprime le *neuter* latin).

C'est l'une des grandes forces de ce livre que de nous donner à voir, derrière les débats d'idées et l'abstraction vertigineuse de certaines thèses, combien la pensée du Neutre est surtout une pensée « en » images, riche de toute une panoplie visuelle qui donne corps et matière aux figures qu'elle convoque.

Ainsi, le *Self Portrait in Drag* de Warhol, dont le regard nous défie dès la couverture, ouvre sur un musée plus profond, qui a sa protohistoire dans l'imagologie touffue de la *French Theory* : c'est le travesti japonais de *L'Empire des signes* ou le castrat Zambinella de *S/Z* chez Barthes ; c'est la femme phallicisée du dispositif « masochiste » qui hante Deleuze ; c'est l'os de sèche qui, comme un sexe fantomatique, zèbre le tableau d'Holbein analysé par Lacan ; ce sont toutes les incarnations de la « Divine » de Genet (le personnage travesti de *Notre-Dame des Fleurs*), qui passe, tel un furet, sous les grilles d'analyses de Lacan, de Sartre ou de Derrida ; c'est l'Herculine Babin de Michel Foucault, heureuse de vivre dans une communauté féminine exclusivement « monosexuelle » avant que le dispositif social ne la force à choisir un vrai sexe, et donc à s'inscrire dans l'ordre de la différence et de la marque.

Ce sont ces figures qui articulent le mieux – car elles l'inscrivent dans l'espace du visible – l'imposant dictionnaire conceptuel que cette séquence intellectuelle a voulu bâtir, en misant sur un lexique lui-même imaginé, largement empreint des motifs du sexe et de la génitalité. À la manière d'une Odyssée théorique, l'auteur retrace l'étendue de cet étrange vocable (« Loi de la castration », « fonction phallique », « performatif », « prohibition de l'inceste », « logique de l'hymen », « double invagination ») qui a institué le sexuel comme la métaphore reine, seule capable d'articuler l'intelligibilité nouvelle que l'époque avait pour mission de formuler.

Le grand talent d'Éric Marty est de savoir replonger chacun de ces signifiants dans le milieu qui l'a vu naître. L'histoire des idées se fait chez lui à même les

mots, au ras des textes qui en portent la trace, par une pesée patiente sur des termes choisis qui finissent par révéler une puissante historicité.

Telle cette promotion du « sujet pervers », pièce centrale de la pensée du Neutre, que l'auteur détisse lentement, depuis le concept lacanien de « Castration » jusqu'à ses variations prolongées (puis inversées) chez Deleuze, Barthes et Derrida. Dix ans après son essai *Pourquoi le XX<sup>e</sup> siècle a-t-il pris Sade au sérieux ?* (Seuil, 2011), Éric Marty parcourt tous les textes, rebondit avec rigueur de l'un à l'autre, se ménage des effets de reprise et dessine pour son lecteur un jeu de boucles parfaitement cohérent qui redonne sa pleine intelligibilité à un maillage conceptuel que le temps a opacifié. La « perversion », dégagée de ses connotations vulgaires et médicales, devient alors une pure cellule spéculative qui pointe vers une forme active de déliaison, susceptible de neutraliser ou de suspendre tous les interdits, de déplacer toutes les coordonnées du dispositif sexuel. Le « pervers », parce qu'il brouille la Loi de la différence entre les sexes, loi que l'on croyait originaire et indépassable, nomme avant tout le grand dynamiteur de la naturalité du sens et de l'ordre du discours.

Dès les années 1960, le trouble dans le genre est donc présent sur la scène intellectuelle française. D'où vient alors que cette histoire à laquelle s'attache Éric Marty ne soit précisément pas l'histoire d'une filiation (entre la « pensée du Neutre » et la « théorie du genre »), mais bien l'enjeu d'une contre-filiation, d'une bifurcation assumée et d'un faux détour stratégique opéré par Judith Butler ?

Aux yeux de Marty, cette généalogie contrariée tient au caractère irréconciliable des postulats épistémologiques engagés par les deux parties : d'un côté, « l'ordre symbolique » auquel reste arrimée la théorie française, faisant du sexe et de son brouillage catégoriel un enjeu avant tout formel, adossé à une pensée du signe détachée d'une stricte application pratique ; d'un autre côté, le « champ social » qui aimante le courant américain des études de genre, exigeant des réflexions sur l'identité sexuelle un prolongement effectif dans

l'espace politique et militant. Et si Butler a elle-même œuvré à durcir l'opposition en pointant le formalisme extrême de la théorie française, déconnectée des « vraies » préoccupations du monde, plus habitée par l'échec romantique du langage que par la ressaisie pragmatique de son action, elle n'en a pas moins cherché à importer dans son discours nombre de ses concepts pour étoffer sa position dans le champ américain.

*Le Sexe des Modernes* nous raconte alors cette fausse réconciliation, ce double jeu d'hybridation et de trahison tenté par Butler entre les deux courants. De façon exemplaire, à la manière d'un polar théorique, ce livre nous invite ainsi à suivre la piste de la « performativité », concept-clé du dispositif butlérien en ce qu'il atteste – s'appuyant sur le travail du linguiste John L. Austin – que tous les énoncés sociaux induisent des normes (et des « genres ») qui produisent des effets d'assignation sur ceux qui les reçoivent.

Relisant un à un les textes dont s'est inspirée Butler – sans le dire ou de façon affichée –, Éric Marty parvient à tirer un fil qui relie la performativité à la « Forclusion » (Lacan), à « l'Interpellation » (Althusser), à « L'itérabilité » (Derrida) ou encore à la « Parrêsia » (Foucault) : à chaque fois, le concept emprunté est sorti de son contexte spéculatif originel et – de fait structural – se retrouve engagé sur la voie de la lutte sociale.

Tout sujet « interpellé » dans sa norme ou dans son genre peut alors se *resignifier*, se constituer, non pas en amont des énoncés qui le classent, mais à travers eux, grâce à eux. C'est la grande leçon que Butler a retenue de la théorie foucauldienne d'un pouvoir qui « discipline » et « fabrique » les corps ; c'est sa grande force aussi que d'avoir su nommer par le terme de « performativité » ce qui, chez Foucault, reste au stade de métaphores, sans l'assise épistémologique ni le cadrage conceptuel que lui donnera Butler pour nourrir sa propre théorie du genre.

Si Éric Marty emploie le lexique du roman policier pour qualifier le geste butlérien (« *vol* », « *crime parfait* », « *trahison* », « *défiguration* »), geste qu'on

voit progressivement apparaître comme un crime de lèse-théorie, c'est précisément pour inscrire Judith Butler dans une dimension romanesque, qui est aussi propre au monde des idées.

En ce sens, les attaques récurrentes sur les mauvaises lectures de l'Américaine, sur ses simplifications outrancières ou ses mésinterprétations tactiques ne suffisent pas à en faire un livre « à charge ». L'exercice auquel se livre l'auteur est plus retors, tant l'égard et la patience qu'il met à critiquer la « reine du genre » relèvent aussi d'une forme de fascination pour la rupture et le trouble intellectuel qu'elle a su provoquer.

C'est pourquoi cet essai est, avant tout, un « livre » et non un panorama à visée strictement documentaire : il repose sur un scénario à forte valeur dramaturgique, choisit délibérément ses premiers rôles et ses figures secondaires, troue la ligne du discours par l'insertion de tableaux, de photographies, d'images filmiques. Dedicacé à « Claudie », personnage au sexe flou qui était le héros de son roman intitulé *La Fille* (Seuil, 2015), ce nouveau livre d'Éric Marty communique discrètement avec la fiction, « *s'avoue presque un roman* », comme l'écrivait Barthes, et instaure Butler comme la grande héroïne hétérodoxe de l'histoire récente des idées.

Ce scénario sera discuté. On reprochera peut-être à l'auteur ces 500 pages d'une déconstruction conceptuelle menée pied à pied avec une bibliothèque d'auteurs jugés hermétiques. On estimera que cela fait écran à la « thèse » qui peut s'en dégager. On demandera des prises de position plus tranchées. Et on se trompera.

Car si ce livre milite, c'est bien par la forme de son excès, et *pour* l'excès. Ce qui s'y engage, derrière l'épinglage de la théorie du genre, c'est le témoignage d'une dette envers une génération intellectuelle qui a précédé celle de l'auteur. Et cette dette se manifeste d'abord par un choix formel des plus cohérents, par une manière de placer la lecture au premier plan et de confier à l'exercice du commentaire l'audace d'une écriture.

En cela, *Le Sexe des Modernes* est aussi une œuvre d'ultralecteur : à l'instar des auteurs qu'il convoque, il fait de la Bibliothèque la grande devancière, le lieu d'un affrontement exigeant, sans dérobage, sans empressement à classer, réduire ou clore. À l'écoute d'une épopée théorique des plus ardues, il sait en recomposer la part intime, avec ses batailles rangées ou ses ruptures éclatantes, sur le temps court comme sur la longue durée. C'est là ce que cet ouvrage a de plus inestimable : il convertit pour nous la dette en une offrande généreuse, il rouvre la bibliothèque des Modernes pour le temps qui vient.

\*\*\*

**Éric Marty**  
**Le sexe  
des Modernes**

*Pensée du Neutre et théorie du genre*



Fiction & Cie | Seuil

**Éric Marty, *Le Sexe des Modernes—Pensée du Neutre et théorie du genre***, Éditions du Seuil, coll. « Fiction & Cie », 512 pages, 25 €

**Boite noire**

Cet article fait partie du prochain numéro de la revue numérique **En attendant Nadeau**. Sa publication sur Mediapart se fait dans le cadre d'un partenariat entre nos deux journaux, qui ont la particularité, l'un et l'autre, d'être indépendants. L'équipe d'En attendant Nadeau publie donc régulièrement sur Mediapart un article de son choix. Retrouvez ici la **présentation détaillée** de cette collaboration par François Bonnet (Mediapart) et Jean Lacoste (En attendant Nadeau). **Et là les différentes contributions** d'En attendant Nadeau sur Mediapart.

**Directeur de la publication** : Edwy Plenel

**Direction éditoriale** : Carine Fouteau et Stéphane Alliès

**Le journal MEDIAPART est édité par la Société Editrice de Mediapart (SAS).**

Durée de la société : quatre-vingt-dix-neuf ans à compter du 24 octobre 2007.

Capital social : 24 864,88€.

Immatriculée sous le numéro 500 631 932 RCS PARIS. Numéro de Commission paritaire des publications et agences de presse : 1214Y90071 et 1219Y90071.

Conseil d'administration : François Bonnet, Michel Broué, Laurent Mauduit, Edwy Plenel (Président), Sébastien Sassolas, Marie-Hélène Smiéjan, François Vitrani. Actionnaires directs et indirects : Godefroy Beauvallet, François Bonnet, Laurent Mauduit, Edwy Plenel, Marie-Hélène Smiéjan ; Laurent Chemla, F. Vitrani ; Société Ecofinance, Société Doxa, Société des Amis de Mediapart, Société des salariés de Mediapart.

Rédaction et administration : 8 passage Brulon 75012 Paris

**Courriel** : contact@mediapart.fr

**Téléphone** : + 33 (0) 1 44 68 99 08

**Télécopie** : + 33 (0) 1 44 68 01 90

**Propriétaire, éditeur, imprimeur** : la Société Editrice de Mediapart, Société par actions simplifiée au capital de 24 864,88€, immatriculée sous le numéro 500 631 932 RCS PARIS, dont le siège social est situé au 8 passage Brulon, 75012 Paris.

Abonnement : pour toute information, question ou conseil, le service abonné de Mediapart peut être contacté par courriel à l'adresse : serviceabonnement@mediapart.fr. ou par courrier à l'adresse : Service abonnés Mediapart, 4, rue Saint Hilaire 86000 Poitiers. Vous pouvez également adresser vos courriers à Société Editrice de Mediapart, 8 passage Brulon, 75012 Paris.



## Éric Marty le sexe : roi ou fossile ?

Voici un livre passionnant qui arrive à son heure. On le lit comme on suivrait dans un polar à la Simenon une enquête au cours de laquelle un Maigret aurait à éclairer une affaire criminelle particulièrement embrouillée. Certes, pour filer la comparaison, dans l'histoire que nous conte sur 500 pages Éric Marty, il n'y a pas de morts, pas de morts physiques, mais serait-il excessif de dire que, s'agissant non de corps mais d'idées, celles-ci se sont trouvées gravement malmenées, ces dernières décennies. Les lieux de l'action : la France et les États-Unis. Les acteurs : des écrivains, des philosophes célèbres du siècle passé. Les enjeux : « un biopouvoir déjà présent en chacun de nous », le transhumain comme avenir de l'homme. Nous avons interrogé Éric Marty sur les péripéties de cette guerre idéologique, ses dégâts, les victoires et les échecs de ses belligérants.

**É**ric Marty *Le Sexe des Modernes*. Pensée du Neutre et théorie du genre Seuil, « Fiction & Cie », 512 p., 25 euros

En *Le Sexe des Modernes*. Qui sont ces Modernes et pourquoi, en ces temps de postmodernisme, ce retour à eux aujourd'hui ? Est-ce le séjour forcé (consenti ?) de leurs œuvres aux États-Unis qui est à l'origine de ta décision ? Le livre est là pour différencier et distinguer ce qu'un mot aussi massif que « les Modernes » semble confondre. La distinction majeure est historique et géographique : d'une part, la séquence 1960-1980 ouverte en France par Deleuze, Barthes, Lacan, etc. ce sont eux les Modernes ; de l'autre, la séquence de 1990 jusqu'à aujourd'hui, ouverte aux États-Unis, par la parution de *Gender Trouble* (1) de Judith Butler. Chaque séquence est elle-même complexe puisque, par exemple, le postmodernisme brouille la catégorie moderne dès le début des années 1970 avec l'Anti-OEdipe ou le Plaisir du texte, ou puisque, dès ce moment-là, Foucault se retourne contre sa propre « famille » et introduit une épistémologie nouvelle, celle de la norme qui va permettre l'émergence butlérienne des gender. De même, du côté butlérien, il y a les prédécesseur(e)s, comme Gayle Rubin qui aurait pu orienter les gender dans un sens plus

structuraliste, ou encore la mouvance postbutlérienne qui pousse les gender du côté des trans et, du coup, défait l'héritage du genre... Mais ce qui m'a intéressé dans l'opposition première entre les Modernes et les gender, c'est de poser la question de cet incroyable détour que Butler opère par l'Europe pour fonder en fait un empire théorique et intellectuel qui repose sur la destruction de l'héritage européen. Et cela, au travers d'un pur artefact la French Theory qui est en réalité, comme elle le dit elle-même, une « curious american construction », mais aussi par un activisme théorique de la reprise des concepts des Modernes associée à leur minutieuse liquidation. J'ai été frappé notamment par l'esprit de système avec lequel Butler liquide celui pourtant à qui elle doit tant, Foucault, à la fin de *Trouble* dans le genre à partir de la figure de l'hermaphrodite. Cette opposition entre les Modernes et Butler, c'est donc aussi le constat historique que la Théorie, les concepts, la pensée, c'est comme toujours la guerre. Guerre passionnante, et vieille guerre d'ailleurs, entre le monde anglo-saxon et l'intelligentsia française.

### SIGNIFIANT-MAÎTRE

Dans le sous-titre de ton livre, après « sexe » apparaît le mot « genre ».

S'agissant de théorie : comment définir ces concepts ? Le second serait-il le cadeau empoisonné d'universitaires américaines, notamment de la plus solide d'entre elles, Judith Butler, fait à nos Modernes ? La notion de genre traîne en fait depuis le début des années 1960 tant en France (Barthes, Lacan...) qu'aux États-Unis (John Money, Robert Stoller...), mais justement, elle traîne... Ce qui m'a intéressé dans ce travail, c'est de décrire ce moment où une notion se transforme en ce qu'on pourrait appeler un signifiant-maître. Le terme s'extraie de l'ordinaire de la langue, s'excepte de la chaîne signifiante pour devenir, d'une part, un terme fondateur fondateur d'une école, d'une « théorie » et, d'autre part, un terme diviseur : inscrivant une conflictualité brûlante qui contraint les « sujets parlants » à se situer par rapport à lui. C'est à ce titre que, quoi qu'on pense de Butler, il faut lui reconnaître une sorte de génie rhétorique qui après tout est propre à l'exercice du discours philosophique par le rôle majeur qu'elle a pu avoir dans l'émergence de ce signifiant extraordinairement attractif, et qui explique que, malgré ses faiblesses épistémologiques, tant d'intellectuels s'y sont ralliés comme s'il était devenu un mot-Mana : c'est-à-dire un terme qui, par son existence même, signale la difficulté qu'on au-

rait désormais à vivre et à parler sans lui. C'est donc bien un cadeau empoisonné par ce rôle aliénant de « signifiant-maître » : sa prépondérance dans le discours, l'impossibilité de lui trouver des synonymes, l'implicite épistémologique qu'il véhicule, tout cela fait que, aujourd'hui, son emploi ne peut jamais être innocent, il engage avec lui un flot de significations indécidables : c'est en cela que c'est un signifiant-maître.



Éric Marty. (Ph. Hermance Triay)

Un autre terme, toujours dans ton soubstrat, s'ajoute à « genre » et « sexe » : la « pensée du Neutre ». On pense à Barthes. Quelles aventures connaît cette pensée du Neutre chez Foucault, Derrida, Deleuze, Lacan ? Est-elle opérante chez Butler ? Le terme d'aventure est particulièrement bien choisi. Car, c'est l'autre aspect du livre que d'écrire à nouveau l'incroyable aventure des années 1960-1970 en France tout à la fois radicalement collective et radicalement individuelle. Disons que le Neutre énonce une déconstruction très puissante de la différence sexuelle, car quel meilleur concept que le Neutre pour déjouer l'opposition du masculin et du féminin... ? Si c'est une notion évidemment barthesienne, elle est omniprésente chez Deleuze notamment dans la part centrale de son oeuvre comme Logique du sens ou Différence et répétition, mais elle est tout aussi essentielle

chez Derrida avec ce qui pourrait être son synonyme : la différance, c'est-à-dire là où l'écriture temporise, constitue un intervalle, un non-lieu. C'est toute l'influence énorme de Blanchot, l'autre penseur du Neutre, auprès de Deleuze et Derrida qui l'explique. Et, d'ailleurs, chez le premier Foucault, lui aussi sous l'emprise de Blanchot, il y a, dans son Histoire de la folie, la présence d'un Neutre sous la figure de la « déraison » qui, comme tiers absent, déjoue l'opposition folie-raison, à la manière du neutre par rapport à celle du masculin-féminin. Dès lors qu'on suit le fil du Neutre, notamment chez Barthes, Deleuze et Derrida, on entre, en effet, dans une aventure qui est un extraordinaire roman conceptuel du sexe avec mille personnages, depuis la figure du travesti jusqu'à la récurrence obsessionnelle de l'oeuf chez Deleuze ou du corps sans organes. Ce Neutre, c'est aussi une sorte de jeu retors avec la pensée lacanienne : une pénétration de la Loi (la loi phallique, la loi de la castration, l'interdit de l'inceste...) pour mieux en explorer et en détourner ces catégories fascinantes que Barthes, Deleuze et Derrida ne cessent de réécrire. Lacan, lui, est un penseur de l'anti-Neutre, il est celui pour qui le Neutre est ce qui fuit la coupure du signifiant, qui fuit le signifiant en tant qu'il est coupure dans le réel : le corps sans organes deleuzien, le degré zéro de Barthes, l'invagination derridienne ne peuvent que répugner à Lacan. Il y a donc, en arrière-plan, un jeu de dupes, d'emprunts, de détournements qui anime de manière particulièrement aventureuse toute cette séquence.

## PHALLUS LACANIEN

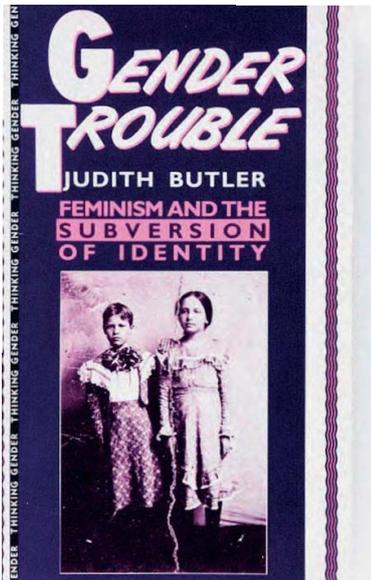
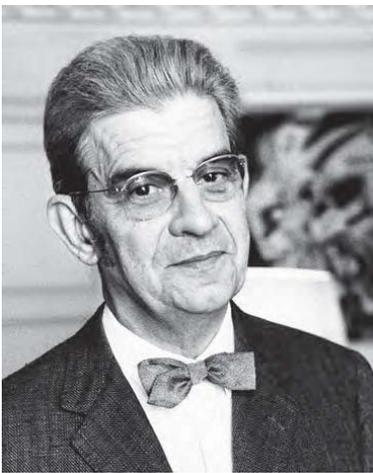
Il y a un personnage atypique qui n'est pas intervenu dans les controverses entre les Modernes, pas un philosophe, un écrivain, Jean Genet, dont un des romans, Notre-Dame-

des-Fleurs, avec la figure de Divine, a joué un grand rôle dans leurs débats. Tu lui as consacré un essai en 2006 (2).

Pourquoi ces empoignades à propos de Genet ? Il fallait absolument traiter la question à cause de l'extraordinaire personnage de Divine, le travesti inventé par Genet en 1942... et aussi parce qu'à côté de Divine, le drag queen des gender fait pâle figure. Ce qui m'intéressait dans la Divine de Genet, c'est qu'au fond, elle n'est bien comprise que par des hétérosexuels : Sartre, Derrida, Lacan..., comme si le travesti espace de dérèglement radical de la différence sexuelle, quoique ou parce que émanant d'un imaginaire homosexuel, s'adressait prioritairement au sujet hétérosexuel, et que ce dernier était en mesure de l'accueillir comme répondant à son désir : cela suppose évidemment de remettre en cause l'inflexibilité d'une norme hétérocentrée qui est l'un des dogmes de la théorie du genre. L'expérience sartrienne ou derridienne du corps de Divine met en évidence l'incroyable plasticité du désir hétérosexuel que les gender ne peuvent percevoir car le désir comme construction subjective est absent de leur discours... sauf quand Butler abandonne momentanément la sociologie pour une expérience de sujet. C'est ce que je mets au jour avec la rencontre du travesti et le désir de la lesbienne qui apparaît chez elle à propos du film Paris is Burning qu'elle explore de manière intense mais, hélas, sans lui donner de suite.



De gauche à droite : Jacques Lacan.  
Roland Barthes. (Ph. DR) Judith Butler.  
« Gender Trouble ». 1990. (Ph. DR)



Il est un autre affrontement, lourd de sens, entre Foucault et Deleuze à propos du SM. Oui, Deleuze est dans une position assez classique par rapport à la question masochiste très importante dans son oeuvre avec l'un

de ses premiers livres *Présentation de Sacher-Masoch*. C'est une inscription du masochisme dans l'espace conceptuel de la perversion avec jeu retors que l'on a vu à propos du lacanisme. Avec Foucault, c'est l'inverse, d'abord parce que le thème masochiste apparaît à la toute fin de son oeuvre, et non au début comme Deleuze, et qu'il est de ce fait, affranchi de tout l'appareil théorique de la Modernité avec laquelle Foucault a rompu pour se faire post-européen. Le SM s'inscrit dans l'espace du jeu, des interactions pragmatiques, dans un pur processus interrelationnel et j'irais jusqu'à dire qu'il sert de modèle à l'espace néo-libéral duquel on se rapproche à la fin des années 1970.

Autre opposition aux enjeux importants, celle entre Lacan et Deleuze, autour de la fonction phallique. Comment la résumer ? Pas facile, sans doute, d'autant que Judith Butler y a mis son grain de sel. C'est une question aussi importante que difficile que je vais me permettre de résumer en quelques phrases. Butler fait un énorme contresens sur Lacan en voyant dans sa théorie du phallus une idéologie de l'essentialisation et de la domination masculine. Le phallus n'est pas l'attribut du sexe masculin, et il n'est jamais actualisé par l'homme que dans son évanescence, dans une défaillance fondamentale. Ce qui explique que, chez Lacan, le phallus appartient à l'ordre symbolique et donc que, comme tout symbole, il symbolise d'abord une absence. Et on pourrait aller jusqu'à dire que Lacan va de ce fait beaucoup plus loin que les gender dans la mise en crise des places identitaires en posant que le phallus est ce qui supplée à l'inexistence des identités de genre... Ces genres qui s'empruntent tant de choses l'un à l'autre, à commencer par ce fameux phallus qui, dans ces jeux d'emprunts, ne peut paraître que sous la forme du semblant ou du simulacre. C'est précisé-

ment parce que Lacan est un grand maître, un grand virtuose, et un véritable baroque dans son anthropologie que Butler, malgré ses critiques, ne peut s'empêcher d'emprunter à Lacan sa théorie du phallus pour construire sa propre catégorie de « phallus lesbien » qui démontre bien que la plasticité symbolique du phallus lacanien peut aller très loin.

## DIFFÉRENCE RACIALE

On parle beaucoup d'inceste aujourd'hui, suite à de récentes affaires très médiatisées. Quelle est la place de ce fameux tabou de l'inceste, particulièrement théorisé par Claude Lévi-Strauss, dans les oeuvres des Modernes et dans leurs échanges ? C'est assez piquant de voir que le mouvement LGBT nouvelle manière, qui est en pointe dans la dénonciation de l'inceste comme expression patriarcale, réhabilite du coup l'interdit de l'inceste mis au jour dans sa forme la plus cohérente par Lévi-Strauss et qui est précisément le pivot qui fonde une anthropologie de la différence sexuelle que combat précisément la théorie du genre... Foucault était plus cohérent en voyant dans cette promotion au 20e siècle de l'interdit de l'inceste comme fondement de l'humanité, le soutien de la Théorie au dispositif de sexualité moderne occidental, et cela de Freud jusqu'à Lacan en passant bien sûr par Lévi-Strauss.

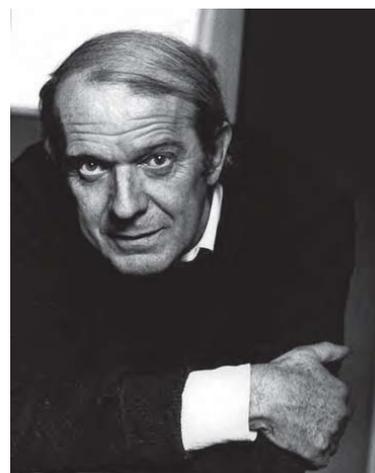
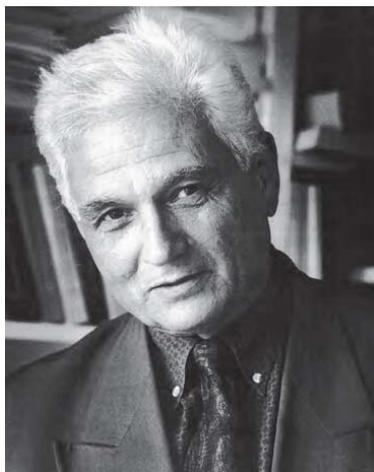
Dans l'épilogue de ton livre, tu montres comment les manipulations des déconstructionnistes de la French Theory, les militants et militantes de l'intersectionnalité, notamment Butler dans son *Trouble* dans le genre, ont introduit dans leurs écrits un nouveau signifiant, la race. Quelles conséquences ? Ce qui caractérise en fait la théorie du genre tel qu'elle s'est imposée au travers de Butler, c'est une succession de déflections théoriques. Dès son deuxième livre, la notion de genre devient à ses

propres yeux problématique, le terme queer doit être abandonné, le drag queen posé d'abord comme effigie des gender est remis au placard. La femme a cessé également d'être un enjeu positif de combat et devient même un obstacle à une nouvelle figure de la radicalité, le trans à l'égard duquel la femme n'a plus le droit de se définir comme telle pour ne pas offenser l'identité trans, et devient à son tour illégitime.

La race est, en effet, ce qui vient alors ruiner les gender et les rendre obsolètes dans l'espace de radicalité américain, et Butler doit concéder très vite que la différence raciale précède la différence sexuelle et, dès lors, ne peut être qu'hégémonique. Il me semble que, prise entre la figure du trans et celle du racisé, le trouble dans le genre butlérien a depuis longtemps produit son dernier remous. n

(1) Publié en anglais en 1990, *Gender Trouble: Feminism and the Subversion of Identity* fut traduit en français par Cynthia Kraus et publié en 2005 par La Découverte sous le titre *Trouble dans le genre*. Le féminisme

et la subversion de l'identité. (2) Éric Marty, Jean Genet, post-scriptum, Verdier, 2006. ■



De gauche à droite : Michel Foucault. Gilles Deleuze. Jacques Derrida. (Ph. DR)

*par Jacques Henric*





**Ni actif ni passif, ni masculin ni féminin, presque queer... Roland Barthes n'a cessé d'affiner son goût du « neutre », ce concept esthétique, éthique et politique apparu dès ses premiers textes.**



# TOUTES LES NUANCES DU NEUTRE

Par Juliette Cerf

■ Années noires 1942-1945, sur les hauteurs de Grenoble, au sanatorium de Saint-Hilaire-du-Touvet. Roland Barthes (1915-1980), atteint de tuberculose et coupé du monde – «*isolé en communauté*», note sa biographe Tiphaine Samoyault –, y écrit ses premiers textes, parmi lesquels «*Réflexion sur le style de L'Étranger*», publié en juillet 1944 dans la revue des étudiants du sanatorium. Du roman de Camus paru en 1942, Barthes retient la «*voix blanche*», le «*style invisible*» et «*étranger comme son personnage*»: «*une sorte de substance neutre*». Neutre: le mot vient de faire son apparition, sous forme d'adjectif. Celui-ci ne cessera de cheminer, de s'affiner, jusqu'à devenir un nom commun, force utopique traversant toute l'œuvre: «*le Neutre*», objet d'une année de cours au Collège de France (1977-1978), où le professeur déploie les mille et une formes fantasmatiques de cet «*affect obstiné*», ce «*désir de neutre*» capable de déjouer les stéréotypes et les binarismes qui engluent la pensée et la littérature. Et dont Barthes a horreur, lui qui confie dans *Le Plaisir du texte* (1973) «*La nausée arrive dès que la liaison de deux mots va de soi...*» Or le neutre (du

latin, *neuter*, «*ni l'un ni l'autre*») figure en grammaire un troisième terme, ni actif ni passif, ni masculin ni féminin. Sous ses dehors inertes, ce «*terme neutre ou terme-zéro*» électrise le premier ouvrage de Barthes, *Le Degré zéro de l'écriture* (1953), dans lequel le sémiologue s'emploie à théoriser la nouvelle esthétique inventée par quelques-uns de ses contemporains: cette «*écriture neutre*» faisant de Camus, Blanchot, Cayrol ou Robbe-Grillet des «*écrivains sans littérature*», débarrassés du mythe de la belle langue universelle et de sa bourgeoise arrogance. «*L'écriture, c'est ce neutre, ce composite, cet oblique où fuit notre sujet, le noir-et-blanc où vient se perdre toute identité, à commencer par celle-là même du corps qui écrit*», radicalise-t-il en 1968.

«*Le neutre, c'est l'écriture allégée de toutes les conventions et injonctions qui la parasitent*», synthétise Éric Marty, éditeur des œuvres complètes de Barthes et auteur du *Sexe des Modernes. Pensée du Neutre et théorie du genre* (éd. du Seuil), qui voit en l'écrivain un précurseur de la pensée queer – dans *S/Z* (1970), son analyse de *Sarrasine*, de Balzac, sur un castrat déguisé en femme,

ou dans d'autres évocations de la figure du travesti et de l'androgynie. «*Le Neutre est un assaut contre l'idéologie dominante, poursuit Marty, comme le sont les Mythologies* (1957), *qui décapent la culture nationale ambiante, les rituels sociaux français. Barthes s'emploie à assécher le flot de sens commun qui recouvre tout.*» Ni eau tiède, ni juste milieu, comme le précise l'auteur de *Sade, Fourier, Loyola* (1971): «*Le Neutre est l'opposé de la Moyenne [...]. Avoir le goût du neutre, c'est forcément se dégoûter du moyen.*» Ce goût du neutre, qui est aussi dégoût de ce qu'il nomme «*l'enclos occidental*», conduit l'écrivain à faire un pas de côté vers l'Orient, et à consacrer un essai au Japon, *L'Empire des signes* (1970). «*Barthes décrit là une expérience radicale du neutre, commente Éric Marty, qu'il appelle l'"exemption du sens": le sens est suspendu au profit d'un pur espace de signes, d'une pure forme. "Les yeux, et non pas le regard, la fente, et non pas l'âme", y écrit-il magnifiquement à propos du visage.*» Le neutre ou «*l'esquive de la généralité*», la nuance contre l'arrogance, conclut le cours: «*la fuite élégante et discrète devant le dogmatisme, bref le principe de délicatesse*»... ●

## LA SEMAINE PROCHAINE

**Hélène Cixous et le «révoir»**, cinquième et dernier volet de notre série sur la déconstruction.



Sections 



Se connecter

S'abonner à Libération

[Accueil](#) / [Culture](#) / [Livres](#)

## Interview

# «Le neutre, ni masculin ni féminin, est la marge idéale»

Dans «le Sexe des Modernes», l'écrivain Eric Marty convoque les théories de Derrida, Barthes ou encore Foucault pour remettre en perspective le concept de genre défini par le texte fondateur de l'Américaine Judith Butler.



Un spectacle de drag queens à Portland (Oregon) en 2000. (Jim Goldberg/Magnum Photos)

par [Frédérique Roussel](#)

publié le 11 août 2021 à 19h42

Il était une fois le genre, notion indiscutable aujourd'hui. Mais qu'est-ce qui a précédé l'avènement de la théorie de genre triomphante et américaine ?

[Partant de Judith Butler](#), *le Sexe des Modernes* explore les entreprises de déconstruction du dispositif de la sexualité des intellectuels de la fin des années 50 jusqu'aux années 80, Sartre, Lacan, Deleuze, Barthes, Derrida et Foucault. Impressionnant ouvrage qui décale le regard et invite à remonter le cours pour mieux cerner les racines d'un concept majeur. Entretien avec son auteur, Eric Marty, professeur de littérature française contemporaine à l'université de Paris, éditeur des *Œuvres complètes* de Roland Barthes et écrivain (*la Fille*, Seuil).

**Vous dites que le mot genre «est le dernier message idéologique de**

## ***l'Occident envoyé au reste du monde», que voulez-vous dire ?***

L'Occident est structuré par une disposition presque originaire à produire des messages à vocation universelle. Mais il faudrait ajouter que l'époque moderne – en gros, à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle – donne à cette universalité une tonalité émancipatrice bien particulière qui ouvre à une nouvelle tradition, la tradition de la rupture. La question du genre entre pleinement dans cette tradition et en reprend les procédures : faire reposer la force du signifiant nouveau sur un savoir, ce que Foucault appelait une épistémologie. La puissance de retournement des imaginaires que le signifiant genre véhicule s'appuie sur ce processus. Un mot a pris la place d'un autre, le «genre» a délogé le «sexe» comme qualificatif de nos identités et du coup, nos identités ne veulent plus dire la même chose... Un savoir nouveau gouverne.

## **Comment définiriez-vous la théorie du genre ? Et la pensée du neutre ?**

La théorie du genre revendique le simple titre «*gender studies*». Cette théorie, qui n'en est donc pas une, possède néanmoins des axiomes dont le plus important est que les catégories homme/femme ne doivent pas être reçues comme reflétant fidèlement les deux sexes, mais comme des constructions sociales, fabriquées par des normes, vouées à se défaire. La pensée du neutre désigne l'aventure intellectuelle qui s'est déroulée en France dans les années 50-80. Parallèlement au travail mené par Lacan d'un retour à Freud via le structuralisme, des écrivains-intellectuels, Deleuze, Barthes, Derrida, cherchent un «neutre» en marge de la loi, en marge de l'Œdipe, en marge de la fonction phallique, et surtout en marge de la castration, promue par Lacan, comme la menace où le sujet – homme ou femme – symbolise sa place dans le dispositif sexuel. Ce neutre, c'est une sorte de machine, une «écriture» dirait Barthes, qui invente une logique du sens perturbatrice qui ne cesse de déplacer *la loi* (l'Œdipe, le phallus, la castration...), de jouer avec elle en la suspendant. Si le masculin opposé au féminin représente un modèle particulièrement solide du dispositif structural qui nous gouverne, alors le neutre, qui n'est ni masculin ni féminin, est la marge idéale qui désamorce la structure, ouvre la voie à des aventures particulièrement inventives : par exemple le neutre

masochiste de Deleuze, le neutre du travesti oriental de Barthes, le neutre de la «différance» pour Derrida, de cette temporisation du sens qui affecte le féminin et contribue à défaire la loi du genre...

### **En quoi est-ce fertile de les confronter ?**

Rien de tel que de confronter la drag queen butlérienne au travesti japonais de *l'Empire des signes* de Barthes pour les éclairer réciproquement... Par la question du neutre, il m'a semblé important de proposer une sorte de «préhistoire» à la notion de genre, une préhistoire en grande partie déformée par la confusion des temps. Et puis, il y a eu l'immense plaisir de l'écrivain à opérer ces diagonales retorses entre des corpus d'une rare intensité où Butler «dialogue» avec Derrida, Althusser, Bourdieu, Lacan, Deleuze, Barthes ou, plus en arrière encore, avec Sartre et Lévi-Strauss, et où les Modernes s'éclairent les uns les autres par le singulier roman conceptuel qui en émerge...

### **Pourquoi Judith Butler a-t-elle eu besoin de puiser dans la pensée française, tout en biaisant nombre de ses emprunts ?**

L'habitus théorique de Judith Butler est la philosophie anglo-saxonne, fait d'un mixte de philosophie analytique et de pragmatisme d'où ressort principalement le nom d'Austin, le découvreur du «performatif», ces faits de langage où est mise au jour l'aptitude de certaines classes de mots à produire des situations. Ainsi «je vous déclare unis par les liens du mariage» crée ce qu'il énonce, ce qui n'est pas le cas pour «le ciel est bleu». Le performatif d'Austin est essentiel à la pensée de Butler qui veut mettre en évidence la capacité des énoncés normatifs à fabriquer du genre, des identités, de comportements, mais il est notoirement insuffisant. Austin ne conçoit le performatif que dans le cadre des énoncés conventionnels du langage ordinaire. Or, en s'attaquant à la question du genre, Butler rencontre des situations extrêmes où le champ social croise le champ psychique. Comment rendre compte de la violence fabricatrice des normes à partir des performatifs qu'étudie Austin comme «je lègue ma montre à mon frère», ce côté «*autour d'une tasse de thé, dans un salon d'Oxford*» dont se moque Foucault ? C'est là que la French Theory s'avère indispensable

car elle apporte ce soufre de subversion qui manque à la pensée anglo-saxonne et une audace conceptuelle sans égale. Je montre ainsi comme Butler emprunte à Lacan le concept de «forclusion», qui concerne la psychose, pour décrire les traumatismes sociaux liés aux censures normatives. Le paradoxe de ce jeu d'emprunt, c'est qu'en réalité Butler demeure dans son espace culturel propre, qui est celui de la psychosociologie, du comportementalisme, et que ce beau concept de forclusion finit par se ranger avec les accessoires du pragmatisme social, dans une idéologie de l'adaptabilité, de l'*empowerment*, de la construction de soi... Butler donne la clé de cet imbroglio : en réalité, la French Theory n'est qu'une «*American construction*».

### **Pourquoi la théorie du genre ne s'est-elle pas développée en France ?**

Barthes, Lacan, Derrida... ont rencontré le mot «genre» mais, contrairement à Butler, ils n'en ont pas fait un «signifiant-maître» susceptible d'être le support d'un bouleversement dans le champ du savoir. Leur inventivité verbale les a menés en fait à une situation inversée par rapport à Butler : si le terme de «*gender*» est un acte de communication parfaitement réussi, les Modernes sont allés vers une forme d'hermétisme, vers ce que Barthes a appelé «l'intransitif», qui définit, selon lui, l'écriture, une forme de dé-liaison, de refus de ce que Derrida stigmatise comme «idéologie de la communication».

### **Vous terminez par un chapitre Michel Foucault «post-européen». En quoi est-il un point de rupture avec ses contemporains ?**

J'accorde une importance extrême à Foucault car, si la pensée du neutre est un jeu avec la loi, avec la castration, avec la mort aussi, dans l'ambiguïté des marges et de l'écriture, Foucault est celui qui dit au milieu des années 70 : cessons de jouer, cessons d'être littéraires, cessons d'être européens. La rupture foucauldienne est un acte de pensée très profond que nous n'avons pas fini d'explorer et qui repose sur une coupure historique majeure : nous sommes passés d'une société fondée sur la loi à une société de la norme. Tout est dans cet énoncé que la question sexuelle rend plus topique encore. L'interdit de l'inceste, l'Œdipe, l'ordre symbolique, le manque constitutif du désir, toutes

ces négativités deviennent des mythes sociaux. La norme, comme jeu de régulation du vivant, comme biopolitique, est ce réel sans loi qui désormais nous gouverne.

### **Pourquoi le travesti constitue-t-il une figure fascinante et opérante sur la question de la différence sexuelle ?**

Le travesti nous apprend qu'une image suffit à troubler la différence sexuelle. La fascination commence avec ce trouble qui bouleverse les coordonnées naturelles de la représentation : à côté de tous ces accessoires du genre – talons hauts, faux-cils, dentelles – qui dénaturent la féminité, s'agite sous la robe du travesti un phallus fantôme qui institue une dissonance essentielle... Il peut être burlesque, inquiétant, attirant, ou utopiquement absent dans un neutre libérateur. En plaçant un autoportrait de Warhol en travesti sur la couverture du livre, j'ai voulu donner à éprouver au lecteur toute l'énigme de cette fascination résumée en une seule image.

### **Vous concluez sur la figure de la personne trans, en quoi est-ce une figure dérangement même pour la théorie du genre ?**

Il est tout à fait significatif que, dans *Trouble dans le genre*, où Butler aspire à faire du genre un concept critique total, celle-ci, par une sorte d'acte manqué, en prive un seul groupe humain... les trans précisément, qu'elle persiste alors à appeler les «transsexuels» alors que le terme de transgenre est déjà largement utilisé. Sans doute y a-t-il au cœur du processus transidentitaire une aspiration au genre normé comme l'illustre exemplairement [le récent documentaire de Sébastien Lifshitz, \*Petite Fille\*](#), où l'enfant trans n'a qu'un mot à la bouche : «*Je suis une fille dans un corps de garçon.*»

***Le Sexe des modernes. Pensée du neutre et théorie du genre* d'Eric Marty. Le Seuil «Fiction & Cie», 502 pp., 25 €.**

**Dans la même rubrique**

# Avec « Le Sexe des Modernes », Eric Marty retourne à Barthes, Foucault ou Derrida pour mettre en perspective et repenser la notion de genre selon Judith Butler

## Le queer et le Neutre

JEAN-LOUIS JEANNELLE

Autrefois regardée avec un peu de dédain comme une lubie américaine, la notion de genre occupe aujourd'hui tous les esprits. Personne néanmoins ne s'était risqué à en proposer une véritable refonte. Eric Marty, professeur à l'université de Paris, éditeur des œuvres de Roland Barthes, relève le défi dans *Le Sexe des Modernes*. Et se mesure au petit livre rouge de la théorie queer, qui œuvre à une conception fluide des identités sexuées : *Trouble dans le genre*, de Judith Butler (1990 ; La Découverte, 2005).

On reconnaît un grand essai à ce qu'il ébranle les évidences les mieux établies. Comme de voir dans le genre une invention américaine, ce qui revient à oublier, souligne Eric Marty, que les tenants du structuralisme et de ses suites en ont envisagé les différentes facettes sans s'attacher au terme lui-même, tel Roland Barthes dans *S/Z* (Seuil, 1970), analyse d'une nouvelle de Balzac sur les aventures d'un castrat où, plus de vingt ans avant Butler, est avancée l'idée que la « castration trouble, dément la classification homme/femme ».

### L'Autre du désir

De même pour le concept d'interpénétration (« Hé, vous, là-bas ! ») dont Louis Althusser avait tiré une scène théorique fondatrice du sujet, qu'elle précède, constitue et assujettit tout à la fois. Si Judith Butler n'ignore rien des effets psychiques du pouvoir, son effort pour acclimater Althusser au pragmatisme anglo-saxon, auquel elle emprunte l'idée d'une conception performative du genre – selon laquelle les discours *fabriquent* concrètement les identités –, permet certes de redonner aux sujets une forme d'« agency », ou capacité à agir, mais néglige le rôle structurel de l'Autre (non autrui, mais l'Autre du désir, de la langue ou de la loi) dans chacun de nos actes, jusqu'aux plus intimes.

Plus grave : on s'était peu étonné jusque-là que Judith Butler se fût



Une drag queen à New York, en 2019. ERIK MCGREGOR/PACIFIC PRESS/ZUMA/REA

inspirée moins de Jacques Derrida que de Michel Foucault, chez qui la question féminine n'a pourtant jamais occupé une place déterminante. A cela, plusieurs raisons. D'abord, la conception que Derrida se fait de l'écriture comme agencement polysémique, incompatible avec la croyance naïve en une parole pleine, transparente à elle-même. Ensuite, le rôle pivot joué par Foucault au sein des Modernes. Non seulement parce qu'il commenta les *Souvenirs* de l'hermaphrodite Herculine Barbin (Gallimard, 1978), essentiels pour la réflexion de Butler sur le travestissement. Mais surtout parce que Foucault, marqué par ses séjours aux Etats-Unis, se détourna peu à peu de la vieille Europe et de ses fétiches. A la Loi (comme à son envers, la Perversion), il préféra l'examen positif des normes ; au Désir (prisonnier d'un ordre symbolique), la quête de plaisirs à cultiver ; à la Littérature, le monde social et la vie.

Dans cette confrontation entre les Modernes, ces « derniers

artistes de la pensée », et leurs rivaux queer, Eric Marty déploie une ironie qui touche juste. Car la lecture des premiers par les seconds est l'occasion de multiples contresens. Ou de points aveugles : à la figure du *drag queen*, centrale dans *Trouble dans le genre*, Marty oppose l'éblouissante interprétation par Sartre du personnage de Divine, la « tante » imaginée par Jean Genet dans *Notre-Dame-des-Fleurs* (Gallimard, 1951). Plus encore, il redonne toute son actualité au concept de « Neutre », grâce auquel Roland Barthes suspendait le système d'oppositions dont se nourrit toute pensée, et qui constitue un point de convergence entre des penseurs aussi différents que Blanchot, Lacan, Deleuze ou Derrida.

### La pensée du Neutre

Aux yeux d'Eric Marty, la pensée du Neutre, où la perversion se mue en arme contre les normes dominantes, se révèle plus ambiguë que celle du genre où, par

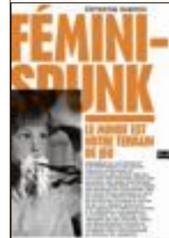
souci de pallier l'inconsistance de la théorie de la performativité, Butler a mis ce qu'elle empruntait au canon français au service d'une psychosociologie des identités, autrement dit d'un projet d'adaptabilité sociale. Barthes ne nous avait-il pas avertis : « Ce qui est difficile, ce n'est pas de libérer la sexualité selon un projet plus ou moins libéral, c'est de la dégager du sens, y compris de la transgression comme sens » ?

Le diagnostic d'Eric Marty déplaira certainement. En particulier à ceux que heurtera sa critique de l'activisme LGBTQI+, accusé, sous le couvert de la lutte contre les discriminations, de surveiller et de punir. Mais personne ne pourra nier que s'y trouve l'effort le plus abouti pour repenser tout un champ de pensée, mis en perspective sur plus de cinq décennies, et pour renouer le dialogue transatlantique – non sans vigueur polémique. ■

**LE SEXE DES MODERNES. PENSÉE DU NEUTRE ET THÉORIE DU GENRE, d'Eric Marty, Seuil, « Fiction & Cie », 512 p., 25 €, numérique 18 €.**

### Puissante Fifi

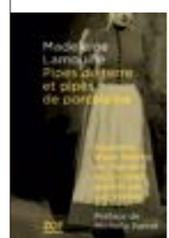
La truculente Fifi Brindacier, née en 1945 sous la plume de la Suédoise Astrid Lindgren (1907-2002), a immédiatement bousculé les conventions du roman jeunesse. Indifférente aux résistances et aux traductions aseptisées qu'elle a subies, Fifi a marqué les esprits de plusieurs générations. Mais elle a bousculé en réalité bien plus que des conventions littéraires – et c'est précisément ce qui intéresse Christine Aventin, qui choisit de la prendre au sérieux comme inventrice du punk et anti-héroïne radicale, émancipée des carcans de l'enfance et de la féminité. Fifi devient alors un personnage à l'imaginaire si ample qu'il se met à dire la puissance politique de la fiction. *FéminiSpunk* est un texte aussi renversant que son objet. Son érudition et sa richesse conceptuelle n'ont d'égalé que la facilité qu'éprouve le lecteur



à se laisser porter par cet essai irrévèreux. ■ **SOPHIE BENARD**  
► **FéminiSpunk. Le monde est notre terrain de jeu, de Christine Aventin, Zones, 136 p., 15 €, numérique 10 €.**

### Vie domestique

Dans les années 1970, l'historien suisse Luc Weibel branche un magnétophone et demande à Madeleine Lamouille (1907-1993), qui faisait des ménages chez ses parents, de tout raconter : sa jeunesse ouvrière, son engagement comme femme de chambre, son mariage, ses amis. Mais ce qu'il attend d'elle, c'est d'abord un regard, et celui qu'elle jette sur sa condition est d'une précision, d'une ironie, d'une colère redoutables. Dans la préface de cette réédition (une première version est parue en 1978), Michelle Perrot souligne l'invisibilité qui s'attache au service domestique, à cette infériorité que vous rappelle sans cesse le regard des maîtres. On est humain, mais pas tout à fait. Sauf qu'on observe, qu'on juge et que parfois, comme Madeleine Lamouille, on parle, dignité reconquise, souveraine. ■ **FLORENT GEORGESCO**



► **Pipes de terre et pipes de porcelaine. Souvenirs d'une femme de chambre en Suisse romande, 1920-1940, de Madeleine Lamouille, avec Luc Weibel, préface de Michelle Perrot, Zoé, 142 p., 16 €, numérique 10 €.**

# Cerveaux abîmés, cerveaux soignés, cerveaux soignants

Dans un bel essai de sociologie, Muriel Darmon met en évidence les inégalités entre victimes d'AVC

GILLES BASTIN

Que se passe-t-il lorsque, à la suite d'un accident vasculaire cérébral (AVC), notre cerveau perd une partie de sa capacité à nous gouverner ? L'accident efface-t-il les années d'apprentissage par lesquelles nous avons acquis une existence sociale, appris à nous conduire de manière compréhensible par autrui et incorporé les multiples différences qui nous séparent de nos voisins ? L'idée selon laquelle l'AVC se manifesterait par la perte douloureuse de compétences sociales aussi essentielles que le mouvement ou la parole peut mener dans cette direction. Pourtant, rappelle Muriel Darmon dans *Réparer les cerveaux*, de nombreuses études ont montré que l'AVC ne produit pas de rupture aussi radicale entre l'avant et l'après. Pour reprendre ses

termes, ce qui perdure – notamment les inégalités sociales – est aussi important que ce qui est perdu.

Ces inégalités se manifestent aussi bien pour expliquer la survenue de l'accident que ses effets immédiats et la capacité de réparation des individus affectés. Muriel Darmon rappelle notamment que, à localisation et gravité des lésions comparables, les patients des classes populaires, déjà plus touchés que ceux des classes moyennes et supérieures, récupèrent moins bien que ces derniers. Mais aussi que les femmes, moins fréquemment touchées que les hommes, le sont en revanche plus gravement.

Pour expliquer ces phénomènes intrigants, la sociologue a passé près d'une année dans les services de neurologie vasculaire et de rééducation d'un hôpital universitaire. Elle y a découvert de multiples forces qui influencent le cerveau humain de l'extérieur dans ce genre de situations. Celui-ci n'est en effet pas seulement exposé au regard médical, avec son jargon, ses protocoles et ses supports de raisonnement comme les images

produites par scanners et IRM. Il l'est aussi au monde social, qu'aucune porte battante ne peut réellement arrêter, et qui s'immisce dans les représentations que les soignants se font de la « valeur sociale » des différents patients comme dans celles qui entourent la relation de soin. De là découlent des différences d'adaptation à la maladie comme de traitement, qui peuvent expliquer la plus ou moins grande capacité à recouvrer certaines capacités.

### La capacité des patients à « négocier »

En notant toutes les hésitations du corps médical face à certains aspects clairement déterminés socialement de la maladie, ou encore la capacité plus ou moins grande des patients à « négocier » leur traitement en mettant en avant leur profession antérieure, la sociologue trace de nombreuses pistes sur « la façon dont les positions et dispositions sociales modifient les effets (y compris biologiques) de l'AVC et les modes et parcours de récupération et de reconstruction des corps et des habiletés ».

Dans ce beau livre de sociologie, Muriel Darmon manifeste finalement autant d'empathie pour les patients dont les cerveaux abîmés ont été scrutés, évalués et parfois réparés devant elle que de respect pour le travail des soignants. Son propos n'est pas de faire concurrence aux médecins pour expliquer la maladie, ni de considérer celle-ci comme un simple produit de la vie en société. Sans rien abandonner de sa discipline – et surtout pas la recherche des inégalités de destin entre individus produites par les structures sociales –, Muriel Darmon propose plus simplement, et plus justement, de mettre en évidence toutes les portes par lesquelles le cerveau, qu'il soit ou non abîmé par l'AVC, est « ouvert » sur le monde qui l'entoure et se modèle toujours à son image. ■

**RÉPARER LES CERVEAUX. SOCIOLOGIE DES PERTES ET DES RÉCUPÉRATIONS POST-AVC, de Muriel Darmon, La Découverte, « Laboratoire des sciences sociales », 328 p., 23 €, numérique 15 €.**

### Libre cinéaste belge

Frédéric Sojcher, professeur à la Sorbonne, entretient un amour si fervent du cinéma qu'il poursuit une carrière de réalisateur qui compte à ce jour quatre longs-métrages. Cet ouvrage est le récit d'un parcours dont les avanes tiennent de l'épopée. Quatorze refus de l'avance sur recettes belge, des coups de poignard dans le dos à ne plus savoir qu'en faire... Narré avec une écriture blanche qui en accuse la drôlerie, l'ouvrage épingle le conformisme du milieu du septième art belge, brode quelques portraits acérés des types d'humanité qui en constituent le biotype, prend fait et cause, contre la doxa marchande, pour un cinéma de prototype, ambitieux et libre, tel que cet excellent connaisseur et praticien, esprit original s'il en est, l'appelle de ses vœux. ■ **JACQUES MANDELBAUM**



► **Je veux faire du cinéma (Petit manuel de survie dans le 7<sup>e</sup> art), de Frédéric Sojcher, préface d'Antoine de Baecque, Genèse, « Les poches belges », inédit, 184 p., 14 €.**



ÉRIC MARTY, *LE SEXE DES MODERNES. PENSÉE DU NEUTRE ET THÉORIE DU GENRE*, PARIS, SEUIL, COLL. « FICTION & CIE », 2021

[Éric Marty](#), Entretien avec [Laurent Zimmerman](#)

Presses Universitaires de France | « Cités »

2021/2 N° 86 | pages 187 à 200

ISSN 1299-5495

ISBN 9782130828754

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://www.cairn.info/revue-cites-2021-2-page-187.htm>  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Éric Marty, *Le Sexe des Modernes. Pensée du Neutre et théorie du genre*, Paris, Seuil, coll. « Fiction & Cie », 2021

*Laurent Zimmermann : On aurait envie de s'exclamer devant votre livre, « Plus de cinq cents pages sur le sexe des Modernes ! Est-ce bien raisonnable... ? » Mais, on peut formuler les choses autrement et de manière moins provocante en vous demandant tout d'abord ce qui relie ce livre à vos précédents essais...*

*Éric Marty :* Depuis mon livre sur Louis Althusser<sup>1</sup> – Althusser dont il est d'ailleurs question dans ce livre notamment au travers de l'usage qu'en font Judith Butler et les *gender* – j'ai beaucoup travaillé à une exploration de la Modernité française (Lacan, Barthes, Foucault, Deleuze...), autour de ce qu'on pourrait appeler l'imaginaire

1. Éric Marty, *Louis Althusser, un sujet sans procès*, Paris, Gallimard, coll. « L'Infini », 1999.

conceptuel des Modernes et dont le point d'orgue a été la publication en 2011 de *Pourquoi le XX<sup>e</sup> siècle a-t-il pris Sade au sérieux ?* Ils y étaient pour la plupart réunis, non dans une synthèse panoramique, mais dans les jeux extrêmes de leurs différences qu'un simple nom propre – Sade – permettait penser dans un dispositif historique d'analogies et d'oppositions. Ce nouveau livre, *Le Sexe des Modernes*, propose une nouvelle étape dans cette exploration puisque je ne me contente pas de réunir et de différencier tous ces noms – Barthes, Deleuze, Derrida, Foucault, Lacan... en y ajoutant même Sartre et Lévi-Strauss – mais j'opère un jeu de confrontation d'eux tous avec un corpus américain rassemblé autour de Judith Butler, de telle sorte que chacun joue sa

partition avec tout le monde... Par exemple Derrida avec Butler, mais aussi avec Lacan, avec Barthes, avec Foucault, avec Sartre, avec Lévi-Strauss dans une réciprocité qui a la forme d'un jeu d'échecs... Chacun étant invité donc à se confronter à tous les autres dans des dialogues qui forment les diagonales du dispositif que le livre déploie. Voilà, le lien...

*L. Z. : Oui mais c'est un lien qui change tout par rapport à vos essais antérieurs...*

*É. M. :* En effet ! Car ce livre est à double face... constitué si l'on peut dire de deux itinéraires de lecture. Le point de départ pourrait être alors non plus les Modernes, mais Judith Butler et la révolution politique et théorique engendrée par le *gender* à la fin du siècle dernier et qui aujourd'hui constitue en partie notre contexte culturel, intellectuel et social. La question devient la suivante : qu'est-ce que le geste de disjoindre le sexe et le genre doit aux Modernes ? Ou plutôt : pourquoi Butler, tout en développant une pensée essentiellement nourrie de sociologisme, de pragmatique et de philosophie analytique, s'est-elle imposée d'opérer un très important détour par l'Europe, et notamment par la France, et par les Modernes, que ce soit Lacan, Derrida, Althusser, Foucault... ?

*L. Z. :* En effet tout un pan de votre livre est au fond une enquête épistémologique, en ce sens c'est d'abord une enquête très foucauldienne également généalogique...

*É. M. :* Oui, et c'est l'occasion de clarifier bien des choses, notamment dans la première partie du livre où je consacre un très long chapitre à la notion de « performatif », concept central chez les *gender* susceptible d'expliquer et de décrire le fameux processus de construction « sociale » du genre. C'est un véritable trésor épistémologique que ce performatif issu de la philosophie analytique d'Austin et qui, depuis son émergence, a été le lieu d'une confrontation très violente entre la pensée anglo-saxonne américanisée et les Modernes, notamment au travers des textes extrêmement hostiles de Benveniste et de Derrida. Or, il est fascinant de voir comment Butler déploie ce concept essentiel à la théorie du genre, ce concept fondateur, en gommant le conflit, en opérant des synthèses extrêmement déconcertantes entre la pensée d'Austin – qui est sa vraie référence épistémologique – et celles de Lacan, de Bourdieu, d'Althusser et de Foucault... Il est vrai que ce ne sont pas les exemples de performatif proposés par Austin, comme « je lègue ma montre à mon neveu », qui peuvent servir à illustrer ou à démontrer la fabrication sociale du

genre... D'où les emprunts improbables que Judith Butler opère à la pensée « continentale » avec par exemple la notion d'*interpellation* propre aux appareils idéologiques d'État analysée par Althusser ou bien avec la *forclusion* telle que Lacan la théorise pour penser la psychose...

*L. Z. : C'est là aussi où la clarification épistémologique prend une autre dimension plus historique et qui fait de votre livre un travail qui s'inscrit dans ce qu'on appelle l'histoire des idées...*

*É. M. :* Les concepts n'ont pas seulement une portée épistémologique, ils ont aussi des fonctions rhétoriques et des usages stratégiques qui se jouent dans les phénomènes d'appropriation culturels dont il n'y a pas meilleur exemple que cette notion très fautive de « French Theory » que les *gender* ont revendiquée au début des années 1990, et qui est en fait une pure « american construction ». C'est donc ce que j'essaie longuement de clarifier dans la première partie du livre. Et cela pour une autre raison... à savoir l'effacement, l'oubli dont des pans entiers de la « Théorie » française sont aujourd'hui l'objet, et qui, quand on les retravaille à l'aune de cette entreprise de clarification, apparaissent nullement vieillies, ni dépassés,

bien au contraire, mais décalés je dirais dans leur caractère extraordinairement spéculatif, dans l'incroyable sophistication de leurs outils théoriques, dans leur vocabulaire, dans leur phrasé même... et qu'il faut donc réexposer dans leur fonctionnalité particulière.

*L. Z. : De sorte que cette clarification ne vaut pas seulement pour les déformations que leur fait subir Judith Butler mais aussi du fait du travail du temps, du travail négatif de l'entropie dans les processus de transmission de savoir dans le champ intellectuel français lui-même ?*

*É. M. :* Toutes ces confrontations entre le champ théorique français et le champ américain sont aussi l'occasion d'un travail positif de réexposition de grandes thèses issues de la Modernité, et pas seulement des noms que j'ai cités. Ainsi dans cette première partie, j'essaie de mettre en évidence que l'autre notion clef du butlérisme, celle de *resignification*, où un terme stigmatisant comme *queer* par exemple devient le drapeau du stigmatisé, est une reprise à peine dissimulée de l'analyse de Sartre dans son *Saint Genet* autour du « Tu es un voleur » et de son appropriation par l'enfant Genet qui en fait une structure de subjectivation essentielle à son destin (Tu es un pédé, Tu es un traître...). Mais Judith Butler ne

reprend cette « structure » qu'en l'assimilant à une interaction psychosociale, à une dynamique interactionnelle de type pragmatique, et c'est alors l'occasion de relire très précisément, à côté de Butler, les pages magnifiques de Sartre, et de comprendre aussi l'importance pour les Modernes d'avoir conservé – en le redéfinissant – le concept de sujet, au travers de ce qu'on appellera le *sujet parlant*, dont le « Tu » du « Tu es un voleur » témoigne, mais également de saisir tout ce que le sociologisme des *gender*, et leur aspiration à une pensée de la *post-sovereignty* nous font perdre pour décrire les processus d'identité, d'identification, de transgression en ce qui concerne justement la question du genre, du sexe, des représentations imaginaires de l'identité sexuelle et sa constitution symbolique... C'est pourquoi, j'ai indiqué précédemment que ce livre pouvait se lire au moins dans deux directions. Soit en partant de la sphère américaine des *gender* dont Judith Butler est le point focal pour aller vers les grands textes de la Modernité, soit inversement en partant de la Modernité pour aller vers l'espace américain... Les effets de lecture sont, je le crois et je l'espère, positifs pour les deux champs de pensée.

*L. Z. : En vous lisant, on le perçoit dès le départ et jusqu'à la fin du livre,*

*vous mettez en évidence un différent profond qui est d'ordre culturel, idéologique entre l'espace théorique européen et l'espace théorique américain... Vous ne craignez pas d'être assimilé à ce courant américanophobe qui se développe actuellement en France notamment dans les débats autour des politiques identitaires, raciales, autour des minorités...*

*É. M. :* Il serait difficile de m'accuser d'américanophilie avec la photographie que j'ai choisie pour la couverture du livre, un *Self Portrait in Drag* d'Andy Warhol qui représente assez bien je crois la perspective esthétique, théorique, intellectuelle qui est la mienne. Ce serait également très naïf. La pensée, les attitudes théoriques, les positions intellectuelles sont par essence conflictuelles, elles apparaissent comme telles d'autant plus quand on porte sur elles un regard historique qui permet de mesurer les enjeux, les places de pouvoir choisies et les découpages qu'elles impliquent. Si l'on prend par exemple la notion de performatif, n'oublions pas qu'elle est dès le départ présentée comme une arme conceptuelle contre la philosophie continentale et particulièrement la pensée française à l'égard de laquelle Austin n'avait que mépris. Judith Butler elle-même – et c'est là une illustration de son intelligence stratégique dans le champ intellectuel

mondial sans laquelle elle n'aurait pas la place qui est la sienne – est extraordinairement sensible aux conflictualités culturelles qui opposent ou différencient le champ américain et le champ européen, spécifiquement le champ français. Elle est non seulement sensible à une « américanophobie » présente par exemple chez Lacan, mais elle ne cesse, tout s'inspirant beaucoup des théoriciens français, en les citant abondamment, d'opérer par une stratégie qui est toujours la même : elle reprend ainsi tout un appareil conceptuel (celui de Lacan, Bourdieu, Derrida...) pour finalement retourner ces auteurs contre leur propre pensée, et ainsi capter un héritage sans, si j'ose dire, payer les droits de succession... Le plus étonnant concerne celui auquel elle doit le plus, Foucault... Toute la fin de *Trouble dans le genre* est consacrée à une minutieuse et inflexible démolition de Foucault à partir du foucauldisme à l'aide d'une lecture ligne à ligne du célèbre texte de celui-ci sur Herculine Barbin, « Le vrai sexe ». Une grande partie de l'épilogue de mon livre est consacrée à cette lecture de Butler, tout à fait erronée d'ailleurs, et qui ajoutée aux autres (Lacan, Derrida...) fait symptôme, comme fait symptôme la mise en pièce systématique des « féministes françaises » de Beauvoir à Julia Kristeva dans *Trouble dans le genre*.

L. Z. : *Ainsi ce ne serait pas vous qui seriez américanophobe mais Butler qui serait francophobe ?*

É. M. : Judith Butler n'est pas plus francophobe que je ne suis américanophobe... Elle est soumise comme tout le monde aux lois de la parole et aux lois de la pensée qui supposent que parler et penser sont des actes de distinction, et quand ces actes mobilisent des continents culturels éloignés, des séquences historiques différentes, alors les processus de distinction peuvent prendre, non pas l'allure d'une *phobie* à l'égard de l'Autre, mais l'apparence de points de fixation, d'opposition, très « binaires », voire manichéens, d'un champ à l'autre. Tout en écrivant ce livre, j'ai été très impressionné de découvrir un petit texte d'Adorno<sup>1</sup> – Adorno dont Judith Butler se réclame un peu abusivement d'ailleurs – qui date de 1946 où celui-ci fait un portrait extrêmement sévère de l'adaptation de la psychanalyse freudienne à la moulinette de l'idéologie américaine qu'il résume au pragmatisme, à l'idéologie du *self making*, d'une pensée de l'adaptation, de la corrélation positive entre les normes sociales et l'*agency* individuelle (le pouvoir d'agir)... Et en lisant cette conférence d'Adorno, j'avais une

1. Theodor W. Adorno, *La Psychanalyse révisée*, trad. fr. Jacques Le Rider, Paris, Éditions de l'Olivier, 2007.

sensation hallucinatoire très forte, celle de retrouver presque à la lettre l'adaptation par Butler de l'immense champ théorique français aux réquisits de la culture américaine. Sensation doublement fascinante : celle du déjà-vu mais aussi le clair constat qu'en réalité les *gender* perçus en France comme des sites de contestation sont également le canal le plus efficace de la diffusion des grands mythes sociaux américains, et dont le symptôme le plus évident est – du fait de Butler elle-même – la reprise par le discours LGBT de tout ce vocabulaire, intellectuellement très bâtarde, issu du comportementalisme, qui vient tout autant du discours managérial, des discours néolibéraux des grandes institutions internationales, et de certains discours activistes minoritaires, comme les termes d'*agency*, d'*empowerment*, ou du *care*, c'est-à-dire un vocabulaire de la gestion de ce que Lacan appelait le *human engineering*...

L. Z. : *Oui, on voit tout cela très précisément analysé dans votre livre et cela jusque dans les quiproquos liés à la langue quand vous notez le contresens que commet Butler sur le texte de Derrida* *Devant la loi*, *en anglais* *Before the Law* *qu'elle comprend comme signifiant « Avant la loi ».* *Mais pour autant vous n'êtes pas polémique, votre livre n'a rien d'un pam-*

*phlet. Et l'on ne retrouve pas chez vous le ton cruel et moqueur d'Adorno à l'égard de la pensée ou de la culture américaine... Ni même celui qu'on vous a connu il y a quelques années à propos de Badiou, Agamben, ou Étienne Balibar. D'ailleurs, vous aviez écrit dans Cités, il y a quelques années, un texte où vous mettiez en évidence la falsification très grave opérée par Butler de propos d'Emmanuel Levinas, texte qui est d'ailleurs paru aux États-Unis*<sup>1</sup>...

É. M. : Oui mais là c'est tout autre chose. Je n'ai à aucun moment voulu rentrer dans une rhétorique pamphlétaire ou même polémique... d'abord parce que globalement je ne suis pas hostile aux grands bouleversements qui touchent à la question du genre et surtout l'ampleur de mon objet fait de ce livre un travail dont les dimensions critiques s'inscrivent dans une perspective historique.

L. Z. : *Par exemple quand vous relevez les très nombreuses et importantes erreurs factuelles souvent comiques de Butler, vous n'en tirez jamais prétexte à un procès en incompétence.*

É. M. : Le piège de toute agressivité intellectuelle, c'est qu'insensi-

1. « Petite note sur Judith Butler et Emmanuel Levinas », *Cités*, n° 63, 2015, « Small remarks on Judith Butler and Emmanuel Levinas » (trad. Alan Astro), [www.telospress.com](http://www.telospress.com).

blement on finit par correspondre à la figure inversée de ce que l'on combat comme dans un processus de mimétisme pulsionnel. C'est ce qui arrive d'ailleurs à Adorno dans son petit texte très anti-américain où il prend peu à peu l'allure de l'intellectuel aristocratique européen, élitiste, fasciné par la négativité, et qui préfère finalement le pessimisme de Hobbes, de Sade ou de Freud aux promesses de l'*agency* des thérapies américaines. Là, se joue d'ailleurs une dimension importante de la sévérité butlérienne à l'égard de la culture théorique française autour d'une accusation récurrente à laquelle j'accorde beaucoup d'attention dans le livre, c'est celle du romantisme... du romantisme lacanien, ou même du romantisme foucauldien. Par romantisme, je crois qu'il faut entendre une sorte d'hostilité profonde de Judith Butler à l'égard de ce qu'elle ressent comme un nihilisme très profondément ancré dans la culture française auquel son adhésion à l'idéologie pragmatique américaine la rend allergique... Et puis mon propos est donc essentiellement historique. Quelles que soient les faiblesses intellectuelles du discours de Butler, il faut constater que sur le plan de l'histoire, il a gagné. Il n'a pas gagné par la superficialité de son propos ou sa puissance de diffusion, il a gagné pour avoir aussi

saisi une conjoncture, pour avoir opéré aussi une sorte de contre-offensive très habile dans sa forme à l'égard de la pensée européenne, et d'avoir absorbé en quelque sorte tout un continent intellectuel dans cette *French Theory* dont nous avons parlé... Judith Butler a perçu aussi un changement culturel très profond et a eu l'intelligence de le nommer, et de donner à un signifiant-maître – *gender* – le soin de l'éclairer et de le représenter. En cela, elle se distingue de la génération précédente qu'incarne par exemple Gayle Rubin et qui était, elle, soumise au champ théorique européen ou en tout cas beaucoup plus dépendante de lui. Ce qui m'intéresse, ce ne sont pas tant les contresens de Butler sur Lacan ou Foucault, que de comprendre les grands processus discursifs, idéologiques par lesquels son discours est parvenu à s'imposer finalement comme un nouveau message de l'Occident adressé à la planète entière... puisqu'aujourd'hui notre quotidien – au travers des lois, des normes sociales, managériales, publicitaires, au travers de la mode aussi – est travaillé par l'obsession du « *genderless* » ou tout au moins par celle du *gender trouble*.

*L. Z. : Et puis sans doute comme vous le montrez, notamment à partir d'Althusser ou Foucault, ce que vous*

*appelez les Modernes ont ouvert eux-mêmes des brèches dans ce bloc théorique très puissant qu'a été la séquence 1950-1980...*

É. M. : Il est évident que la décennie 1970-1980 est une période très complexe et très cruciale de déconstruction de la Modernité de l'intérieur, que ce soit avec le fameux texte d'Althusser sur les appareils idéologiques d'État (1970), *L'Anti-Cédepe* de Deleuze (1972), *La Volonté de savoir* de Foucault (1976), le *Encore* de Lacan (1975), *Le Plaisir du texte* de Barthes (1973) ou *Glas* de Derrida (1974), dans un évident besoin de sortir de ce qu'on a appelé la *Théorie*, ou plus profondément d'en finir avec la séquence des années 1950 et 1960...

L. Z. : *Vous consacrez d'ailleurs une partie entière du livre à Foucault que vous intitulez « Michel Foucault, le post-européen »...*

É. M. : Oui, parce que c'est lui qui pousse le plus loin la nécessité pour la Modernité de « se déprendre » d'elle-même pour reprendre sa propre formule. Il est celui qui a réellement pris au sérieux la *révocabilité* théorique inhérente à cette Modernité et qui avait été en quelque sorte le premier article du contrat qu'elle avait passé avec l'histoire. Il y a donc en effet toute une

longue partie consacrée à la rupture foucauldienne pour explorer un acte de pensée très profond et qui prétend s'asseoir sur une rupture historique majeure : l'idée que nous sommes passés d'une société fondée sur la Loi à une société de la norme. Tout est sans doute là, dans cet énoncé majeur que la question sexuelle rend plus topique encore.

L. Z. : *De ce point de vue, vous donnez alors raison à Judith Butler puisque sa propre refondation de la pensée queer, LGBT, s'appuie sur cette hypothèse...*

É. M. : Disons que du point de vue strictement objectif de l'histoire des idées, il est clair que cet énoncé rend possible Butler. Pas seulement cet énoncé d'ailleurs mais toutes les conséquences de la promotion du concept de norme par Foucault et la révision drastique qu'il implique de la question du pouvoir, et l'évacuation – elle aussi radicale – de la négativité du pouvoir dans l'analyse des grands processus historiques liés à la notion de biopolitique, ou encore sa vision interactionnelle des relations de domination, etc. Il y a une violence intellectuelle de Foucault à l'égard de son propre camp qui est tout à fait fascinante et qui n'est pas complètement explorée d'ailleurs en France notamment du fait de ses conséquences politiquement incorrectes... Je pense à ses

analyses du néolibéralisme et jusqu'à sa mise de côté de l'hypothèse d'un pouvoir répressif dont on est loin d'avoir tiré toutes les conséquences. Tout cela constitue en effet l'un des matériaux essentiels utilisés par Judith Butler pour construire sa théorie du genre. Mais cette théorie curieusement échoue à être foucauldienne parce que son véritable horizon épistémologique est celui d'un naturalisme social, d'un sociologisme extraordinairement sommaire où les individus sont construits socialement comme s'ils étaient naturellement dotés d'une disposition à être construit ainsi. Cette notion de construction sociale n'est jamais interrogée, ni dans sa dimension métaphorique de *construction* ni dans cette dimension *sociale* qui absorbe tout autre processus... et notamment la dimension historique des attitudes humaines, très subtilement pensée par Foucault et qui suppose des processus très hétérogènes de discours, de « foyers locaux » de pouvoir-savoir, toute une complexité, une discontinuité, des périodisations qui n'ont que peu à voir avec le modèle butlérien de la construction du genre. Celui-ci n'est jamais décrit comme tel, jamais localisé, jamais historicisé mais affiché comme un présupposé, comme un donné qu'il faut admettre, et dont les évocations font davantage penser

aux opérations de formatage culturel produites par le marketing publicitaire qu'aux dispositifs décrits, eux, très précisément par Foucault depuis son *Histoire de la folie* jusqu'à son *Histoire de la sexualité*...

*L. Z. : Quoi qu'il en soit votre livre n'est pas seulement un livre d'épistémologie et d'histoire des concepts, c'est aussi un livre très concret qui se propose aussi et peut-être surtout de comprendre ce qu'est le genre, et ce que nous vaut l'émergence de ce mot dont vous repérez d'ailleurs la présence chez Barthes, Lacan et chez des penseurs américains comme Stoller, Money ou Gayle Rubin bien avant l'apparition de Judith Butler...*

*É. M. : Oui. Il me semble que disjoindre sexe et genre est typiquement un geste théorique qui poursuit toutes les grandes opérations de coupure conceptuelle de la Modernité, et par exemple celle qui touche au couple nature/culture. Mais ce geste mobilise beaucoup plus qu'une opération théorique. Il y a en lui quelque chose qui excède même le souffle mythique qu'on trouve par exemple chez Lévi-Strauss dans sa description de la naissance de l'interdit de l'inceste dans *Les Structures élémentaires de la parenté*, qui d'ailleurs a joué un grand rôle dans l'épopée moderne du sexe, tant la question de l'inceste semble primordiale chez Barthes,*

Deleuze ou Derrida dans leur tentative de déconstruire les places et les identités sexuées.

*L. Z. : Diriez-vous alors qu'il y a dans cette disjonction moderne du masculin et du féminin avec eux-mêmes quelque chose de fantasmatique ?*

*É. M. :* Je n'emploierai pas ce terme, trop psychologisant, d'autant plus que Deleuze, Derrida ou Barthes visent tout autre chose, et demeurent très profondément baignés dans un éthos spéculatif très exigeant. Mais du *Sacher-Masoch* à *L'Anti-Œdipe* avec Deleuze, du castrat balzacien au travesti japonais pour Barthes, du *péniclititoris* de *Glas* au *perverformatif* de *La Carte postale* de Derrida, il y a la volonté évidente de produire une sorte de romanesque philosophique très conceptualisé du corps sexué qui peut faire penser par son inventivité, sa liberté, sa puissance intellectuelle, à ce qui a opéré au XVIII<sup>e</sup> siècle de Diderot à Sade... Un nouvel encyclopédisme du corps, et des pratiques corporelles...

*L. Z. : C'est la figure du travesti qui apparaît comme la première effigie, et l'effigie majeure...*

*É. M. :* Le travesti rassemble et fait dialoguer jusqu'à l'impossible tous les protagonistes du livre,

Butler avec son drag queen ou ses travestis latinos, Barthes avec le travesti oriental de *L'Empire des signes*, Lacan et son concept de mascarade, Deleuze et le travesti masochiste, la Divine de Genet, lue et réécrite par Sartre et Derrida... En traversant tous ces textes très intenses, j'ai pu constater que la récurrence du travesti était essentielle et donnait en effet à cette disjonction du sexe et du genre une incarnation expérimentale qui devenait alors une sorte de personnage conceptuel majeur – support d'une nouvelle sémiologie, anthropologie, sociologie propre au corps sexué ou dessexué... Cette figure récurrente réanime presque toujours une expérience très singulière de l'image – photographie, films, tableaux, images mentales – qui interrompt le perçu ordinaire du corps. Il faut en quelque sorte l'irruption d'une image atypique, disruptive de la sexuation pour que la question du genre se pose : le travesti est de manière typique et presque systématique le support ou la médiation de cette expérience-là.

*L. Z. : C'est pourquoi vous consacrez toute une partie du livre au travesti, et au travestissement, appuyé notamment sur une lecture lacanienne de la féminité, de la mascarade, du fantôme phallique qui, écrivez-vous, hante la robe du travesti*

*mais aussi celle de la femme, de la femme comme l'hystérique...*

É. M. : Ce qui m'a intéressé chez Lacan, c'est sa pensée subversive de l'image, notamment avec le baroque... Selon lui, la représentation classique, notamment au travers de la perspective, tend à vouloir colmater tout vide dans l'image, alors que précisément l'image subvertie – dont le travesti peut être le support – nous ouvre au semblant comme lieu d'une recherche éperdue du regard de ce qui fait lien ou non entre jouissance et vérité. Or, si précisément la question du genre a un sens, c'est bien dans cette direction-là et c'est pourquoi elle opère à partir d'une expérience de l'image qui entraîne le sujet dans cette recherche. Le travesti m'apparaît bien comme une image où la recherche d'un lien entre vérité et jouissance s'impose au regard humain.

L. Z. : *En ce sens Judith Butler poursuit le propos des Modernes que vous décrivez par exemple au travers du travesti oriental investi par Barthes dans la photographie de L'Empire des signes ou Deleuze avec la même importance attachée à la photo ou à l'image du bourreau féminin de Sacher-Masoch dans une fétichisation qui déconstruit les images identitaires... Vous vous attardez même longuement sur l'expérience*

*fantasmatique de Sartre avec la Divine de Genet qui le mène à une sorte d'hallucination brouillant l'opposition du masculin et du féminin.*

É. M. : On pourrait dire que Judith Butler poursuit et interrompt simultanément toute l'épopée moderne. Elle la poursuit d'abord en faisant du *drag queen* – et de son effigie américaine, la Divine de John Waters – l'espèce d'expérience primitive du trouble dans le genre. Pourtant, elle a dû minimiser largement l'importance du choc, du trauma, du trou scopique produit par le travesti dans la mesure même où son espace épistémologique lui interdisait de conférer à ce qui semble relever du seul régime esthétique, une puissance, une autonomie contredisant le monopole qu'elle accorde au registre social. Mais ce lien entre vérité et jouissance insiste, et d'autres expériences apparaissent chez elle, notamment au travers d'un film très important, *Paris is Burning*, de travestis latinos ou afro-américains où surgit alors une nouvelle figure que j'ai appelée le *travesti lesbien* où opère une rupture dans le champ de la représentation des corps sexués...

L. Z. : *Oui, c'est très étonnant puisque c'est aussi une expérience*

*filmique très intense, presque hallucinatoire où la lesbienne semble opérer une sorte d'épiphanie phallique sur le corps même du travesti...*

É. M. : Il y a quelque chose d'étrange chez Judith Butler qui est une sorte de pulsion d'interruption où le surmoi sociologique, politique, puritain interrompt ce qui est pourtant le cœur d'un véritable trouble du genre et dans le genre. Interruption qui l'amène d'ailleurs à renoncer à beaucoup de choses, à se méfier de ce trouble lui-même qui apparaît trop subjectif, pas assez intersectionnel et à rejeter non seulement le bénéfice conceptuel apporté par ce travesti lesbianisé mais également tout un ensemble théorique lié au mouvement LGBT et considérer par exemple qu'il faut abandonner l'usage du mot *queer* parce que trop excluant socialement. On a l'impression alors que Butler n'opère pas seulement ce double mouvement de continuité et d'interruption par rapport aux Modernes européens mais aussi et peut-être surtout par rapport aux *gender* eux-mêmes... Le tournant opère très vite notamment sous la pression des mouvements intersectionnels...

L. Z. : *Très vite ? C'est-à-dire ?*

É. M. : Eh bien dès *Ces Corps qui comptent...* (*Bodies That Matter...*)

qui date de 1993, alors que *Trouble dans le genre* est paru en 1990.

L. Z. : *D'ailleurs, le cœur de cette partie centrée sur le travesti et sur le lien très profond que vous établissez entre la déconstruction du genre et l'image du corps sexué rend en fait le sociologisme de Butler impropre à théoriser cette déconstruction puisque tout son effort conduit à vouloir en faire une expérience ordinaire, non spécifique, non seulement générale, mais qui est vouée à être absorbée par d'autres engagements, de type politique, notamment associés à l'idée de démocratie radicale...*

É. M. : De fait l'expérience si spécifique, si singulière, si intense du trouble dans le genre est perdue, comme est perdue d'ailleurs toute spécificité dans la crainte idéologique de l'exclusion à laquelle elle pourrait conduire. C'est évidemment le contraire avec les Modernes, où il y a toujours quelque chose d'extrêmement subjectif, voire d'aristocratique dans leur espace propre qui est l'espace de l'écriture, y compris quand ceux-ci aspirent à des positions de sortie hors de la posture individuelle vers le groupe ou la horde comme avec Deleuze et *L'Anti-Œdipe* où la figure de « l'anarchiste couronné » demeure comme référence majeure.

L. Z. : *Et puis votre livre fait émerger une catégorie capitale, celle*

*du Neutre, qui vous permet de réunir Deleuze, Derrida et Barthes dans cette entreprise tout à fait fascinante, non pas de trouble mais de perversion du genre...*

É. M. : L'évidence veut que s'il y a une catégorie symbolique primordiale en mesure de déranger l'opposition masculin/féminin, c'est bien celle de Neutre... Or, par des voies très différentes, Barthes, via la lecture du linguiste Viggo Brøndal, Derrida et Deleuze par le recours à la notion de signifiant flottant empruntée à Lévi-Strauss, pensent la structure – et par exemple celle du masculin/féminin – comme une binarité contrariée par ce tiers qu'on peut donc appeler le Neutre... C'est donc aussi cet itinéraire à trois voix que je reconstitue en y ajoutant pour Deleuze et Derrida l'influence déterminante de Blanchot, qu'on connaît bien en ce qui concerne Derrida mais qui est je crois sous-estimée pour Deleuze alors qu'elle est très insistante depuis *Logique du sens* ou *Différence et Répétition* jusqu'à *Mille Plateaux*...

L. Z. : *C'est l'une des quatre parties de votre livre qui explore également ce Neutre comme une figure en quelque sorte dissidente de l'ordre symbolique lacanien, et notamment dissidente par rapport à cette figure majeure de l'ordre symbolique, la castration qui a*

*tant à voir avec le Neutre et la possibilité d'un trouble dans le genre...*

É. M. : En effet, personne n'est plus rétif à la figure du Neutre, ou point zéro, que Lacan, à l'exception peut-être de Levinas comme cela apparaît dans *Totalité et Infini*...

L. Z. : *Pour vous le Corps sans Organes, la différence derridienne, le degré zéro de l'écriture sont autant d'expériences du Neutre...*

É. M. : Ce qui m'a beaucoup frappé chez ces trois penseurs, artistes de la pensée, c'est le rapport retors qu'ils avaient construit par rapport à la théorie lacanienne et notamment à l'égard de cette figure majeure de l'anthropologie lacanienne, la castration. Il y a une véritable obsession subjective de chacun pour cette catégorie qui est intégrée comme marque de la loi, mais comme une marque de jouissance, susceptible précisément de défaire le paradigme du masculin/féminin. Obsession très nette chez Derrida et pas seulement dans *Glas* mais aussi associée à la circoncision et à bien d'autres éléments idiosyncrasiques, obsession chez Deleuze très présente dans son *Sacher-Masoch* et qui prend une ampleur spéculative démesurée avec *Logique du sens*, et bien sûr pour Barthes avec *S/Z* dont la figure fondamentale est un

castrat, qui est aussi un travesti : la Zambinella...

*L. Z. : Ce qui me paraît le plus important peut-être parce que le plus actuel, c'est alors la mise au point historique que vous faites sur le rôle de la perversion, terme très en vogue alors et aujourd'hui totalement discrédité dans l'offensive qui est faite actuellement contre la période, celle des années 1970...*

*É. M. : Oui, c'est mot qui fait leitmotiv dans ce corpus... Qu'on pense au *perverformatif* derridien dont il a été question et qui montre qu'en effet la perversion est partout. La Perversion comme trouble majeur, c'est sans doute là l'essentiel. Et le terme trouve d'ailleurs dans cette systématité son véritable sens qui n'est ni celui du XIX<sup>e</sup> siècle pervers, ni celui individuel d'un M. Le Maudit. La perversion apparaît comme étant une opération de pensée... qui est l'inscription de la *différance* dans la logique du sens. À l'égard du sens commun, qui constitue précisément le fond de cette logique, il y a plusieurs issues par exemple, le terrorisme comme nihilisme, comme destruction du langage – tout ce que Sartre a analysé magistralement*

comme le propre des années 1930. Il me semble qu'à cet égard, le Neutre dans ce qu'il peut avoir de déréglant et de « pervers » trouve avec Derrida, Barthes ou Deleuze, une tout autre arme qui est l'*écriture* – terme fétiche de l'époque – et qui est le lieu privilégié d'une réinvention des corps, des sexes, des genres sexués...

*L. Z. : Cette catégorie de l'écriture si importante en effet dans le partage des positions intellectuelles et qui s'atteste à ce qu'en effet Barthes, Deleuze et Derrida sont parmi les intellectuels de l'époque, ceux dont on peut dire qu'ils ont une écriture... Problématique évidemment complètement étrangère aux LGBT et à Judith Butler en particulier.*

*É. M. : Oui, en effet, et si l'on ne faisait qu'un seul reproche à Butler, ce serait que son influence, son épistémologie comme elle dit, ait contribué à vider le phénomène *queer*, tel qu'il a émergé au XX<sup>e</sup> siècle aux États-Unis, de cette dimension-là, cette dimension qui n'a évidemment rien de « littéraire » au sens traditionnel du terme, qui est à mon sens la signature des Modernes et dont Andy Warhol, dont Butler ne parle jamais, pourrait être l'emblème américain...*

# L'Hebdo-Blog

UNE PUBLICATION DE L'ECF, DES ACF ET DES CPCT

ACCUEIL QUI SOMMES-NOUS ?



## INTRADUISIBLE IDENTITÉ

3 Octobre 2021 | Nouvelle Série | L'Hebdo-Blog 250 | Par Clotilde Leguil

En continuant à utiliser le site, vous acceptez l'utilisation des cookies. [Plus d'informations](#)

Accepter



Dans *Le Sexe des Modernes*, Éric Marty souligne à propos du concept de *gender* sa dimension d'« intraduisible » [1] – ce qui n'empêche pas ce signifiant de prendre place dans la langue de tous, par-delà les frontières. Je retiendrai cet adjectif d'« intraduisible » pour rendre compte de ce qu'il en est de l'approche de l'identité dans l'expérience de l'analyse. Car le *gender* est un concept qui tente de dire quelque chose de l'identité sexuée. Dans l'analyse, il est aussi question d'un effort pour traduire dans la langue que l'on parle quelque chose comme un « je suis », qui ne parvient pas à se dire dans le discours de tous. Là aussi il est question d'un « intraduisible » qui touche à mon être sexué, un intraduisible que l'on ne cesse de tenter de traduire quand même, comme le dit Barbara Cassin [2] à propos de l'effort de traduction.

Cet intraduisible, qui est aussi un indicible, n'est pas réductible au genre, mais il a à voir avec la façon dont la rencontre avec la sexualité a traumatisé la langue que je parle. Cet intraduisible a à voir avec la façon dont j'ai pu répondre à la rencontre traumatique qui m'a confrontée à une secousse inaugurale, une perte irréversible. Cet intraduisible a donc à voir avec ce à quoi j'ai pu « céder », au sens où Lacan peut dire dans le Séminaire de *L'Angoisse*, que dans la confrontation traumatique : « le sujet cède à la situation » [3]. « [C]'est littéralement une cession » [4], ajoute-t-il. Comment traduire une cession ? Comment la dire ?

### Identifiez vous

Nom d'utilisateur

Mot de passe

Se souvenir de moi

Connexion →

Mot de passe perdu

### Abonnez-vous !

Les abonnements à l'Hebdo-Blog sont disponibles sur [ECF.Echoppe](https://ecf.echoppe.com).

### Moteur de recherche

Mot clé ou auteur

Saisir la recherche

Et/ou filtrer par date

Du

au

Et/ou filtrer par numéro

Tous les numéros

Remise à zéro

## Nos partenaires

ECF

ECF.Echoppe

Lacan Quotidien

L'identité, comme croyance portant sur ce que je suis, subit un premier sort dans l'analyse, du simple fait d'être parlée. Elle se dévoile comme étant de l'ordre d'une identification et d'un choix inconscient du sujet. Entre l'identité et l'identification, il y a une différence de taille. L'identité est monolithique et semble ne pouvoir être changée. L'identification est le produit d'une histoire et met en jeu le sujet que je suis. L'identité vient ainsi à se dialectiser, à se renverser, à se métamorphoser pour s'avouer comme identification. La position qui m'a amenée à être « ceci » pour l'Autre, à me faire aimer et désirer pour trouver une place auprès de l'Autre en fonction de ce que je crois que l'Autre attend de moi, cette position-là, je peux m'en défaire. La première trajectoire rencontrée dans l'expérience de l'analyse est donc celle qui me fait passer d'une croyance sur l'identité à une découverte sur l'identification.

L'effet de respiration produit alors par l'analyse est celui-là : je ne suis pas obligée d'être fidèle à cette identification qui fait obstacle à mon désir. Je ne suis pas obligée de m'égaliser à cette identification qui bien souvent a des allures surmoïques. M'apercevoir que je peux défaire les nœuds du destin et que là où je souffrais d'une identification relative à mon histoire intime, je peux m'en séparer, change le rapport à la vie. Le « Tu dois être ceci » vient à être traversé. Je peux dire « non » à cette identification puissante – imaginaire et symbolique – qui me faisait « être » en me faisant souffrir de ce que j'étais. Ce « je peux » est une ouverture nouvelle à la contingence qui repose sur un franchissement de l'angoisse. *Traversée des identités, désidentification*, assomption du *manque-à-être* comme possibilité du désir, tels pourraient être les termes dans lesquels se pose la question de l'identité dans l'expérience de l'analyse lacanienne comme conquête du désir.

*Le mot qui manque*

Mais au-delà, qu'y a-t-il ? Cela suffit-il pour conclure sur ce qui me définit depuis la façon dont mon corps s'émeut du rapport à l'Autre et des signifiants qui ont fait trace ? Cette désidentification relative à l'effet symbolique produit par les éléments de mon histoire est-elle suffisante pour rendre compte du traumatisme que j'ai rencontré ?

Non, cette traversée identificatoire ne suffit pas à dire ce que je suis, ni à lire les traces traumatiques qui restent, en-deçà du symbolique. Elle me permet de désirer et de *persévérer dans l'être* certes, mais elle ne me permet pas de dire ce qu'il y a de plus singulier dans la façon dont je suis affectée par le réel. Je continue d'éprouver l'intraduisible comme ce qui cherche à se dire sans y parvenir. En somme, l'analyse ne peut se conclure simplement sur une désidentification. C'est pourquoi à cette « conclusion ontologique », Jacques-Alain Miller ajoute une autre conclusion qu'il nomme « existentielle » [5].

Après l'expérience de la passe, j'entends cette conclusion existentielle comme renvoyant à un intraduisible qu'il faut pourtant s'efforcer de dire. Il s'agit de se confronter à un mot qui manque. Ce mot n'existe pas déjà, et la fin de l'analyse est la recherche de ce mot qui manque pour conclure à un « donc je suis ». Ce mot qui manque est celui qui me permettra de « faire trace de ce qui a défailli à s'avérer d'abord » [6] pour le dire avec Lacan. C'est un mot qui fera advenir le régime de la lettre et de l'équivoque entre les langues. C'est un mot qui a le même statut qu'un gong vide. C'est le mot dont Jacques Hold disait qu'il manquait à Lol V. Stein pour être là, « un mot-absence, un mot-trou [...]. On n'aurait pas pu le dire mais on aurait pu le faire résonner » [7].

Ce mot-absence est celui qui permet de conclure sur ce que j'ai tenté de dire dans l'expérience de l'analyse depuis le début, cette trace qui a défailli à s'avérer et qui enfin se laisse lire depuis ses effets de ravinement. Cette trace ne dit pas tant « mon » identité que l'intraduisible de l'identité, l'intraduisible de ce que je suis.

*Subjectiver la cession*

Là où, chez Judith Butler, il est question d'une « dé-subjectivation radicale de cet événement inouï, primitif, vital et énigmatique qu'est la sexualité » [8], dans l'expérience de l'analyse, il est question d'une subjectivation de ce qui a fait cession. C'est en ce lieu où la langue se confronte à l'intraduisible de la rencontre avec la sexualité, qu'elle en vient à se faire écriture et à laisser résonner le forçage inaugural, soit l'effet de jouissance qui a bousculé et dérangé mon rapport à la langue. De pouvoir le dire ne me fait pas tant croire à une identité qu'à une trace qui est bien là, à la frontière du corps et du langage. Comme le dit Éric Laurent, on « force un mot [...] à signifier un peu autre chose que ce qu'il signifie d'habitude » [9]. De pouvoir lire cette trace, de pouvoir la faire résonner comme un *gong vide*, produit une forme de réconciliation avec l'intraduisible de mon traumatisme. Ce registre poétique, en donnant « un petit coup de pouce » [10] à la langue, fait une place de plein droit à cet intraduisible dans le discours de l'Autre. La langue morte du traumatisme devient alors langue vivante et le gong vide fraye la voie à un souffle

nouveau.

[1] Marty É., *Le Sexe des Modernes. Pensée du Neutre et théorie du genre*, Paris, Seuil, 2021, p. 13.

[2] Cassin B., « Ce qu'on ne cesse pas de (ne pas) traduire », entretien avec F. Fajnwaks & C. Leguil, *La Cause du désir*, n°106, novembre 2020, p. 97-107, [disponible sur le site de Cairn](#).

[3] Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'Angoisse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2004, p. 361.

[4] *Ibid.*, p. 362.

[5] Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'Un-tout-seul », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 25 mai 2011, inédit.

[6] Lacan J., « Radiophonie », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 428.

[7] Duras M., *Le Ravissement de Lol V. Stein*, Paris, Gallimard, 1964, p. 48.

[8] Marty É., *Le Sexe des Modernes*, *op. cit.*, p. 489.

[9] Laurent É., « *Lalangue* et le forçage de l'écriture », *La Cause freudienne*, n°106, *op. cit.*, p. 40, [disponible sur le site de Cairn](#).

[10] Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le Sinthome*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2005, p. 133.

 Tweeter cet article

 Partager sur Facebook

## Articles associés



ÉDITORIAL :  
Faire résonner  
l'indicible, un  
effort de  
traduction

3 Octobre 2021 Par  
Agnès Vigué-Camus



Préserver  
l'indicible

3 Octobre 2021 Par  
Philippe La Sagna



Intraduisible  
identité

3 Octobre 2021 Par  
Clotilde Leguil



On ne peut plus  
rien dire !

3 Octobre 2021 Par  
Laurent Dumoulin



ÉDITORIAL :  
La passion de  
l'ignorance

26 Septembre 2021 Par  
Céline Aulit



Éric Marty

“Aux USA, le mot  
est un synonyme d e



Enfin un travail historique de fond sur ce qu'il en est du sexe en Europe et aux États-Unis depuis les années 1960. "Le Sexe des Modernes"\* éclaire avec élégance les relations tumultueuses entre les deux continents. Rencontre avec son auteur. **PROPOS RECUEILLIS PAR PHILIPPE PETIT**

**Marianne:** Qu'est-ce qui vous a incité à écrire ce livre sur le sexe nourri de littérature et de philosophie ?

**Éric Marty:** Le désir de comprendre. Comprendre ce qui nous arrive. Pourquoi – presque soudainement – les idées de genre, de normes sexuelles, de droits LGBT... sont devenues incontournables de manière quasi planétaire. Or ce qu'il y a de fascinant, c'est que ce processus a pour origine... de la pensée, tout simplement. Ma démarche a été alors d'aller aux textes. Butler and Co, bien sûr, mais aussi les Français, ceux que j'appelle les « modernes » – Lacan, Foucault, Derrida... –, puisque Butler s'appuie sur ce qu'elle appelle la « French theory » pour construire la grande doctrine du genre. Mais l'histoire des idées est toujours une guerre, et cette *French theory* n'est à mes yeux et aux siens qu'une fiction américaine. Le roman de notre histoire présente commence par là.

**Vous avez donc cherché à démêler cet imbroglio théorique ?**

J'ai voulu interroger ce faux détour par l'Europe opéré par Butler pour mieux comprendre ses propres apports et ses stratégies. Cela m'a permis de relire les modernes

français que notre époque tend à éloigner et de mettre au jour l'imaginaire porté par ces deux grandes séquences au travers des objets avec lesquels Butler, Lacan et les autres jouent : le travesti, la castration, l'homosexualité, le phallus (lesbien ou non), et leurs supports esthétiques ou non : la photo, le cinéma, la peinture... puisque c'est toujours au travers de l'image que le genre accède au trouble.

**Trouble dans le genre, de Judith Butler est paru aux États-Unis en 1990 et a été publié en France en 2005. En quoi ce livre marque-t-il une étape dans la réception de ces études ?**

Je crois que son importance peut se lire tout entière dans son titre, et dans la promotion neuve qui est faite du vieux mot français « *gender* ». Elle, en grande rhétoricienne dont c'est la profession [*Judith Butler est institutionnellement professeur de rhétorique à l'université de Berkeley, en Californie*], par la place qu'elle donne au mot « genre », déplace de manière magistrale toutes les problématiques qui utilisaient ce terme mais sans lui donner ce rôle de rupture, de changement de régime dans l'espace du savoir et des combats politiques.

**Le sexe, ce n'est pas le genre. Quel est le sens exact de ce mot d'ordre ?**

Depuis la nuit des temps, les hommes et les femmes n'ont cessé de souffrir ou de jouir des écarts entre leur morphologie sexuelle et leurs identités imaginaires. La notion de genre éclaire alors bien des choses : c'est le moyen par lequel une communauté vise à gommer ces écarts en assignant les individus à une position qu'on dira donc « genrée » : homme ou femme. Mais cette assignation est-elle « sociale », comme le promeut Butler ? Ou bien relève-t-elle d'une construction symbolique plus primitive ? Par exemple liée à l'interdit de l'inceste, liée à des partages de fonctions qui sont psychiques, familiales, historiques également, et où la fameuse binarité homme/femme se réécrit en permanence, se réinvente, s'échange... Le genre n'est plus alors une norme binaire inflexible, assujettissante, mais l'espace d'une intersubjectivité des « sexes » qu'illustre l'incroyable diversité des images du masculin et du féminin que les civilisations ont produites. Mon livre vise, par cette confrontation permanente entre la théorie du genre et la pensée des modernes, à ouvrir la notion de genre au-delà de la définition restreinte posée par Butler.

**Votre sous-titre *Pensée du neutre et théorie du genre* oppose deux ordres : l'ordre symbolique d'un côté, l'ordre social de l'autre... Pouvez-vous préciser les enjeux de cet affrontement entre l'Europe et les États-Unis ?**

J'ai été frappé de voir comment Butler, tout en empruntant beaucoup aux modernes, non seulement les disqualifiait, mais les assignait à une identité géoculturelle au travers d'un mot qui, aux États-Unis, vaut comme synonyme de « Français », celui de « romantique » : la disqualification de Lacan, Derrida, Foucault... passe par ce terme un peu étonnant, qui renvoie >

**"AU LIEU DE CONCOURIR à déconstruire le genre, les LGBT nouvelle manière s'emploient désormais à le surconstruire", analyse Éric Marty.**

Hannah Assouline / Leemage

# 'romantique' le 'français' !"

➤ au goût de l'échec, à la trop grande subjectivité, voire au sentimentalisme. À cela, Butler oppose donc le pragmatisme social, qui n'est fait que d'interactions, où l'espace social est une totalité sans dehors et où s'exercent tous les ressorts de la psychosociologie américaine : l'*agency*, l'*empowerment*, le *care*... Une pensée du mouvement, de l'adaptabilité, de l'identité entre les conditionnements sociaux et l'*agency* (puissance d'agir) individuelle, et aux yeux de qui l'idée que le sujet, comme chez Lacan, est de par sa structure symbolique lié au manque ne peut être qu'une idée romantique... Le neutre, c'est alors ce qui, chez les modernes, joue le rôle d'une sorte de joker pour échapper à la loi du genre. Le neutre, c'est-à-dire ce qui n'est ni masculin ni féminin... par exemple le corps-sans-organes de Deleuze, le travesti oriental ou le castrat chez Barthes, l'« invagination » derridienne, et toutes ses inventions étonnantes (comme le péniclitoris) qui aspirent à cette suspension de binarité qui est l'autre nom du neutre.

**Jean Genet (1910-1986) occupe une place centrale dans votre essai. Qu'apporte de nouveau le personnage de Divine, dans *Notre-Dame-des-Flours* (1943), au regard de la figure du travesti ?**

Divine est le premier grand travesti moderne, mais, loin d'être celui qui dévoile l'« inflexibilité des normes hétérocentrées », il met en évidence l'incroyable plasticité du désir hétérosexuel puisque sa proie est précisément l'hétérosexuel, à qui il offre, comme travesti, l'objet qui, à ses yeux, lui manque et qu'il incarne : la « femme qui bande ». Ce jeu du travesti et de l'hétérosexuel trouve son illustration dans l'étonnante lecture qu'en fait Sartre avec son *Saint Genet, comédien et martyr* (1952), où il se met en scène dans une sorte de coït imaginaire avec le travesti de Genet. Et même si Butler a fini par se débarrasser



« LE SOURIRE LÉONARDIEN, androgyne, inventé et reproduit par Léonard de Vinci de manière sérieuse, abolit la différence des sexes ou des positions de parentés », explique Éric Marty.

du drag-queen, comme relevant du « *divertissement hétérosexuel haut de gamme* », le travesti est si fascinant qu'il revient chez elle sous la forme du « travesti lesbien », du travesti auquel, seule la « lesbienne » peut donner l'onction d'une vraie métamorphose, d'un vrai trouble dans le genre.

**Le castrat dans *Sarrasine* (1830), de Balzac, est celui qui révèle les impostures sexuelles de la société de la Restauration. Que nous dit cette nouvelle géniale des sexes et des genres ?**

Ce personnage est un chanteur d'opéra émigré du monde baroque de la Rome du XVIII<sup>e</sup> siècle dans un salon bourgeois de la naissance du capitalisme : il en est le « spectre », à la fois le maître et le fantôme, possesseur du capital, chef de famille déviant construisant une parentalité monstrueuse. Et ni homme ni femme, cet ancien soprano travesti de l'Opéra défait toutes les places sexuées de cette société nouvelle de l'âge bourgeois, et qui tente donc en vain d'édifier une opposition socialisée du masculin et du féminin sur les nouveaux rapports de propriété.

**Roland Barthes attribue à l'androgyne ce que Freud appelait le « sourire léonardien ». Qu'est-ce qui caractérise ce sourire ?**

Voilà l'exemple parfait de l'inventivité de l'imaginaire du neutre, car

la question du genre ne se contente pas de mots mais elle a besoin d'images, comme ce sourire-là, ou comme celui du chat du Cheshire d'Alice, que convoquent Foucault ou Deleuze avec Lewis Carroll. Le sourire léonardien, c'est ce sourire androgyne qu'invente et reproduit Léonard de Vinci de manière sérieuse et qui abolit la différence des sexes ou des positions de parenté puisqu'il illumine de son neutre des visages tant masculins que féminins, maternels et filiaux. Barthes ajoute à ce sourire pictural une coloration orientale par la spiritualité zen qu'il incarne à ses yeux.

**Vous concluez par une mise à distance du mouvement LGBTQI. (...) Quelle leçon retenez-vous de votre longue traversée de l'histoire récente du sexe ?**

La question qu'on peut se poser, c'est celle de savoir si cette prolifération des sigles, acronymes, néologismes, est l'effet d'une pensée réellement déconstructrice ou le simple reflet d'une manie américaine bien antérieure et qui n'est pas sans rapport avec l'univers du pragmatisme qui est au cœur de l'idéologie américaine. Mon épilogue part de l'image de l'hermaphrodite que retient Foucault et qui, paradoxalement, l'amène à une sorte d'utopie de déssexualisation : s'extraire du dispositif de sexualité, invention normative de l'Occident moderne.

**Pourquoi cette prise de distance alors avec les LGBT à la fin de votre livre ?**

Peut-être parce que la figure du trans, qui semble être devenue la figure ultime et hégémonique de leur combat, restaure et conforte ce dispositif par la demande insistante et parfois *borderline* d'assignation sexuelle, celle d'être d'un sexe, de sorte que les LGBT nouvelle manière, au lieu de concourir à déconstruire le genre, s'emploient désormais à le reconstruire. ■ PROPOS RECUEILLIS PAR PH.P.



*Le Sexe des Modernes. Pensée du neutre et théorie du genre*, d'Éric Marty, Seuil, 502 p., 25 €.



## « La théorie du genre a envahi toutes les sphères de la vie sociale »

**LE FIGARO.** - « *La théorie du genre n'existe pas* », avait dit la ministre Najat Vallaud-Belkacem pour répondre à la Manif pour tous qui avait popularisé cette notion pour la dénoncer.

**Alors, existe-t-elle ou pas ? Éric MARTY.** - On peut s'étonner du déni qu'il n'existerait pas une théorie mais seulement des études de genre (*gender studies*). Pour les tenants du « gender », sans doute faut-il rester insaisissable, dans une position d'apparente pluralité, alors qu'il y a tout de même des axiomes très forts notamment le refus d'une vision naturaliste du sexe, l'hypothèse d'une identité de genre modifiable etc. C'est révélateur de la manière dont cette mouvance s'inscrit dans une stratégie qui passe à la fois par l'usage de discours très radicaux et en même temps une forme d'esquive.

**Vous distinguez entre la pensée du neutre, élaborée par les penseurs de la French Theory (et notamment Barthes) de cette « théorie du genre ». Quelle est la différence ?**

La pensée du neutre est une pensée propre à la France, qui s'élabore dans les années 1960-1970 notamment sous la plume de Barthes, Deleuze et Derrida, une pensée de déconstruction des identités et de la différence sexuelles que la psychanalyse avait contribué à figer tout en l'éclairant (par exemple avec le complexe d'Édipe). Il s'agit d'introduire des éléments de transgression, de faire vaciller la loi. Le neutre est un espace de suspension du masculin et du fé-

minin, mais aussi du sens commun. Ce sont des démarches sophistiquées, très créatrices, qui n'ont pas en tête un scénario militant. Il s'agit de déjouer le sens commun, d'affirmer une différence.

**Justement, là où le neutre suspend la différence homme-femme, la théorie du genre recrée des étiquettes LGBTIQ+... La myriade de catégories de l'identité sexuelle n'est-elle pas une nouvelle forme d'enfermement ?**

Ce qui est frappant dans le mouvement LGBT, c'est l'étiquetage permanent pour définir l'identité ou l'orientation sexuelle. La lesbienne se déclinera en « butch » ou en « fem ». Le coming out va dans le sens de cette verbalisation presque maniaque de la sexualité. Cela s'inscrit dans un idéal de maîtrise et d'efficacité. Butler reproche à Foucault de n'avoir jamais avoué publiquement son homosexualité, de n'avoir pas fait son « *confessional moment* », ce mot de confession est révélateur. Foucault s'y refusera en effet, non pas par honte, mais parce que la forme même de « l'aveu » lui répugnait. On peut d'ailleurs percevoir une logique de pouvoir et de contrôle dans l'injonction au coming out.

**Pourquoi dites-vous que le genre est « le dernier grand message idéologique de l'Occident envoyé au reste du monde » ?**

C'est ce qui m'a poussé à écrire ce livre. J'ai été étonné par la rapidité avec laquelle cette notion de genre a envahi la planète et toutes les

sphères de la vie sociale, des documents administratifs au marketing des grandes multinationales. Et ce en seulement une trentaine d'années, puisque le livre fondateur de Judith Butler, *Trouble dans le genre*, est publié en 1990.

**Cette théorie du genre n'a-t-elle pas pris le relais du marxisme dans l'imaginaire collectif, comme horizon non plus d'émancipation collective mais individuelle ?**

La théorie du genre prend le relais, après le marxisme ou les Lumières, des grands messages émancipateurs que l'Occident s'est donné pour mission d'envoyer au monde. C'est un discours extraordinairement efficace, car contrairement à la lutte des classes, il peut trouver un écho en chaque individu. La bourgeoisie, malgré le patriarcat auquel on l'associe, est devenue rapidement un groupe médiateur important de la révolution du genre, et l'a intégrée dans sa propre dynamique historique, culturelle, et économique. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si les grandes marques internationales contribuent à son extension. Le discours des « genders » parle immédiatement à chacun, et transmet sur un mode planétaire le message du « self making », de la construction de soi, de la valorisation de soi : mon corps peut désobéir aux injonctions sociales qu'il reçoit.

**En quoi cette pensée est-elle, selon vous, typiquement américaine ?**

Judith Butler elle-même véhicule

beaucoup des stéréotypes américains, un certain puritanisme mal dissimulé, un discours saturé d'acronymes (à commencer par LGBTQI...), une vision profondément pragmatique du langage, l'hypothèse d'une flexibilité presque sans limite des identités, l'idéologie du « self making », ce qu'elle appelle l'« agency » ou l'« em-powerment » qui sont les outils du « développement personnel » propres à la société américaine. Il est tout à fait significatif que Butler reproche aux penseurs français Lacan, Foucault, Derrida d'être des « romantiques »: ils sont à ses yeux marqués par une fascination pour l'échec. De fait, la psychanalyse a pour premiers éléments le lapsus, l'acte manqué, et développe une vision pessimiste de la sexualité faites de névroses de perversions, de défaillances, traversée par une pulsion de mort toujours présente dans les comportements humains. Butler est effrayée par ce pessimisme et joue, elle, sur le positif. Là où la pensée européenne considère la sexualité comme un domaine où règne le tragique, l'irrésolu, l'opacité du sujet à lui-même, la théorie du genre prône une positivité et la capacité du sujet à s'autodéterminer, dans une vision constructiviste du vécu.

**Vous reprochez à un certain activisme LGBTIQ d'être devenu le bras armé d'une nouvelle morale**

**dominante et, paradoxe suprême, de « surveiller et punir ». Pourquoi ?**

À première vue, c'est extrêmement curieux, car le mouvement queer est au dé-part un mouvement libertaire, marginal, dandy. La mutation a lieu au tournant de notre nouveau siècle avec une orientation aujourd'hui très autoritaire, rigide, avec ce nouvel activisme du « flicage » ou de la surveillance dont les cibles sont d'une étrange diversité puisqu'elles vont du « pédophile » à ce qu'on appelle la WbW (*womyn-born womyn*), c'est-à-dire la femme née femme, et qui croit donc à sa « nature » de femme. On peut peut-être voir dans cette mutation du mouvement LGBT l'effet d'une loi qu'on a pu observer avec l'expérience communiste, et qui veut que les discours radicaux d'émancipation sont tendanciellement voués à se retourner en leur contraire. Plus l'émancipation se donne un idéal abstrait et pur, plus elle cherche à épurer la société, et à isoler les obstacles, les adversaires réels ou imaginaires qui risquent de parasiter le programme. D'autant qu'à côté des adversaires qu'on surveille, on travaille à promouvoir des victimes exemplaires dont il faut assurer la visibilité. La dynamique de surveillance se double alors d'une autre violence plus imprévisible : une mise

en concurrence des victimes et des minorités. Après donc avoir joué un rôle positif – nous rendre sensible au caractère conventionnel des marques de masculinité ou de féminité – les « gender » tombent aujourd'hui dans un piège désastreux. La place croissante de la victime aboutit ainsi à cette intersectionnalité qui ne se contente pas de croiser les dominations raciales aux dominations de genre, mais qui aboutit à hiérarchiser ces dominations. Butler s'y est rangée, en regrettant d'avoir accordé une place si grande à la question du genre au détriment de celle de la « race ». Et très vite, elle a fini par intégrer cette rhétorique totalitaire du soupçon qui fait du féminisme un complice de la domination blanche visant à dissimuler derrière l'oppression de la femme, une oppression plus décisive, l'oppression raciale, essentiellement celle des Noirs. †

*\*Éric Marty est écrivain, essayiste et professeur de littérature française à l'Université Paris Diderot-Paris 7. Il publie «Le Sexe des Modernes. Pensée du Neutre et théorie du genre », Éditions du Seuil, 512 p, 25 €. ■*

*PROPOS RECUEILLIS PAR Eugénie Bastié @EugenieBastie*

## Éric Marty



L'essayiste et professeur de littérature\* analyse les grandes entreprises de déconstruction de la sexualité, des années 1960-1980 jusqu'au triomphe contemporain de la théorie du genre. Il en critique les dérives : l'étiquetage maniaque de la sexualité, l'intersectionnalité et un activisme de la surveillance.



ENTRETIEN – ÉRIC MARTY

## “Aux USA, le mot 'romantique' est un synonyme de 'français' !”

Enfin un travail historique de fond sur ce qu'il en est du sexe en Europe et aux États-Unis depuis les années 1960. “Le Sexe des Modernes” éclaire avec élégance les relations tumultueuses entre les deux continents. Rencontre avec son auteur. PROPOS RECUEILLIS PAR PHILIPPE PETIT



“AU LIEU DE CONCOURIR à déconstruire le genre, les LGBT nouvelle manière s'emploient désormais à le reconstruire”, analyse Éric Marty.

Marianne : Qu'est-ce qui vous a incité à écrire ce livre sur le sexe nourri de littérature et de philosophie ?

Éric Marty : Le désir de comprendre. Comprendre ce qui nous arrive. Pourquoi – presque soudainement – les idées de genre, de normes sexuelles, de droits LGBT... sont devenues incontournables de manière quasi planétaire. Or ce qu'il y a de fascinant, c'est que ce processus a pour origine... de la pensée, tout simplement. Ma démarche a été alors d'aller aux textes. Butler and Co, bien sûr, mais aussi les Français, ceux que j'appelle les « modernes » – Lacan, Foucault, Derrida... –, puisque Butler s'appuie sur ce qu'elle appelle la « French theory » pour construire la grande doctrine du genre. Mais l'histoire des idées est toujours une guerre, et cette *French theory* n'est à mes yeux et aux siens qu'une fiction américaine. Le roman de notre histoire présente

commence par là.

Vous avez donc cherché à démêler cet imbroglio théorique ?

J'ai voulu interroger ce faux détour par l'Europe opéré par Butler pour mieux comprendre ses propres apports et ses stratégies. Cela m'a permis de relire les modernes français que notre époque tend à éloigner et de mettre au jour l'imaginaire porté par ces deux grandes séquences au travers des objets avec lesquels Butler, Lacan et les autres jouent : le travesti, la castration, l'homosexualité, le phallus (lesbien ou non), et leurs supports esthétiques ou non : la photo, le cinéma, la peinture... puisque c'est toujours au travers de l'image que le genre accède au trouble.

Trouble dans le genre, de Judith Butler est paru aux États-Unis en 1990 et a été publié en France en 2005. En quoi ce livre marque-t-il une étape dans la réception de ces études ?

Je crois que son importance peut se lire tout entière dans son titre, et dans la promotion neuve qui est faite du vieux mot français « *gen-der* ». Elle, en grande rhétoricienne dont c'est la profession [*Judith Butler est institutionnellement professeur de rhétorique à l'université de Berkeley, en Californie*], par la place qu'elle donne au mot « genre », déplace de manière magistrale toutes les problématiques qui utilisaient ce terme mais sans lui donner ce rôle de rupture, de change-

ment de régime dans l'espace du savoir et des combats politiques.

Le sexe, ce n'est pas le genre. Quel est le sens exact de ce mot d'ordre ?

Depuis la nuit des temps, les hommes et les femmes n'ont cessé de souffrir ou de jouir des écarts entre leur morphologie sexuelle et leurs identités imaginaires. La notion de genre éclaire alors bien des choses : c'est le moyen par lequel une communauté vise à gommer ces écarts en assignant les individus à une position qu'on dira donc « genrée » : homme ou femme. Mais cette assignation est-elle « sociale », comme le promet Butler ? Ou bien relève-t-elle d'une construction symbolique plus primitive ? Par exemple liée à l'interdit de l'inceste, liée à des partages de fonctions qui sont psychiques, familiales, historiques également, et où la fameuse binarité homme/ femme se réécrit en permanence, se réinvente, s'échange... Le genre n'est plus alors une norme binaire inflexible, assujettissante, mais l'espace d'une intersubjectivité des « sexes » qu'illustre l'incroyable diversité des images du masculin et du féminin que les civilisations ont produite. Mon livre vise, par cette confrontation permanente entre la théorie du genre et la pensée des modernes, à ouvrir la notion de genre au-delà de la définition restreinte posée par Butler.

Votre sous-titre *Pensée du neutre et théorie du genre* oppose deux ordres

: l'ordre symbolique d'un côté, l'ordre social de l'autre... Pouvez-vous préciser les enjeux de cet affrontement entre l'Europe et les États-Unis ?

J'ai été frappé de voir comment Butler, tout en empruntant beaucoup aux modernes, non seulement les disqualifiait, mais les assignait à une identité géoculturelle au travers d'un mot qui, aux États-Unis, vaut comme synonyme de « Français », celui de « romantique » : la disqualification de Lacan, Derrida, Foucault... passe par ce terme un peu étonnant, qui renvoie › Ent › au goût de l'échec, à la trop grande subjectivité, voire au sentimentalisme. À cela, Butler oppose donc le pragmatisme social, qui n'est fait que d'interactions, où l'espace social est une totalité sans dehors et où s'exercent tous les ressorts de la psychosociologie américaine : l'*agency*, l'*empowerment*, le *care*... Une pensée du mouvement, de l'adaptabilité, de l'identité entre les conditionnements sociaux et l'*agency* (puissance d'agir) individuelle, et aux yeux de qui l'idée que le sujet, comme chez Lacan, est de par sa structure symbolique lié au manque ne peut être qu'une idée romantique... Le neutre, c'est alors ce qui, chez les modernes, joue le rôle d'une sorte de joker pour échapper à la loi du genre. Le neutre, c'est-à-dire ce qui n'est ni masculin ni féminin... par exemple le corps-sans-organes de Deleuze, le travesti oriental ou le castrat chez Barthes, l'« invagination » derridienne, et toutes ses inventions étonnantes (comme le péniclitosis) qui aspirent à cette suspension de binarité qui est l'autre nom du neutre.

Jean Genet (1910-1986) occupe une place centrale dans votre essai. Qu'apporte de nouveau le personnage de Divine, dans *Notre-Dame-des-Fleurs* (1943), au regard de la figure du travesti ?

Divine est le premier grand travesti moderne, mais, loin d'être celui qui dévoile l'« inflexibilité des normes hétérocentrées », il met en évidence l'incroyable plasticité du désir hétérosexuel puisque sa proie est précisément l'hétérosexuel, à qui il offre, comme travesti, l'objet qui, à ses yeux, lui manque et qu'il incarne : la « femme qui bande ». Ce jeu du travesti et de l'hétérosexuel trouve son illustration dans l'étonnante lecture qu'en fait Sartre avec son *Saint Genet, comédien et martyr* (1952), où il se met en scène dans une sorte de coït imaginaire avec le travesti de Genet. Et même si Butler a fini par se débarrasser du drag-queen, comme relevant du « *divertissement hétérosexuel haut de gamme* », le travesti est si fascinant qu'il revient chez elle sous la forme du « travesti lesbien », du travesti auquel, seule la « lesbienne » peut donner l'onction d'une vraie métamorphose, d'un vrai trouble dans le genre.



“LE SOURIRE LÉONARDIEN, androgyne, inventé et reproduit par Léonard de Vinci de manière sérielle, abolit la différence des sexes ou des positions de parentés”, explique Éric Marty.

Le castrat dans *Sarrasine* (1830), de Balzac, est celui qui révèle les impostures sexuelles de la société de la Restauration. Que nous dit cette nouvelle géniale des sexes et des genres ?

Ce personnage est un chanteur d'opéra émigré du monde baroque de la Rome du XVIII<sup>e</sup> siècle dans un salon bourgeois de la naissance du ca-

pitalisme : il en est le « spectre », à la fois le maître et le fantôme, possesseur du capital, chef de famille déviant construisant une parentalité monstrueuse. Et ni homme ni femme, cet ancien soprano travesti de l'Opéra défait toutes les places sexuées de cette société nouvelle de l'âge bourgeois, et qui tente donc en vain d'édifier une opposition socialisée du masculin et du féminin sur les nouveaux rapports de propriété.

Roland Barthes attribue à l'androgyne ce que Freud appelait le « sourire léonardien ». Qu'est-ce qui caractérise ce sourire ?

Voilà l'exemple parfait de l'inventivité de l'imaginaire du neutre, car la question du genre ne se contente pas de mots mais elle a besoin d'images, comme ce sourire-là, ou comme celui du chat du Cheshire d'Alice, que convoquent Foucault ou Deleuze avec Lewis Carroll. Le sourire léonardien, c'est ce sourire androgyne qu'invente et reproduit Léonard de Vinci de manière sérielle et qui abolit la différence des sexes ou des positions de parenté puisqu'il illumine de son neutre des visages tant masculins que féminins, maternels et filiaux. Barthes ajoute à ce sourire pictural une coloration orientale par la spiritualité zen qu'il incarne à ses yeux.



Le Sexe des Modernes. Pensée du neutre et théorie du genre, d'Éric Marty, Seuil, 502 p., 25 €.

Vous concluez par une mise à distance du mouvement LGBTQI. (...) Quelle leçon reprenez-vous de votre longue traversée de l'histoire récente du sexe ?

La question qu'on peut se poser, c'est celle de savoir si cette prolifération des sigles, acronymes, néologismes, est l'effet d'une pensée réellement déconstructrice ou le simple reflet d'une manie américaine bien antérieure et qui n'est pas sans rapport avec l'univers du pragmatisme qui est au cœur de l'idéologie américaine. Mon épilogue part de l'image de l'hermaphrodite que retient Foucault et qui, paradoxalement, l'amène à une sorte d'utopie de déssexualisation : s'extraire du dispositif de sexualité, invention normative de l'Occident moderne.

Pourquoi cette prise de distance alors avec les LGBT à la fin de votre livre ?

Peut-être parce que la figure du trans, qui semble être devenue la figure ultime et hégémonique de leur combat, restaure et conforte ce dispositif par la demande insistante et parfois *borderline* d'assignation sexuelle, celle d'être d'un sexe, de sorte que les LGBT nouvelle manière, au lieu de concourir à déconstruire le genre, s'emploient désormais à le sur-construire. n PROPOS RECUEILLIS PAR PH.P. ■

*PROPOS RECUEILLIS PAR PHILIPPE PETITPROPOS RECUEILLIS PAR PH.P.*



# Lacan Quotidien



N° 927 – Lundi 29 mars 2021 – 20 h 56 [GMT + 2] – [lacanquotidien.fr](http://lacanquotidien.fr)



## Butler dans le Champ freudien

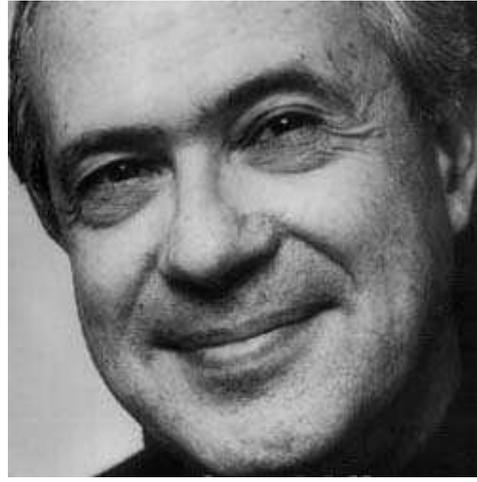
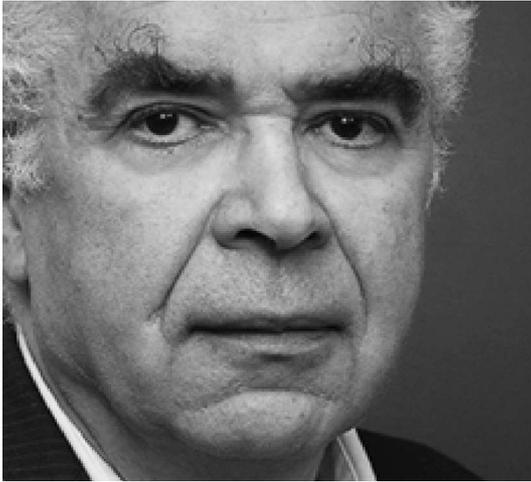
EN AVANT

Éric Marty et Jacques-Alain Miller

Entretien sur « Le sexe des Modernes »

DOCUMENT

Lyon va adopter un budget généré par Justine Faure pour LCI



## Éric Marty et Jacques-Alain Miller

### ENTRETIEN

### SUR « LE SEXE DES MODERNES »

*Dimanche 21 mars 2021*

Éric Marty

*Le sexe des Modernes.*

*Pensée du Neutre et théorie du genre*

Seuil, collection Fiction & Cie, mars 2021

**Jacques-Alain Miller** : Cher Éric Marty, j'ai réfléchi à un petit *speech* pour commencer. Votre livre, je l'ai reçu mercredi dernier avec une dédicace que je n'ai pu déchiffrer, je l'ai feuilleté vingt minutes, et j'ai pensé à la phrase de Marx dans *La Sainte Famille* à propos de la réception par ses contemporains, de l'*Essai sur l'entendement humain* de John Locke, sur lequel j'avais fait mon mémoire de philosophie avec Canguilhem : « Il fut accueilli avec enthousiasme, comme un hôte impatientement attendu. »

Votre livre me manquait, je m'en aperçois depuis qu'il est paru. Sans le savoir, je l'espérais. Et d'abord parce que jamais je ne suis entré dans l'œuvre de Butler, à laquelle Zizek, qui était alors mon élève à Paris, avait tenté de m'intéresser dès la parution de *Trouble in gender* en 1990. Nombre d'analystes, dans et hors de l'École de la Cause freudienne, ont depuis lors exploré les dédales de la théorie du genre, pas moi.

Or, ladite théorie est désormais un phénomène mondial. Vous débutez votre livre sur une phrase emphatique : « Le genre, *gender*, est le dernier grand message idéologique de l'Occident envoyé au reste du monde. » Le ton est « romantique », pour employer un mot favori de Butler, mais, à ses yeux, stigmatisant.

Votre phrase est-elle excessive ? Il est en tous les cas indiscutable que les idées des sectateurs du genre, pour le dire avec les mots du président Mao, ont pénétré les masses et sont devenues une force matérielle. Ces idées s'imposent aux États-Unis, elles pèsent sur l'évolution des mœurs dans toutes les démocraties avancées, pour les appeler ainsi, elles inspirent la législation de plusieurs pays, dont l'Argentine, où l'influence de Lacan est si marquée dans la vie intellectuelle. En Europe, une loi similaire à la loi argentine est actuellement discutée en Espagne. Les disciples du genre sont actifs en France, ils ont connu leurs plus riches heures au temps où Najat Vallaud-Belkacem était ministre de l'Éducation.

Je pense à cette phrase de Foucault que vous citez page 389, où il confie son espoir de produire « de réels effets sur l'histoire présente ». Eh bien, cette Judith Butler a réussi ça. Je dis : « Chapeau ! » Et même, pourquoi pas : « Bien creusé, vieille taupe ! »

J'avais été rebuté d'emblée par le fait que Butler utilisait le vocabulaire de Lacan à tort et à travers, avec un grand sans-gêne et de façon farfelue. Vous m'apprenez qu'il n'en est rien. Son usage, mésusage, des termes qu'elle emprunte à Lacan et à bien d'autres, répond chez elle à une véritable méthode, une méthode de « défiguration » dûment revendiquée, qui consiste à s'approprier des concepts pour les détourner de leur sens initial afin de les utiliser à d'autres fins. Vous la citez page 74 : « *We actively misappropriate the term for other purposes* ». C'est un geste utilitariste qui n'est pas sans grandeur, ni sans culot. Les Américains ont pour dire le toupet un mot yiddish, la *Chutzpah*. Butler ne l'exerce pas seulement sur Lacan, mais sur Derrida, sur Bourdieu, sur Foucault et *tutti quanti*. Plus un terme est conceptuel, dites-vous, plus elle cherche à le rapter et à l'exploiter, d'où une attitude à l'endroit des théoriciens que vous qualifiez de prédatrice, *confer* page 77. À travers ses multiples ouvrages vous la suivez à la trace, pistant les réutilisations, déplacements, détournements, divagations, mutations, reconfigurations, et vous projetez une lumière crue sur sa manière de faire, toujours ingénieuse et imaginative, si parfois embrouillée et confuse. Vous vous livrez ainsi à une minutieuse « déconstruction », pour employer le mot fameux de Derrida, de la théorie du genre, déconstruction respectueuse de ses méandres, mais sévère pour ses inconséquences. Alors que cette idéologie suscite volontiers des sarcasmes et des rejets sans phrase chez les conservateurs, les réactionnaires, les tenants du sens commun, vous l'étudiez, vous en dépliez tranquillement toute la complexité, vous en étalez les paradoxes, vous en pointez les impasses théoriques, si bien que j'ai pensé en vous lisant à la célèbre maxime de Spinoza commentée par Nietzsche : « *Non ridere, non lugere, neque detestari, sed intelligere.* » Vous ne vous moquez pas du genre, vous ne déplorez ni ne détestez, vous comprenez, et faites comprendre. Enfin, par endroits, l'ironie perce.

Certes, il faut rendre les armes au mot, sinon au concept du genre, *gender*. Il n'aurait pas cet écho, il ne serait pas devenu pour beaucoup à la fois un slogan et une évidence, s'il n'était pas en sympathie, syntonie, résonance, avec ce qui travaille le moment présent de notre civilisation, avec son « malaise », selon le mot de Freud, avec « ce qui chemine dans les profondeurs du goût » comme dit Lacan.

Non, « la théorie du genre » n'est pas un complot, ce n'est pas une imposture, elle dit quelque chose de très profond sur notre actualité, modernité ou postmodernité. Il est d'autant plus fascinant de voir en vous lisant que ces idées aujourd'hui triomphantes sont issues à l'origine d'un étonnant bricolage théorique en équilibre instable, où le paralogisme le dispute au fantasme.

On dira que vous ruinez sans retour la construction du concept du genre. Certains, dont je suis, seront néanmoins sensibles à la puissance de l'entreprise. Judith Butler a su imposer le genre « quasi universellement comme un signifiant indépassable », page 487, elle est inventive, et elle rectifie sans barguigner ses conclusions, jusqu'à finalement les évacuer *sicut palea*, comme du fumier, mot de Thomas d'Aquin à la fin de sa vie, rappelé par Lacan.

Vous m'avez appris en effet que Butler fut sacrée *Queen of Gender* en 1994 par celle qui aurait pu être sa rivale, Gayle Rubin, que vous présentez page 38 comme « anthropologue, activiste *queer*, lesbienne, *grande amie* de Michel Foucault avec lequel elle partage un même tropisme S/M ». Mais, dès l'année précédente, Butler se reprochait d'avoir fait du *gender* « un site d'identification prioritaire aux dépens de la race, de la sexualité, de la classe ou du fonctionnement des placements géopolitiques », ou aussi bien « au détriment des subalternes, nouvelle catégorie alternative créée par Gayatri Spivak ». La pensée intersectionnelle, qui privilégie la race, prit depuis lors, écrivez-vous page 365, une place presque hégémonique chez Butler. C'est à croire que, pour elle, le genre a duré à peine davantage que ne durent les roses, avant de se faner.

Vous faites comprendre en même temps qu'il y a comme une destinée chaotique de la pensée du genre, qui lui interdit de jamais se fixer, qui la conduit à se diversifier et à se fractionner sans répit, de telle sorte que son champ intellectuel et militant semble ravagé par une guerre de tous et toutes contre toutes et tous. C'est aussi le moment de rappeler que la dénomination de « théorie du genre » résulte d'un forçage, puisque celles et ceux qui travaillent dans la discipline la disqualifient. Elle ressortit selon eux d'une conception unitaire, autoritaire, hégémonique, de l'activité intellectuelle, qu'ils et elles abominent, préférant s'adonner à la multiplicité chatoyante, foisonnante, sans loi, des *studies*. Le Un est mort, vive le Multiple ! Le genre ne se reconnaît aucune Reine. Cette dynamique est, d'une certaine façon, on pourrait certainement le soutenir, conforme à cette logique dite du « pas-tout » que Lacan en était venu à formuler comme propre à la position féminine, et qui aujourd'hui l'emporte partout dans la civilisation, du moins la nôtre.

Ce parti-pris du Multiple-sans-l'Un fait du domaine des études de genre un labyrinthe, ou plutôt un maquis, une jungle, et je m'y perdais, ou plutôt, je n'y entrais même pas, si vous ne m'aviez pris par la main, comme Virgile. Ma Butler, ce sera jusqu'à nouvel ordre celle d'Éric Marty. J'espère que votre livre sera traduit aux États-Unis, je serai curieux de voir comment l'intéressée réagira à votre travail, et aussi ses frères et sœurs d'armes. Vous fera-t-on l'hommage, ou le *femmage*, d'une controverse argumentée ?

Cependant, votre livre n'est pas seulement une sensationnelle déconstruction du genre selon Judith Butler. Il offre aussi un panorama inégalé jusqu'à présent, au moins à ma connaissance, d'une tranche remarquable de la vie intellectuelle en France dans la seconde moitié du siècle dernier. Tout le monde à l'époque parlait du structuralisme, fût-ce pour le vouer aux gémonies ou prétendre le dépasser. Vous jetez en particulier des regards croisés

sur Barthes, Deleuze, Derrida et Foucault, sur leur complicité et leurs querelles, feutrées ou explosives, période très intense et féconde si on la compare à l'atonie présente des échanges intellectuels, que masque mal une agitation de mauvais aloi, celle qui a fait dire la semaine dernière à une fine mouche, observatrice délurée des médias, Eugénie Bastié, journaliste au *Figaro*, que « notre débat public se caractérise par le relativisme (chacun sa vérité) et l'intolérance (ma vérité ne saurait être contestée) ». Très « *gender* », cette situation.

Ces quatre grands noms, au fil de votre déconstruction du genre, vous les faites revenir à de nombreuses reprises dans de savants entrelacs, qui tournent parfois en enchevêtrements. J'aimerais reprendre ces noms un par un avec vous, si vous le voulez bien.

Et enfin, il y a Lacan. Il inspire Butler, dont il ne connaîtra pas l'œuvre, puisqu'il est décédé en 1981. Il est très présent pour nos quatre Grands, il les a inspirés aussi, et lui-même les lit, les invite, tient compte de ce qu'ils écrivent. Mais votre livre fait apparaître à quel point il se distingue du Quatuor. Du moins, je ne vois nulle trace chez lui de cette « pensée du Neutre » que vous décelez chez les quatre pour l'opposer à la théorie du genre.

En tout cas, après 1968, quand Derrida, Deleuze et Guattari, sans oublier Foucault, entreprirent de démoder la psychanalyse, de la rendre désuète et, pour le dire sans façons, de la ruiner dans l'esprit du public, Lacan jeta sur eux un filet, une tunique de Nessus, ce qu'il appelait « le discours de l'Université », dont il distinguait sévèrement « le discours de l'Analyste ». Et il y eut un partage des eaux. On cessa chez les lacaniens de lire « les universitaires ». Et ceux-ci s'éloignèrent toujours davantage de leur compagnonnage ancien avec le psychanalyste qui les avait tant occupés.

Voilà, j'en ai fini. C'est un grand livre, si riche, si touffu, 500 pages, une fresque, un carnaval, avec son cortège de castrats et de travelos, de sado-masos et de pseudo-schizos, à la fois festival US et défilé *French Pride*. C'est une épopée conceptuelle haletante. Bref, une œuvre qui, j'en fais le pari, restera mémorable.

### ***Lacan et le « gender »***

**Éric Marty** : Merci, je suis très touché par votre propos. Je vous disais avant qu'on ne commence à enregistrer que vous étiez pour moi l'un des lecteurs *idéals* de ce livre, par votre histoire, par votre rôle, par votre place aussi, qui est, disons, liée à celle de Lacan. Lacan qui est pour moi l'un des maîtres du jeu, du jeu d'échec, de bridge ou de poker que mon livre met sur la table, et dont il propose quelques parties. Il y a d'autres maîtres du jeu : Lévi-Strauss par exemple, dont on n'aura pas le temps de parler. Mais Lacan est bien maître du jeu par rapport au Quatuor : Deleuze, Barthes, Derrida, Foucault. Et cette domination de Lacan est très importante à mettre au jour, tant les héritiers – deleuziens, derridiens, foucauldien – peinent aujourd'hui à penser leur propre objet dans *l'époque* qui fut lacanienne, et à percevoir les placements des uns et des autres par rapport à Lacan. Maître du jeu aussi par rapport à ce qui se passe du côté du genre, tant il est passionnant de reconstituer la relation et les stratégies de Butler par rapport au corpus lacanien, d'une étonnante rigueur dans leur logique de déformation, de rivalité aussi, très assumée. C'est également à cette reconstitution que je m'emploie. Et puis parce que Lacan, comme certains de ses contemporains, a croisé le *genre* avant qu'il ne devienne un concept dominant. Et je note dès

le début de mon livre que si Lacan rencontre le mot de genre dans sa version originale de *gender* chez le psychiatre américain Stoller, et s'il le repère comme signifiant, il n'en fait rien. On a l'impression qu'aujourd'hui, beaucoup de psychanalystes enragent de ne pas avoir été de ceux qui ont fait du mot « genre » un signifiant central pour leur propre clinique ou pour leur propre théorie.

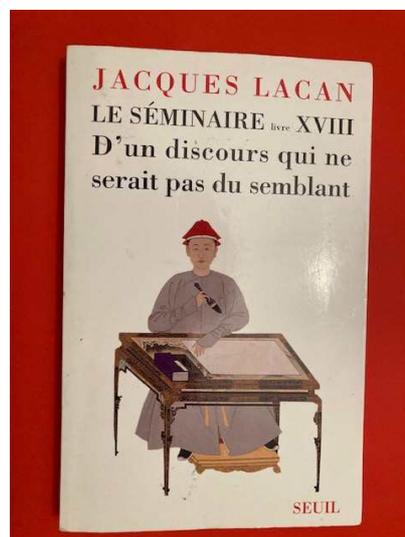
**J.-A. M.** : Ah oui ? Vous en connaissez, vous, des psychanalystes qui ragent pour ça ?

**É. M.** : C'est une impression très diffuse qui se traduit anecdotiquement par le ralliement d'un certain nombre d'analystes au vocabulaire général des *gender*, mais surtout il y a ce sentiment très tenace, au point de valoir comme certitude, que le signifiant « genre », depuis qu'il est apparu, a pris la place d'un signifiant-maître, un signifiant indispensable à tout sujet parlant, et qui le met en demeure de se demander comment on faisait avant pour parler sans lui.

**J.-A. M.** : Vous avez raison, Lacan n'a pas fait du genre un maître-mot de son enseignement. Il a été sans doute le premier en France à faire connaître Stoller...

**É. M.** : Absolument.

**J.-A. M.** : ... et à faire lire *Sex and gender*, qui est de 1968. Il en a parlé, vous le rappelez, dans son Séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, il y a consacré plusieurs leçons. Dans la foulée, ses élèves ont écrit des articles sur le transsexualisme, dans la revue de l'École freudienne, *Scilicet*, dans *Ornicar ?*, la revue que je dirigeais au Département de psychanalyse de Paris VIII. Catherine Millot, qui était son analysante, son élève, et, comme elle l'a raconté dans un petit livre charmant, son amante, a dès 1983 consacré au transsexualisme un ouvrage qui est à lire, intitulé *Horsexe*. Donc, Lacan, les lacaniens, ne sont pas passés à côté de Stoller. Mais ils n'ont pas adopté pour autant le concept de genre.



Je n'ai pas du tout le sentiment que nous ayons là manqué quelque chose. Importé par Judith Butler, ce concept est fait pour une chose : minorer, pluraliser, détraquer, gommer, faire oublier la fonction de la différence sexuelle, le fait qu'il y a un sexe et un autre, ce qui fait deux, et non pas *petit n* sexes, comme le voulaient Deleuze et Guattari dès *L'Anti-Œdipe*, bien avant que ne paraisse le *gender*. Faire oublier aussi qu'il n'y a nulle part de rapport préprogrammé entre ces sexes qui sont deux.

Entre les gamètes mâle et femelle, oui, il y a un rapport programmé, c'est à dire une formule chromosomique qui peut être mise noir sur blanc sur le papier, et qui traduit la façon précise dont les deux fusionnent lors de la fécondation pour créer le zygote. Oui, il y a un rapport biologique entre le spermatozoïde et l'ovule comme entre les gonades de l'un et l'autre sexe. Seulement, à l'étage supérieur, là où on est des personnes sexuées, des « êtres » et non pas des organes ni des cellules ou des chromosomes, de formule universelle il n'y a pas.

L'homme, la femme sont en tant que tels distincts de leurs organes comme de leur organisme. Sont-ils des âmes ? Ce sont très exactement des signifiants, car, au niveau où il s'agit des êtres, il faut, pour qu'un lien s'établisse, en passer par le Saint-Esprit, je veux dire par la parole, par un discours, par le sens. En définitive, entre ces êtres parlant et parlés, ces « parlêtres », néologisme de Lacan, il peut se tisser quelque chose qui ressemble à un rapport, mais ce ne sera jamais qu'une pièce rapportée, une liaison contingente, singulière, instable, révocable, qui s'établit toujours de traviole. Les mythologies, les religions, les sagesses, les traditions, mais aussi bien les romans, les films ou les chansons, s'offrent à vous fournir des contes, des cérémonies, des momeries, qui suppléent le rapport faisant défaut, qui le « rémunèrent », selon le mot de Mallarmé.

Or, les *gender studies*, pour ce que j'en connais, tout en faisant fi de la différence des sexes, ne se résignent pas pour autant à l'inexistence structurale du rapport sexuel qui est pourtant constitutive de l'humaine condition. De ce fait, en règle générale, elles élucubrent des trucs qui débouchent toujours sur une quelconque utopie du rapport sexuel, utopie qui, de nos jours, est le plus souvent anti-patriarcale. L'exercice relève à mes yeux de la littérature fantastique. Pourquoi pas ? Mais la plupart de ces utopies sont loin d'être appétissantes, vous ne trouvez pas ?

**É. M. :** La question pour moi n'est pas de déterminer si Lacan a manqué ou non le signifiant « genre », pas plus d'ailleurs à propos de Barthes qui lui aussi utilise le mot « genre » à partir du castrat balzacien, ou encore à propos de Derrida avec la « loi du genre » qu'il médite à partir de Blanchot. Ils n'ont rien *manqué*. Je me cite : « Si Lacan et Barthes – j'aurais pu ajouter Derrida – ont fait place à la notion de *genre*, à l'évidence ils n'ont pas pris place en elle. » D'ailleurs, l'idée que Barthes, Lacan ou Derrida auraient *manqué* le genre comme signifiant-maître de leur discours poserait de douloureux problèmes épistémologiques, car, dans l'autre sens, le signifiant genre ne leur manque pas, à eux. Eux, contrairement, à nous aujourd'hui, peuvent parler, discourir sans que son absence ne fasse trou. On continue à les lire et à les écouter sans être frappé par l'absence du mot « genre » dans leur discours. Ce qui me fascine dans cette émergence d'un signifiant nouveau, c'est la rupture d'époque qu'il signale, et à l'évidence de laquelle il faut se rendre : ce mot, nous en avons besoin aujourd'hui.



Mais votre remarque pose un autre problème de type épistémologique. Est-ce que le meilleur des années 1960-1980 ne réside pas ailleurs que dans les signifiants-maîtres qui ont pu y surgir ? Est-ce que les signifiants neufs qui ont proliféré pendant cette séquence – mots-valises, néologismes, mots détournés - n'étaient pas tout autre chose que des signifiants-maîtres ? C'est aussi un aspect de mon livre, notamment dans la troisième partie, d'explorer la modernité sous l'angle de l'incroyable inventivité langagière de la pensée du Neutre, de Barthes, avec le monogramme du castrat, S/Z, à Derrida avec l'invagination ou le « perverformatif », en passant par Deleuze avec le « CsO. » Ce ne sont nullement des signifiants-maîtres, et d'ailleurs ces signifiants sont restés sans héritiers. Le signifiant-maître suppose un signifiant qui établit l'unité du signifiant et du signifié, et assure au sujet d'être

identique à son propre signifiant. C'est peut-être d'ailleurs pourquoi le concept de genre – comme signifiant-maître – pose tant de problèmes. Il me semble que s'il y a des signifiants nouveaux surgis dans ce fascinant corpus de la séquence moderne, ils obéissent à des jeux d'énonciation, à des jeux d'écriture qui au bout du compte les constituent comme matériaux ou bijoux d'une œuvre, puisque chacun d'entre les protagonistes de mon livre a produit – négativement ou positivement – une œuvre. Ce qui n'est nullement le cas de Butler, et ce qui n'est d'ailleurs nullement son ambition.

Je ne pense donc pas que Lacan ait *manqué* le mot de genre. Ce n'est pas ce que je dis. Je dis qu'aujourd'hui, dans l'opinion intellectuelle courante, mais aussi chez certains psychanalystes, on a l'impression que les choses auraient été plus simples si le mot de genre, au lieu de venir de Butler, avait émané du champ psychanalytique. Ce qui n'a pas été le cas. Je ferais donc cette distinction, valable également pour Derrida ou Barthes, que Lacan n'a pas manqué le concept de genre, mais qu'il n'a pas pris place en lui.

**J.-A. M.** : Oui, d'accord. Mais pour ma part, je l'en félicite.

**É. M.** : D'accord.

**J.-A. M.** : Même tabac concernant le *self*, qu'avait en son temps promu Winnicott. Lacan a pointé le terme à son apparition, mais il a soigneusement évité d'utiliser une notion qu'il estimait foireuse.

**É. M.** : Cela dit, ce n'est pas un hasard si Lacan rencontre le mot même de *gender* à propos des transsexuels. C'est comme l'annonce du *clash* épistémologique, mais aussi culturel, symbolique, politique, qui opère aujourd'hui entre la question *trans* et le concept de genre. Voyez pages 492-502.

**J.-A. M.** : Oui, vous le montrez en détail à la fin du livre, et c'est très éclairant. Cela se comprend : le transsexuel vrai ne fait pas dans la dentelle. Le *gender fluid*, très peu pour lui. C'est à la différence des sexes qu'il croit dur comme fer, et aux immobiles stéréotypes de genre qui, à ses yeux, vont avec. Il réclame à tue-tête de passer de l'autre côté, de modifier ses caractères sexuels secondaires, voire primaires, et il n'hésite pas à mobiliser à cette fin *Mister Bistouri* et *Milady Hormone*. Quand il arrive qu'il ou elle ne soit pas très *sûr.e* de son fait, tout dépend alors des interlocuteurs qu'elle ou lui aura, des praticiens qui se présenteront. Il ne manque pas aujourd'hui de psy qui adorent jouer les pousse-au-crime, même s'agissant de très jeunes enfants.

### **France-Amérique**

**É. M.** : En tout cas, je me réjouis de votre lecture, parce que la place que vous occupez dans le champ intellectuel – pour parler comme Bourdieu – permet à mon propos un certain type d'épanouissement, car vous avez une position panoramique et en même temps une connaissance du détail de ce que je raconte, connaissance qui est exceptionnelle. Et le détail compte, dans le souci qui a été le mien d'exercer ce qu'on pourrait appeler « une érudition au présent » ou une érudition du présent et du passé très récent. Mon intention n'était pas du tout de faire une histoire des idées, car ce genre d'histoire incline aux synthèses, toujours plus ou moins factices. J'ai voulu que mon « histoire », passe essentiellement par les textes, parce qu'ils en disent beaucoup plus que les idées qu'ils véhiculent. D'où la dimension

philologique très forte de mon propos, qu'atteste l'importante proportion de notes de bas de page, la juxtaposition omniprésente du français et de l'anglais où se joue la question essentielle de la langue comme espace de tension entre énonciation et pesanteur de l'idéologie, la datation systématique des propos, le suivi à la trace des « vols de concept », des fausses citations. Je me suis senti par moments foucauldien dans ma démarche épistémologique, c'est-à-dire archiviste, et donc aussi un peu borgésien.

Le livre a pu prendre à ce titre une dimension épique, comme vous l'avez dit, voire romanesque. Et c'est très important de pouvoir intégrer au travail d'interprétation sur les textes l'objectivité du regard du romancier sur ses personnages, qu'il aime tous à égalité. Ainsi, Butler, je ne souscris pas à son combat, ou du moins à son *ethos* intellectuel, je ne suis pas sensible à son écriture, je ne suis pas sensible à sa culture, je ne suis pas sensible à sa silhouette, à sa démarche, à ses façons de faire. Néanmoins, je la prends comme un *bon personnage* de ce roman intellectuel que j'ai tenté de raconter, et en ce sens, je lui dis : « Chapeau ! », comme vous l'avez fait. Surtout pour son énergie incroyable. Et puis, j'apprécie beaucoup en elle qu'elle ne soit pas philosophe mais, de son métier, professeur de rhétorique. Elle introduit dans la théorie non seulement des figures de rhétorique, ce qu'elle appelle les « tropes » – catachrèses, métalespes, métonymies –, ce qu'elle appelle aussi le « pouvoir des mots », mais via la rhétorique, elle joue beaucoup avec les textes, avec les cultures, avec les corpus, quitte à opérer des usages sophistiqués des citations, de l'argumentation, bien loin des usages philosophiques traditionnels. On pourrait parler à son propos d'activisme rhétorique.

Dans cette dimension *épique* que peut prendre mon propos, il y a un autre élément, celui d'une rivalité réciproque et intense dans le domaine de la *théorie* entre la pensée américaine et ce que les Anglo-saxons désignent sous le terme parfois dédaigneux de pensée *continentale*. C'est-à-dire nous, les Européens. Et cette rivalité prend avec le champ des *gender* une tournure particulièrement riche, dont l'emblème est cette figure tout à fait paradoxale, voire perverse, de la *French Theory*, dont Butler, avec une honnêteté cruelle et peut-être un peu sournoise, donne le fin mot en expliquant que c'est une pure « construction américaine » : il y a là beaucoup de quiproquos, de ressentiment, de revanches, et de jeu de dupes, que je m'emploie à éclaircir. Sans compter qu'il y a du côté des Français, chez certains d'entre eux, non pas une américanophobie grossière, mais un jeu d'agressivité ou de dédain plus ou moins masqué.

**J.-A. M.** : Vous savez, le ressentiment à l'endroit des USA est une constante en France depuis leur montée en puissance après la première guerre mondiale. L'anti-américanisme, c'est la salle des pas perdus de l'idéologie française. Au XX<sup>e</sup> siècle, gaullistes et communistes s'y sont croisés, extrême-gauche et extrême-droite, nationalistes et intelligentsia. Qui a accroché le wagon France au train atlantique et aux États-Unis ? Ce fut en 1949, avec la création de l'OTAN, ladite « Troisième Force », qui était et de droite et de gauche, préfigurant en somme, sous la IV<sup>ème</sup> République, l'actuel « bloc bourgeois » macronien. L'hostilité déclarée de Lacan à l'*American Way of Life* tout autant qu'à l'américanisation du freudisme, cela comptait beaucoup pour Althusser et pour nous, ses élèves, quand il a fait venir Lacan à l'École normale en 1964, et que celui-ci y a donné son Séminaire des *Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Tout à sa fureur contre les promoteurs de la psychanalyse à l'américaine, Lacan avait même écrit un jour qu'il trouvait justifiée la prévention que la psychanalyse rencontrait à l'Est. Énorme ! Nous étions aux anges.

**É. M.** : Butler est très sensible à cela, elle voit bien comment Lacan considère que le transfert de la culture freudienne vers les États-Unis relève d'une sorte de décadence, dont d'ailleurs la catégorie du phallus est la première victime, amoindri qu'il est par la promotion des objets partiels. Elle n'hésite pas à voir alors dans la centralité du phallus chez Lacan une sorte de nostalgie française. En tout cas, pour Lacan il est clair que la mise entre parenthèses des grands concepts freudiens liés à la castration et au phallus relève d'une rupture avec la culture européenne...

**J.-A. M.** : ... au bénéfice de la culture US, foncièrement anhistorique, et qui ne jure que par l'adaptation.

**É. M.** : Exactement.

**J.-A. M.** : L'adaptation, le grand thème de Heinz Hartmann, pilier de l'*Ego-psychology* avec Ernst Kris et avec Rudolph Loewenstein, Polonais qui fut l'analyste de Lacan avant de s'installer à New-York. Mais si l'on voulait faire l'archéologie de l'anti-américanisme « théorico-culturel » de Lacan – il n'avait rien contre la personne des Américains et Américaines, il n'était nullement xénophobe –, on serait obligé d'y impliquer Freud lui-même.

**E. M.** : Là-dessus, il y a un livre que j'ai découvert et qui m'a absolument impressionné, et qui m'a confirmé dans ma lecture : c'est le petit texte d'Adorno que je cite longuement à la fin du livre. Il s'appelle *La psychanalyse révisée, Die revidierte Psychoanalyse*, il date de 1946.

**J.-A. M.** : Pas lu.

**E. M.** : Il montre comment, aux États-Unis, les psychanalystes adaptent la pensée freudienne à la moulinette de l'idéologie américaine, en substituant aux processus psychiques et symboliques les facteurs socioculturels, pour en faire une psychosociologie adaptative. On retrouve ça chez Butler. L'usage qu'elle fait des concepts d'*empowerment* ou d'*agency*, tout ce lexique qui vient du management, du discours managérial. L'idéologie du *self-making*, par exemple, qui est très profondément ancrée chez elle, et qu'elle assume d'ailleurs, confirme la lecture qu'en 1946 déjà, Adorno faisait de l'idéologie américaine présente dans l'espace psychanalytique.

De l'autre côté, par différence entre ceux qui se tiennent à distance du champ américain, Barthes, Lacan, et même Deleuze, il y a les « voyageurs », ceux qui ont fait le voyage, notamment Derrida et Foucault.

**J.-A. M.** : Je ne sais pas si Lacan s'est tenu à distance. Il s'était rendu au Congrès de Baltimore à l'Université Johns-Hopkins en 1966, quand deux universitaires américains entreprirent d'importer aux *States* le « structuralisme français » qui défrayait alors la chronique. Ils font une virée à Paris pour faire leur marché. Lévi-Strauss ne veut pas se commettre. Barthes, Deleuze, Foucault, se font porter pâle. Lacan et Derrida font le voyage. Le public, composé de professeurs de littérature, au premier rang desquels Paul de Man, de Yale, reste perplexe devant le psychanalyste, mais tombe en pamoison devant le jeune philosophe. Ce fut une véritable épiphanie collective, une extase. Ils se mirent aussitôt à parler derridien, et continuèrent sur leur lancée pour des décennies, sans du tout disposer de la considérable érudition philosophique du jeune maître. Je revois encore Derrida, à son retour

rue d'Ulm où je préparais l'agrégation de philo avec lui pour « caïman », ce qui veut dire « répétiteur » dans l'argot du lieu, me dire en riant qu'il avait été tellement encensé qu'il pourrait, s'il le voulait, poursuivre dans l'élan sa vie durant, et refaire indéfiniment pour les Américains, avec quelques variations, la même conférence, celle qui fut ensuite recueillie dans son livre *L'écriture et la différence* sous le titre : « La structure, le signe et le jeu dans le discours des sciences humaines. » Ce texte fut *la Marche des trompettes* dans *Aïda* connotant l'entrée en scène de ce qu'on appellera plus tard le « post-structuralisme ». D'ailleurs, Lévi-Strauss ne pouvait souffrir Derrida. Les Américains ont fait de Derrida leur trésor national, cela ne veut pas dire pour autant que sa pensée se soit américanisée. Non ?



Dessin célèbre de Maurice Henry paru en juillet 1967 dans *La Quinzaine littéraire*.  
On reconnaît : Foucault, Lacan, Lévi-Strauss, et Barthes.

**E. M.** : Oui, mais il a pu être ambigu sur ce point. En tout cas, et c'est l'essentiel, il met en évidence que la *théorie*, ça ne veut rien dire aux États-Unis, qu'on est dans l'empire néolibéral de la marchandise de savoir.

**J.-A. M.** : Vous signalez très bien dans le livre que Derrida voit dans la *theory* « un artefact purement nord-américain » dont la multiplication sous la forme des *studies* est l'effet d'une « stratégie du *free market* et du pluralisme libéral. » Il est toujours resté très français, Derrida, très à gauche, certes pas « soixantehuitard », mais communisant. Quand il était encore inconnu, en 1962, petit professeur assistant en Sorbonne, et que je suivais ses cours avec dilection, il venait tous les mercredis *Le Canard enchaîné* à la main avant de nous initier à la plus haute métaphysique.

**E. M.** : Et puis, il y a Foucault, qui est ce que j'appelle « le post-européen », celui qui, du Quatuor, est le seul à avoir vraiment une démarche de transfert des enjeux intellectuels.

**J.-A. M.** : Oui, chez lui, il y a eu une authentique américanisation. Vous avez certainement lu le petit livre qui vient de sortir en français, *Foucault en Californie*, qui est mignon tout plein.

**E. M.** : Oui, c'est un livre très intéressant de ce point de vue, et presque caricatural – mais de manière sympathique – de la culture des campus américains, et de la manière extraordinairement séduisante avec laquelle Foucault s'adapte à cette culture de la spontanéité, de la non-médiation, d'un certain rapport au corps, aux vêtements, aux accessoires du quotidien.

**J.-A.M.** : On reconnaît tout à fait Foucault, sa gentillesse, sa disponibilité, sa curiosité, sa simplicité, sa gaieté, son brio, son ironie aussi, et en même temps son côté aventurier, son tonus très homo, expérimentant le LSD dans la Vallée de la Mort avec des inconnus, sautant sur tout ce qui se présente, s'épanouissant dans un monde de jeunes garçons bronzés. Il y a un moment où il dit : « C'est très bien, Paris VIII, Vincennes, mais il y a vraiment beaucoup de filles. »

**E. M.** : « Il y avait tellement de filles. » Un peu comme Barthes avait trouvé lors de son séjour en Chine avec le groupe *Tel Quel* en 1974 qu'il y avait trop de femmes. On peut sourire, comme nous le faisons à l'instant, on peut aussi s'offusquer comme j'imagine ça a pu être le cas, mais on peut aussi prendre au sérieux ce qui n'est peut-être de la part de Barthes ou Foucault qu'un énoncé propre au code homosexuel. Car ces propos peuvent nous entraîner vers du concept, et notamment vers cette notion foucauldienne tout à fait importante, et qui reste inaperçue par Butler, celle de « monosexuel » que j'aborde dans la quatrième partie de mon livre et dans l'épilogue. La communauté monosexuelle apparaît chez Foucault comme l'espace où peut être suspendue la différence sexuelle, et donc le dispositif de sexualité moderne. Mais nous y reviendrons tant c'est important.

**J.-A. M.** : Oh oui ! On ne savait pas le détail au Quartier latin, mais la rumeur disait que Foucault nous aimait moins, et qu'il était tombé raide dingue de la Californie, que c'était pour lui l'idéal, l'avenir, le paradis. Vous le percevez à travers ses derniers dits et écrits. Il a vraiment muté, il a été un mutant.

**E. M.** : Exactement. On parlera de Foucault un peu plus tard. Disons, pour clôturer la question France-États-Unis, qu'en effet, à partir du début des années 1970, Foucault considère que la France n'est plus un espace historique pleinement vivant ou pleinement contemporain, et qu'il faut liquider tout ce qui y pèse comme un poids mort, et au premier chef la littérature. Il y a là une opération où il fait exception par rapport à tout le monde en France. Et qui se traduit notamment par son rapprochement avec la philosophie anglo-saxonne, la philosophie analytique.

**J.-A. M.** : Lacan, lui, ne s'est pas rapproché de la philosophie analytique, non, mais il a beaucoup utilisé la logique mathématique. C'est devenu une référence capitale pour lui.

**E. M.** : Tout à fait. Mais c'est à la logique que Lacan s'intéresse, alors que Foucault adhère à l'idéologie même de la philosophie analytique, et aussi à la pensée néo-libérale, un néo-libéralisme très américain. Pourquoi l'Amérique ? Parce que là-bas, la Loi est moindre, la norme est presque tout. Je ne partage absolument pas son goût pour la philosophie analytique, mais suis très admiratif de son énergie, de sa vitalité. De son désir de passer outre.

**J.-A. M.** : Il était irrésistible.

**E. M.** : Absolument. Pour conclure sur ce point, ce qui est quand même impressionnant quand on s'arrête sur le Quatuor dont vous avez parlé, ce qui est fascinant, c'est leur amour de l'intelligence et de la pensée. Mais aussi la façon dont ils se lisent ou ne se lisent pas, comment par exemple Deleuze et Derrida, en particulier, lisent Lacan corps à corps.

**J.-A. M.** : Oui, Barthes était plus distancié, il ne se sentait pas en rivalité avec Lacan, il avait une vraie sympathie pour lui, même s'il lui faisait un peu peur. Il recevait des échos réguliers des Séminaires. Savez-vous qu'il avait voulu un temps, dans les années 1970, s'analyser avec Lacan ? Lui n'a jamais voulu dégommer la psychanalyse dans l'esprit du public comme Deleuze ou Foucault l'ont tenté. En même temps, Foucault comme Barthes ont toujours protégé le Département de psychanalyse de Vincennes, isolé dans l'Université française, alors que Deleuze et Lyotard se liguèrent ouvertement contre moi lorsque je fus l'instrument de la reprise en main du Département par Lacan en 1975. Ils se donnèrent le ridicule de lui reprocher de ne pas être un universitaire, obtenant d'être défaits en rase campagne lors d'un vote du Conseil de Vincennes.

**J.A.M.** : On va entamer le programme. Je voudrais vous amener dans un premier temps à reprendre votre analyse de l'œuvre de Judith Butler. Vous dites dès votre prologue que le genre est « une nouvelle évidence universelle ». Sans dire le mot, c'est à une déconstruction que vous procédez. Vous êtes d'accord avec ça ?

**E. M.** : Absolument.

**J.-A. M.** : Vous voulez faire voir comment s'est monté ce que vous appelez « un appareil de pensée qui présente une grande unité », mais qui est en même temps très bricolé. Le terme de bricolage n'a plus rien de péjoratif depuis que Lévi-Strauss lui a donné sa dignité. Et vous connaissez certainement le petit texte caustique où Pontalis, qui avait beaucoup aimé Lacan avant de le renier, présentait Lacan lui-même comme un grand bricoleur fignant son enseignement à partir de bouts de Freud, de Heidegger, de Jakobson, Lévi-Strauss, etc.

Le *gender*, personne ne s'accorde sur ce que c'est. Le mot arrive à Lacan venant de Stoller, alors même qu'il a déjà été employé, vous le notez, dans une thèse de 1952 sur les hermaphrodites, d'un nommé John Money, laquelle contient les notions de *gender role* et de *sexual orientation*, à distinguer de *sexual preference*. Lacan félicite Stoller pour sa description clinique de cas présentant des troubles de l'identité sexuelle, tout en lui reprochant de ne pas les situer dans le cadre de la psychose. Aujourd'hui, vous prononcez le mot de psychose à ce propos, c'est un tollé, on ne discute pas, on vous poursuit devant les tribunaux, et Amazon refuse de vous diffuser, c'est écrit noir sur blanc dans un communiqué de la firme qui a été diffusé pas plus tard que la semaine dernière.

Ce qui caractérise les auteurs du *gender* – j'aimerais savoir si vous êtes d'accord avec cette idée, mais je le crois, puisque je l'ai trouvée exprimée dans votre livre – c'est le refus, la négation, l'annulation de l'opposition masculin/féminin, de la différence sexuelle. On comprend par là pourquoi le transsexuel est un véritable obstacle épistémologique pour eux, puisque personne ne croit davantage à la différence sexuelle qu'un transsexuel vrai. Cela contraste évidemment avec ce que vous appelez « la prolifération en principe sans limite des possibilités de genre » comme avec la fluidité du genre.

Vous expliquez également que le *gender* n'est pas le substitut de la notion de sexe, que le social ne vient pas à la place du biologique, car, dites-vous, si c'était le cas, le *gender* ne modifierait pas le fonctionnement normatif de la société et des assignations identitaires. J'aimerais vous entendre commenter cette idée que le *gender* n'est pas le substitut de la notion de sexe.

**E. M.** : Ce que voudrait soulever le *gender*, c'est une sorte de prolifération infinie des possibilités de genre, des combinatoires. Et ce qui détermine ces possibilités, c'est la pratique sexuelle. Les pratiques sexuelles sont le terrain, le terreau, où cette prolifération peut advenir.

**J.-A. M.** : Les genres, ce sont initialement les trois grandes orientations sexuelles : lesbienne, gay, bisexuel, LGB. À partir de là, ça se met à proliférer, les genres, à se subdiviser. En revanche, le T, lui, fait tache, puisque chez le transsexuel, il ne s'agit pas d'une pratique sexuelle, mais d'un changement d'identité sexuelle. *Mister Bistouri* est à l'horizon, il est

question d'une éventuelle transformation de l'organisme lui-même. À côté de ça, le genre fluide, c'est de la gnognotte, si je puis dire. C'est pourquoi les partisans du *gender* préfèrent noyer le poisson en parlant de « transgenre » ou de « trans » tout court, le transsexuel vrai étant alors mis à l'écart comme une sorte de cas-limite de la catégorie.

**E. M.** : Ce que je voudrais dire tout de suite pour répondre à votre question, c'est qu'en réalité, si le genre n'est pas le sexe, c'est que le genre, une fois posé, doit lui-même être *dé-fait*. Il faut du point de vue épistémologique faire en sorte que la notion de genre se substitue à celle de sexe et prenne toute la place, mais à peine cette place prise, il faut *dé-faire* le genre, et c'est peut-être l'une des premières difficultés que pose le mot de genre lui-même, et surtout que pose son usage dans le discours.

**J.-A. M.** : Pour qu'on essaie de s'y retrouver, je vais vous dire comment on pourrait voir la chose, vous me direz ce que vous en pensez. Ce qu'ils appellent un *gender*, c'est souvent ce que nous, nous appelons un « mode de jouir. »

**E. M.** : Tout à fait, mais on va voir que ce n'est pas si simple...

**J.-A. M.** : Comment fait-on proliférer les genres ? Dire de quelqu'un qu'il est un fétichiste, n'est-ce pas déjà une nomination trop large ? Alors, pourquoi ne pas distinguer le fétichiste des chaussures de femme et le fétichiste de la petite culotte de lycéenne comme deux « genres » différents ? À chacun son mode de jouir, *Trahit sua quemque voluptas*. Autant de façons de jouir, autant de genres. On peut dire ça du genre ?

**É. M.** : Oui. Mais il y a quand même ici une sorte de mélimélo très difficile à identifier. En effet, la théorie du genre se sent un petit peu prisonnière du mot « genre » : elle l'impose pour détruire la notion biologique du sexe, elle doit donc absolument en faire un mot incontournable, mais en même temps elle voudrait le lâcher presque aussitôt, parce qu'un monde « genré » reproduit une binarité qui est insupportable.

**J.-A. M.** : Le genre tend à reproduire la binarité sexuelle ?

**É. M.** : Oui. J'ai été frappé d'une chose récemment. La mairie écologiste de Lyon, croyant bien faire, a voulu présenter début mars un budget « genré », et...

**J.-A. M.** : C'est quoi, un budget genré ?

**É. M.** : Ça consiste à répartir les dépenses municipales de manière égalitaire entre les genres. Par exemple, la construction d'une piste de skate apparaît comme une dépense qui penche plutôt du côté des garçons, il faut donc faire quelque chose d'équivalent pour les filles. Évidemment, le contresens est complet. Ce à quoi aspire la théorie du genre en substituant le genre au sexe biologique, c'est à mettre en évidence que le genre est une construction sociale normée, et qu'elle est donc appelée à être « troublée », comme le dit le titre de Butler, *Trouble dans le genre*, ou mieux encore à être défaire. *Défaire le genre*, dit finalement Butler.

Donc, le mot « genre » est un signifiant-maître comme on l'a vu, mais comme souvent les signifiants-maîtres, il est trompeur. Si je peux me permettre une comparaison très incertaine avec ce qui a été jadis un autre signifiant-maître, comme le « prolétariat » dans l'espace théorique du marxisme, on retrouve un même type d'obstacle : la fonction finale – téléologique, voire eschatologique – d'un tel concept, c'est qu'il n'y ait plus de prolétariat... Mais comment un signifiant peut-il être à la fois élucidant par la clarté qu'il

introduit là où il n'y a qu'obscurité, et voué à annoncer la disparition de ce qu'il nomme ? Donc, sa propre disparition. Le concept de genre apporte la clarté là où il n'y a qu'obscurité, vision naturaliste et biologisante des corps, mais cette clarté qu'il répand en mettant en évidence le caractère socialement construit de nos identités de genre, le voue précisément à disparaître.

**J.-A. M.** : Enfin, écoutez, simplifions. La vocation du concept de genre, si je ne me trompe, c'est tout de même d'effacer celui de sexe.

**É. M.** : Oui.

**J.-A. M.** : L'ambition des *gender*, c'est de passer du régime du *Un* phallique et de la *dyade* sexuelle au *multiple* genré. De la limite à l'illimité. Du fixe au fluide. Il y a donc bien substitution. C'est un régime à la place d'un autre. Mais ce n'est pas un décalque. C'est tout sauf un décalque.

**É. M.** : Exactement.

**J.-A. M.** : Pourquoi ne pas dire qu'entre sexe et genre, il y a une substitution de type métaphorique, au sens de Lacan ?

**É. M.** : On pourrait le dire, mais j'attends que vous précisiez.

**J.-A. M.** : La métaphore au sens de Lacan connote un changement de monde. Quand il s'agit par exemple de la robuste « métaphore paternelle » qui chez lui, à ses débuts, formalise l'Œdipe freudien, on passe, de façon très ou même trop simple, du monde imaginaire infantile dominé par le désir de la mère à l'ordre symbolique qui est androcentrique, phallocentrique et patriarcal. D'un régime à l'autre, on change complètement de registre et de coordonnées. Eh bien, appelons « métaphore genrée » le passage d'un monde centré, hiérarchisé, clos et figé, celui de la différence sexuelle, au monde décentré, étale, illimité et fluide, du *gender*.

**E. M.** : Tout à fait, à condition donc que ce que vous entendez par métaphore fonctionne, qu'il y ait « changement de monde », c'est-à-dire accès à une symbolisation autre.

**J.-A. M.** : Disant cela, je pense au livre majeur et vraiment crucial de Koyré, *Du monde clos à l'univers infini*. L'idée de cosmos a prévalu jusqu'à l'émergence de la physique galiléenne. Celle-ci a défait le monde de la tradition, ordonné et limité, elle l'a infinitisé et transformé en univers. C'est en vain qu'on pleure le monde aristotélicien, renouvelé par saint Thomas d'Aquin au Moyen-Âge, et encore promu au siècle dernier par Sa Sainteté Léon XIII, le pape séquestré des *Caves du Vatican*. Certes, on a bien des raisons de se lamenter d'avoir perdu ce monde-là et de vanter les vertus et le confort de la limite, comme le font par exemple les jeunes intellectuels catholiques si sympathiques réunis dans la revue *Limite*, mais, que voulez-vous, le vin est tiré, le discours de la science est en marche depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, il avance inexorable, même si le progrès qu'il engendre ne nous dit rien qui vaille. Et saigne le cœur des mortels, si je puis dire. Moi aussi, je sais être romantique.

C'est une façon de comprendre l'extraordinaire résonance de cette aventure du genre dans le moment contemporain : le *gender*, en dépit ou plutôt en raison de toutes ses difficultés conceptuelles, de tous ses problèmes, paralogismes, pataquès, de son caractère contradictoire

et insaisissable, se prête merveilleusement à tous les usages, c'est un ouvre-boîte universel, et il ne s'accorde pas mal avec l'univers infini de Koyré comme avec une société qui somme constamment le *Dasein* de choisir entre de multiples « options ».

**É. M.** : Tout à fait. Nous sommes appelés vers cet infini, avec une sorte d'enthousiasme lié aux modes de vie contemporains. Néanmoins, il n'est pas évident que les *gender* puissent sortir complètement de l'opposition...

**J.-A. M.** : ... du masculin et du féminin ?

**É. M.** : Voilà.

**J.-A. M.** : Ça, j'en suis persuadé.

**É. M.** : Car pour opérer la métaphore dont vous parlez, sans doute faut-il opérer à partir d'une pensée du symbolique, où l'ordre symbolique joue un rôle majeur susceptible de porter la possibilité d'une métaphore. Or, le genre n'est nullement vu comme une construction symbolique, c'est, comme Butler ne cesse de le répéter, une construction sociale. On va y revenir, car c'est capital. Mais ce qu'il faut noter tout de suite, c'est que l'opposition du masculin et du féminin précisément fait retour, revient d'un peu partout et dans tous les sens, par exemple avec l'écriture inclusive, qui en est un cas typique, parce que, d'une certaine manière, elle nous obsède sur le genre.

**J.-A. M.** : L'idée de l'écriture inclusive fait fond sur la différence sexuelle.

**É. M.** : C'est ça, absolument. C'est un exemple, parmi d'autres, des difficultés que présente le concept de genre tel que Butler l'élabore. Typiquement aussi, celui qu'on a vu avec l'acte manqué des écologistes de Lyon qui, à partir du concept de genre, aboutissent à l'inverse exact de l'infini, c'est à dire à un budget à deux colonnes.

**J.-A. M.** : Il faudrait suivre dans le détail par quelles voies on en est arrivé à l'idée d'exorciser la langue à toute force et d'en faire sortir le démon du patriarcat. Certes, la langue a toujours été, et notamment en France, un enjeu politique majeur. Mais, selon Racan, Malherbe obtenait de Henri IV de s'incliner devant l'usage, « tyran des langues » dit le proverbe. Nos pédagogues éveillés, *woke*, rêvent, eux, de plier l'usage de la graphie à la loi de leur désir. On pense au Humpty-Dumpty d'*Alice au pays des merveilles*. Au nom de l'égalité de genre, ils se montreraient volontiers bien plus féroces que le maître ancien, androcentré, ne l'était au nom du père.

**É. M.** : Peut-être faut-il, dans une parenthèse, ajouter que l'histoire même de la « théorie » du genre est assez compliquée. Son universalisme d'aujourd'hui a en réalité comme point de départ de tout petits milieux très restreints, et qui sont les milieux lesbiens, californiens, SM souvent... C'est de là que tout part et que tout se construit. On peut aussi d'un point de vue historique prendre en compte les incroyables médiations qu'il a fallu pour passer du minoritaire au planétaire.

**J.-A. M.** : Le Christ, Mahomet, selon la légende, n'ont pas procédé autrement.

**É. M.** : Le christianisme, c'était une petite secte de juifs dissidents qui, passant par Rome, parvient à...

**J.-A. M.** : C'est parfaitement illustré sous une forme romanesque par Emmanuel Carrère dans son *Royaume*. Tout commence toujours par une énonciation singulière. Les mots nouveaux, ou les mots dotés d'une signification inédite, sont, au départ, de la nature du mot d'esprit ou du lapsus que fait quelqu'un. Quand le mot fait mouche, il est adopté et répercuté par l'entourage, et de proche en proche il gagne la langue, jusqu'à venir se lexicaliser dans le dictionnaire. Il devient une norme.

**É. M.** : Cette énonciation, c'est ici le signifiant « genre ». Mais précisément, il y a un moment où pour que le mouvement accède à l'universel, il faut que l'énonciation se fasse plus timide, s'assagisse, se stabilise, que le signifiant-maître surgisse, que la doctrine s'impose, et que précisément l'eschatologie s'assagisse aussi, afin que l'Église fonctionne.

**J.-A. M.** : Je trouve très parlant votre exemple de la municipalité de Lyon, qui se dandine pour se mettre au goût du jour, et qu'un lecteur du *gender* à la coule comme vous renvoie à ses fourneaux comme une péquenaude.

**É. M.** : Oui, ils font un contresens. Croyant bien faire en parlant de budget genré, en fait, ils ne font que reproduire les normes hétérosexuelles, hétéro-centrées.

**J.-A. M.** : En somme, dans le champ du genre, on se fait toujours tourner par plus *gender* que soi.

**É. M.** : Absolument.

**J.-A. M.** : Et ça culmine dans cette guerre générale dont je parlais. L'univers intellectuel du genre me paraît hobbesien, si je puis dire. Comme si, une fois ôté le Nom-du-Père, une fois dénoué et dispersé le Léviathan, le seul lien social qui demeurerait, c'était la lutte à mort universelle.

### ***Un sociologisme inflexible***

**É. M.** : Il est temps d'en venir à ce point essentiel dans la pensée butlerienne, à savoir que le genre est construit socialement, que c'est une construction sociale. Chez Stoller, c'est par rapport au père, au couple parental, que le genre se construit, alors que, chez Butler, le substrat de la construction du genre est social. Le genre appartient à la socialité, au *socius*.

**J.-A. M.** : Il faut que vous expliquiez bien ça, parce que c'est différent du genre comme mode de jouir.

**É. M.** : Tout à fait. C'est une nouvelle difficulté propre au concept du genre, à savoir le sociologisme inflexible de Butler. Sa vision est celle d'un univers socialement construit sans dehors, sans alternative, sans échappatoire. Aucun sujet ne peut échapper à la performativité sociale du genre. Ce n'est que par des opérations de dysfonctionnements sociaux que le genre s'effrite, peut varier, se retourner.

**J.-A. M.** : Où s'introduit le social ?

**É. M.** : Il s'introduit simplement du fait que l'identité genrée est produite socialement. Elle n'a pas d'autre réalité que sociale.



Judith Butler

**J.-A. M.** : Et le « mode de jouir » intime ?

**É. M.** : La question de l'intime est hors-sujet dans le corpus butlerien. Nous sommes dans un espace de pensée qui considère comme obsolète toute référence au sujet, à la subjectivité. On a bien sûr ici aussi une tension. Il y a, d'un côté, la prolifération anarchique, très plaisante peut-être, des possibilités de genre. C'est un point de fuite du concept de genre. Mais la réalité du genre n'est pas celle-là. Sa réalité, c'est qu'il est une production sociale.

**J.-A. M.** : Donnez-moi un exemple, que je comprenne bien la production sociale du genre.

**É. M.** : Un exemple ? Butler ne cesse de poser le problème de la difficulté à produire des exemples qui formeraient le matériau de la théorie du genre... mais on peut considérer que la dysphorie ou la mélancolie lesbienne tient à l'emprise sociale qui est telle qu'elle ne laisse pas de place au sujet pour forger cette...

**J.-A. M.** : Mais positivement, c'est le *socius* qui fait la lesbienne ?

**É. M.** : Non, le *socius* fait plutôt l'hétérosexuel.

**J.-A. M.** : Qui fait la lesbienne ?

**É. M.** : Un dysfonctionnement du *socius*, de la performativité, quand celle-ci ne se réalise pas. Des ratés, des échecs permettent la lesbienne.

**J.-A. M.** : C'est un raté, l'homosexualité féminine ? Une théoricienne lesbienne soutiendrait que le lesbianisme est un raté du système ?

**É. M.** : Non, non. La question ne doit pas être abordée dans ces termes, et déjà sûrement pas au travers d'une ontologie du lesbianisme, ou de son essentialisation. Disons que, si dans une société hétéronormée il y a une possibilité d'écart, par exemple d'écart lesbien, c'est en quelque sorte en raison de défaillances ou de ratés des performatifs normatifs, de leurs échecs.

**J.-A. M.** : Il faudra qu'on en vienne à parler du performatif au sens butlerien.

**É. M.** : Il y a des ratés de la performativité sociale qui se produisent quand celle-ci ne parvient pas à produire un sujet conforme à l'idéal de la norme. Ces échecs, ces défaillances, sont d'ordre mécanique, mauvaise transmission, échecs de la répétition performative.

**J.-A. M.** : Je n'ai pas trouvé ça dans votre livre.

**É. M.** : Citons Butler elle-même : « L'injonction à être d'un certain genre produit nécessairement des ratés – *produces necessary failures* – une variété de configurations incohérentes qui, par leur multiplicité, excèdent et défient celle-là même qui les fait advenir. »

**J.-A. M.** : Hum ?

**É. M.** : Il ne s'agit pas de déterminisme au sens traditionnel, mais d'un processus de règles qui, dans leur excès de rigidité ou dans leurs incohérences internes, ne peuvent se reproduire performativement sans introduire des variations, des ratés, des échecs. Vous trouvez ça aux pages 119-123 et 134-137. Il y a donc chez elle une tension entre l'anarchisme euphorique et proliférant des possibilités de genre, qui est un dérèglement du système, et de l'autre côté un sociologisme inflexible, impératif, où le genre est socialement

construit par des énoncés performatifs. Les éléments de perturbation ne sont pas liés à des désirs individuels, subjectifs ou à des imaginaires, mais à un déraillement ou dysfonctionnement propre à l'interaction sociale entre l'individu et la communauté, le milieu, la famille, tous les appareils sociaux dans lesquels l'individu est pris. Mais à aucun moment il n'y a, disons, de place pour une subjectivité brillante qui aspirerait, elle, à produire une sorte d'arlequinade sexuelle où il pourrait être ceci ou cela, ou ceci et cela...

**J.-A. M.** : Le *queer* est banni.

**É. M.** : Le travail de Butler se déploie dans l'espace d'une « post-souveraineté » du sujet. On est avec elle dans un pur jeu d'interactions. C'est une lecture pragmatique du monde social. Cela dysfonctionne parce qu'en fait, l'hétéro-normativité est tellement rigide qu'elle ne peut pas se répéter de manière exacte. C'est un peu comme les virus : ça mute sans arrêt afin de se reproduire. Eh bien, le performatif social dysfonctionne par ce qu'elle appelle les phénomènes d'*itération* – de répétition – de compulsion itérative amenés à échouer plus ou moins. Mais il n'est pas question pour elle qu'un sujet s'extrait de la sphère sociale – à la manière dont l'envisage par exemple Georges Bataille – pour y introduire « un corps étranger », ou une catégorie qui excède cette sphère. C'est pourquoi Butler n'envisage pas un monde, ni même une communauté, qui exclurait le phallus, car cela supposerait d'échapper au *socius*, d'échapper à la sphère et, dans cette souveraineté subjective illusoire, de ne faire que reformuler un discours de pouvoir. Ce point de vue va très loin. Dans le débat qui a agité le mouvement lesbien autour de l'exclusion par certaines lesbiennes des *trans MtF*, *Male to Female*, hommes devenus *trans* mais non-opérés, et qui donc réintroduisent le pénis dans un monde qui est « *not penis inclusive* », Butler a défendu la possibilité d'une intrusion du pénis dans l'espace lesbien, parce que, dit-elle, la gêne des femmes de voir un *trans MtF*, donc porteur d'un pénis, pénétrer dans un espace féminin, n'est qu'un fantasme de peur qui ne correspond « à aucune réalité sociale », page 501-502. Tout est dit. Du coup, cet « individualisme du genre » que vous...

**J.-A. M.** : ... que j'inventais...

**É. M.** : ... que vous inventiez, est exclu. Néanmoins, il peut être à l'occasion loué. Ce, pour des raisons idéologiques, parce que les minorités sont évidemment l'objet d'une grande approbation et d'une lecture euphorique. Encore que, comme on le voit à propos de la question que pose la cohabitation des lesbiennes et des *trans*, la position de radicalité minoritaire lesbienne n'est guère défendue. Il est vrai que c'est au bénéfice d'une autre minorité, les *trans*, mais c'est plus encore au nom de la *social reality* qui est *penis inclusive*.

**J.-A. M.** : Donc, si je concevais une théorie basée sur l'équation *genre = mode-de-jouir*, je ferais entrer dans la psychanalyse le concept de genre d'une façon à la fois honorable et inédite ? Ça pourrait m'ouvrir des perspectives.

**É. M.** : L'idée butlerienne, c'est qu'en fait, l'individu est isotope au *socius*. Donc, les processus sociaux de transgression – le mot est trop fort –, de dérèglement, sont internes à la norme elle-même. Le dérèglement de la norme ne vient pas de l'extérieur de la norme, il n'est pas le fait d'un sujet tout-puissant, il lui est coextensif. La construction sociale ou les « conditionnements sociaux » et la capacité d'agir, *agency*, relèvent d'une même totalité. Le dérèglement de la norme est interne à la normativité, il appartient au processus normatif

lui-même. J'aborde cela à plusieurs endroits du livre, à la fin de la première partie, au troisième chapitre de la seconde et dans l'épilogue. Dans cette vision très dogmatique, Butler se réclame de Foucault et, dans mon livre, la partie consacrée à Foucault est l'occasion de s'arrêter sur cet immanentisme de la norme et cette positivité ou productivité de la norme. Mais nous y reviendrons un peu plus tard sans doute. Quoi qu'il en soit, chez elle la norme ne se place pas face à une liberté individuelle qui viendrait la combattre. Donc, c'est un monde sans...

**J.-A. M.** : ... sans liberté ?

**É. M.** : Oui. Elle est très claire là-dessus. Elle s'oppose de manière très claire à Sartre et à l'existentialisme. Pour elle, s'ériger comme un sujet global prétendant combattre la norme, ne fait que déployer ce qu'elle appelle des « stratégies impérialistes », auxquelles il faut au contraire se soustraire : celles où le « sujet » reproduit illusoirement les schémas mêmes de la domination dont il n'est en fait que le miroir.

**J.-A. M.** : Peut-on dire que Butler a affaire à un Grand Autre absolu, l'Autre des Normes, l'Autre normé et normalisateur, dans lequel le sujet est véhiculé comme...

**É. M.** : Non, parce qu'un Grand Autre supposerait qu'il y ait une transcendance, qu'il y ait une différence entre l'individu et le monde, alors qu'il y a entre eux une totale identité.

**J.-A. M.** : C'est un Autre, mais non transcendant.

**É. M.** : Pourquoi l'appeler Autre s'il n'est pas transcendant ?

**J.-A. M.** : Encore une élucubration de ma part : est-ce que ce n'est pas spinoziste, un petit peu ? Est-ce qu'on ne pourrait pas recoder le butlerisme en spinozisme ?

**É. M.** : C'est en effet le terme dont certains affublent Butler.

**J.-A. M.** : Ah oui ? Je suis tombé pile ?

**É. M.** : Personnellement, je dois dire que je n'adhère pas à cette lecture-là.

**J.-A. M.** : Oui, mais vous décrivez bien l'univers butlerien comme une sorte d'enfer, de huis clos, régi par une nécessité absolue immanente, mais, à la différence de Spinoza, sans porte de sortie, sans salut ou par la foi, ou par la connaissance et l'amour de Dieu.

**É. M.** : Non, ce n'est nullement un enfer, c'est un monde qui, à côté des traumas qu'il inflige aux individus, est aussi, comme globalité interactive, la scène où peut se déployer la puissance d'agir du sujet, « *the scene for the agency of the subject* ». Allons plus loin, et notons que ce qui est producteur de traumas, à savoir la forclusion, *foreclosure*, terme emprunté à la théorie de la psychose chez Lacan et dévoyé par Butler, est simultanément ce qui rend possible la puissance d'agir. C'est aux pages 69-73.

**J.-A. M.** : Oui, vous avez raison, elle a affaire à un Autre qui parle et qui commande. Ce n'est pas du tout le Dieu de Spinoza qui, lui, la boucle. Son Autre serait plutôt un Surmoi, ce surmoi américain qui ne dit pas « Jouis ! », mais « *Enjoy !* », « *Enjoy Coca-Cola !* », et que Lacan disait apercevoir de sa fenêtre à l'aube, à Baltimore, en 1966.

**É. M.** : Il n'y a pas de sujet chez Butler, même si le mot peut être utilisé ici ou là par commodité. Il y a simplement des interactions entre les individus et l'espace social.

**J.-A. M.** : Qu'est-ce que c'est, un individu, au sens de Butler ?

**É. M.** : C'est vous, c'est moi, c'est tout.

**J.-A. M.** : C'est court.

**É. M.** : Je ne pense pas qu'elle ait une définition théorique de l'individu. D'ailleurs, elle n'emploie même pas le mot « individu ».

**J.-A. M.** : Quel mot emploie-t-elle ?

**É. M.** : Ce qui est frappant, c'est qu'elle ne se réfère jamais à des études statistiques ou sociologiques qui prouveraient par  $a + b$  que nous sommes fabriqués socialement par des impératifs qui produisent notre genre. Cela est affirmé, mais il n'y a pas de validation.

**J.-A. M.** : Chez personne ? Chez aucun auteur du *gender* ?

**É. M.** : Je n'ai pas tout lu. Mais il n'y en a pas chez Butler.

**J.-A. M.** : Elle affirme, mais ne démontre rien ?

**É. M.** : Oui. Je suis frappé chez elle par l'absence d'exemples, alors que les grands théoriciens français ont un goût pour l'exemple construit, comme le merveilleux « Tu es un voleur » de Sartre ou l'interpellation chez Althusser. Ce ne sont pas des échantillons, des enquêtes faites sur le terrain, mais des exemples forgés de manière allégorique.

**J.-A. M.** : Et elle ne se fonde pas non plus sur des observations cliniques.

**É. M.** : Exactement.

**J.-A. M.** : Elle développe une clinique spéculative, qui est imaginative, mais un peu gratuite, pour le dire gentiment. Son invention du phallus lesbien est très *camp*, au sens de Susan Sontag. Ce n'est pas de la clinique.

**É. M.** : Voilà. Pour résumer le point de vue de Butler de la manière la plus claire possible, je vous citerai cette phrase de *Humain, inhumain* : « Les conditionnements sociaux sont les conditions mêmes de la puissance d'agir. »

**J.-A. M.** : Écoutez, c'est bizarre comme ça sonne spinoziste.

**É. M.** : Oui, mais je n'aime pas dire ça. Si le genre est un conditionnement social en même temps qu'il est possibilité d'agir, ça pourrait rappeler les grandes réflexions des marxistes poststaliniens sur la liberté, à l'époque où il fallait réfuter Sartre et ses propos sur l'engagement. On s'interrogeait gravement pour savoir si l'homme est libre ou bien déterminé par les infrastructures. Et l'on répondait en récusant ce questionnement comme soutenu par un présupposé dualiste. Et l'on disait : s'il n'y pas d'opposition entre les déterminations sociales et la liberté, c'est qu'en réalité, elles constituent une même totalité. Eh bien, la réponse de Butler à la question de la liberté est la même, et c'est pourquoi le mot de liberté devient un mot inutile, et que dans la logique du pragmatisme social qui est la sienne, elle préfère parler d'*agency* que l'on peut traduire par *puissance d'agir*, *encapacitation*, *agencité*, *agentivité*, puisque le terme est au fond un intraduisible.

On est loin de cette image souvent flatteuse du *gender* basée sur les équivoques du *queer* des années antérieures, très libertaires, très urbaines, très new-yorkaises, très élitistes, que le Warhol que j'ai mis en couverture de mon livre symbolise, et que Butler ignore, qu'elle ne cite jamais : trop esthète, trop dandy, trop pervers...

**J.-A. M.** : C'est ce que vous appelez son puritanisme.

**É. M.** : D'où son puritanisme, bien sûr. Ce qui ne doit pas surprendre également, c'est de voir que ce vocabulaire issu du pragmatisme ou du comportementalisme est aussi celui des adeptes du management néo-libéral, où l'entreprise est cet espace interactif dans lequel les « agents » sont pris dans des processus de gestion. C'est Butler qui a introduit dans le discours LGBT des termes qui n'y étaient pas présents avant elle, comme *empowerment*, *agency* et autres, qui tous relèvent du discours managérial de l'interaction.

**J.-A. M.** : Quels sont ces théoriciens du management ? Je vous le demande pour m'instruire.

**É. M.** : Il n'y a pas de théoriciens ou il y en a mille, ce ne sont pas des théoriciens, ce sont des praticiens, ceux des slogans des *Business schools* : « *Empower your career now !* »

**J.-A. M.** : Judith Butler se réfère à des auteurs traitant du management ?

**É. M.** : Non, pas du tout. C'est la langue qui parle toute seule, pourrait-on dire : l'anglo-américain. Mais notons tout de même une grande porosité entre certaines portions du discours LGBT et l'*idéosphère* néolibérale. J'ai été frappé récemment à la lecture d'un long texte paru dans *Lundimatin* à propos de la question *trans*, qu'en effet, pouvait se poser la question d'une lecture néolibérale du phénomène LGBT, du *self-making*, et de l'individu comme « entrepreneur de soi ». Cette question du néolibéralisme qui, à mon avis, est très mal posée, devrait être reprise aussi à partir de ce que j'écris pages 419-432 de Foucault et de son rapport au néolibéralisme. Mais il faudrait aller encore plus loin, et se souvenir des accusations de néolibéralisme adressées à Deleuze lors de la parution de *L'Anti-Œdipe*. C'est pourquoi mon analyse « idéologique » de Butler n'a rien d'un procès, mais plutôt d'une fascination pour l'imprégnation idéologique que peut véhiculer de manière générale la « théorie ». Ce qui est fascinant, c'est donc l'ambiguïté que porte l'anglais ou l'anglo-américain de Butler. Si on prend un terme comme le *care*, le *soin*, il peut être aussi bien utilisé par des gens radicalisés que par l'Armée du salut ou...

**J.-A. M.** : ... ou chez nous par une Martine Aubry.

**É. M.** : ... ou par quelqu'un de droite. Des notions et des mots comme *empowerment* ou *agency* sont aussi bien utilisés par des minorités pour expliquer comment un *Black* doit recouvrer sa dignité en trouvant sa puissance d'agir, que par des entreprises où un employé doit lui aussi retrouver sa puissance d'agir, que dans les grandes institutions internationales pour dire que tel pays du tiers-monde en faillite doit retrouver lui aussi son *empowerment*. C'est pour cette raison que l'anglais est omniprésent dans mon livre, c'est la condition pour rendre sensible dans la langue même la pression idéologique qui s'y active.

**J.-A. M.** : Vous cherchez à dégager chez Butler les linéaments de « l'idéologie américaine » ?

**É. M.** : Quand Adorno analyse le fonctionnement de la psychanalyse aux États-Unis en 1946, il note qu'il y a dans la manière dont les psychanalystes gèrent la souffrance psychique quelque chose qui va dans le sens du *self-making*, de l'individu comme « entreprise de soi ». Il montre que, dans cette psychanalyse révisée, l'idée du soin psychanalytique substitue aux grands phénomènes structuraux comme l'Œdipe et la castration, les « traumatismes sociaux », exactement comme Butler le fait. Il décrypte dans cette aspiration à optimiser une position de l'individu où toutes ses « aptitudes sont pleinement utilisables », le mythe capitaliste du « plein emploi », du dynamisme social, qu'on peut retrouver d'un point de vue adornien dans l'*empowerment* butlerien. Je retrouve cela par exemple chez Butler quand elle parle des travestis.

**J.-A. M.** : Oui, il y a tout un passage du livre sur le travesti latino, black, etc.

**É. M.** : C'est un passage important parce qu'on y voit combien Butler est multiple. Ces travestis, qui sont des gens très pauvres des banlieues US issus des minorités « raciales », apparaissent dans un film de Jennie Livingston à laquelle Butler s'identifie beaucoup, parce qu'elles sont toutes deux juives, lesbiennes, etc., et qui s'intitule *Paris is Burning*. Elle voit dans la lesbienne filmant les travestis un personnage complètement fantasmatique, susceptible de métamorphoser ces travestis en femmes par sa caméra, qui serait le support de ce que Butler appelle le phallus lesbien.

**J.-A. M.** : Il faudra en reparler.

**É. M.** : C'est tout à fait incroyable. Mais comme souvent, une fois qu'elle a développé cette vision hallucinée, eh bien, elle revient au social, qui est son vrai terrain. Tout l'enjeu, finalement, de sa lecture de ces petits travestis latinos, blacks, etc., c'est précisément leur socialisation. Elle voudrait qu'ils accèdent à des formes socialisées d'*empowerment*, d'*agency*, et qu'ils constituent une communauté sociale structurante. Elle repousse la fétichisation des corps à laquelle elle a pu céder dans une sorte de séquence hallucinatoire qui relève de ce qu'elle juge être une simple logique de fascination, et revient à une position pragmatique, à l'impératif que ces minorités de genre, de race, et de position sociale, accèdent à des formes sociales d'*agency*, d'*empowerment* et d'*enabling*, « encapacitation ».

**J.-A. M.** : Qui les mettent en capacité de faire quoi, exactement ?

**É. M.** : Ces notions d'encapacitation, d'*empowerment* et d'*agency* n'ont jamais de contenus propres, de contenus subjectifs, jamais d'explication. C'est la puissance d'agir, point : c'est la fluidité, l'interactivité, le mouvement. C'est en cela qu'on est bien dans le pragmatisme pur, dans des phénomènes strictement dynamiques de puissance et d'interaction, et pas du tout dans des imaginaires individués de sujet. Pour elle, cela n'a pas de pertinence.

Tout cela figure dans son second livre, *Ces corps qui comptent*, qui est un livre intéressant car très composite. La partie consacrée aux travestis est très révélatrice du fonctionnement de Butler, c'est là où elle est la plus complexe. D'un côté, elle trouve chez ces travestis, par le lesbianisme, un espace fantasmatique. Elle expérimente une sorte de lâcher subjectif où il y a une forme de délire hallucinatoire. Elle croit observer chez le travesti du film un processus de métamorphose, qu'elle décrit étrangement avec un vocabulaire mystique chrétien,

comme la *transsubstantiation*, le *sacre*, l'*onction*, après avoir mis sur le tapis la judéité et le lesbianisme qu'elle dit partager avec la cinéaste, Jennie Livingston. Et puis, de l'autre côté, elle en revient à son discours ordinaire, celui de la socialité pure et du pragmatisme. La notion de genre semble donc d'un côté aller vers la prolifération, vers un élargissement presque infini du spectre des genres, et, de l'autre, elle est en même temps extraordinairement restreinte par le *socius*.

**J.-A. M.** : Restreinte par les stéréotypes ?

**É. M.** : Par les stéréotypes sociaux, par la performativité sociale, par la socialité dont la notion de *gender* est inséparable. C'est toute l'ambiguïté de Butler. D'un côté, elle semble faire du genre un élément de libération, mais en réalité, non, c'est une vision extraordinairement...

**J.-A. M.** : ... oppressante, oppressive...

**É. M.** : ... du processus de genre. Mais le mot « oppressive » n'est pas le bon, il est étranger à la pragmatique. Ou plutôt il est trop partiel.

**J.-A. M.** : Eh bien, je vous félicite d'avoir débroussaillé ce discours luxuriant, et de l'avoir ramené à une antinomie en définitive assez élémentaire : une routine sociale draconienne émettant des stéréotypes de genre, *versus* des échappées érotico-fantasmatico-fantastiques, originales et baroques. On arrête un petit moment ?

**É. M.** : Oui, on peut arrêter.

**J.-A. M.** : Vous avez donné beaucoup de vous-même. Je vous remercie. Ça complète le livre.

**É. M.** : Vous m'y poussez. Le film de Livingston s'appelle donc *Paris is burning*, il porte sur les bals de travestis et les concours de bal. C'est un film absolument passionnant. (*Pause*)

### ***Après le genre***

**J.-A. M.** : C'est assez exhaustif, me semble-t-il, le travail que vous avez fait sur Judith Butler.

**É. M.** : Oui, mais il manque le tout dernier Butler. Elle est devenue une star. Il y a maintenant un discours butlerien forcément plus personnel, moins dépendant de l'activisme de terrain auquel elle a été très liée.

**J.-A. M.** : Ça modifie ses conceptions ?

**É. M.** : Ça modifie, oui. Sa position d'icône modifie nécessairement son discours. Mais si on veut conclure sur ces questions, on pourrait peut-être dire que l'autre problème que pose le mot *gender*, c'est son quasi-abandon par Butler elle-même ou, en tout cas, la difficulté qu'elle a à en faire un concept construisant une doctrine dans la longue durée. Elle s'est mise très vite à regretter d'avoir donné une place centrale au concept de genre, et de l'avoir posé comme prédominant par rapport à d'autres catégories : la race, les positions géopolitiques – allusions aux migrants – les questions sociales. On retrouve la même tentation d'abandonner le mot *queer* jugé trop communautariste, trop singularisant, pas assez inclusif, notamment par rapport aux communautés non blanches.

**J.-A. M.** : Peut-on dire alors que depuis cette époque, autour de 2004, la théorie du genre s'est développée indépendamment de Butler ?

**É. M.** : C'est très compliqué. Je ne saurais pas répondre à cette question. Prenez par exemple celui/elle qui a été son/sa principal.e lecteur/lectrice en France, qui s'appelle Sam/Marie-Hélène Bourcier. Il/Elle considère qu'il y a deux Butler. La première est celle qui est *gender, queer, subversive, etc.* L'autre, notamment celle de *Défaire le genre*, 2004, la « seconde Butler », est celle du *disempowerment*, elle renonce à la puissance et à l'autonomie du concept de genre, lequel...

**J.-A. M.** : ... lequel court le monde indépendamment d'elle à partir de là, comme un Frankenstein ?

**É. M.** : Oui, mais avec du coup un quiproquo très profond. Le genre s'impose en effet dans le monde alors qu'elle le relativise, lui donne une place moins importante. Donc, la dernière limite du concept de genre, et qui est peut-être la première, c'est l'autolimitation dans laquelle Butler l'a placé très rapidement, pas vingt ans après, mais très vite. *Trouble dans le genre* paraît en 1990, *Ces corps qui comptent* en 1993, et là commencent déjà les reculs sur la centralité du genre. Et on peut penser que, déjà avant, il y avait de la part de Butler une inquiétude sur l'autonomie conceptuelle du genre. Car celle-ci n'est pas tenable à l'intérieur de la conception sociologisante qui est la sienne. Il me semble que le problème ne relève pas d'une évolution, mais qu'il est là dès le départ. En arrimant la question du genre à une pure pragmatique sociale, n'est-on pas conduit à dissoudre la question du genre dans le « social » ? Et donc à perdre le genre dans ce qu'il pourrait avoir de singulier ?

**J.-A. M.** : J'ai appris en vous lisant qu'elle explique en quoi le genre doit céder la primauté à la race. Le genre a délogé le sexe, la race doit déloger le genre. On doit passer du « genrisme » au décolonialisme. On en arrive ainsi à ce *wokism* si en vogue aujourd'hui.

**É. M.** : C'est ça. Pour Butler, l'opposition originare n'est plus entre homme et femme comme le féminisme classique l'avait posé, mais entre les races. C'est très contestable politiquement, mais d'un autre point de vue, ce n'est pas complètement inintéressant, car ça nous incite à historiciser d'un point de vue anthropologique la question de la différence homme/femme. C'est ainsi que Barthes, dans sa pensée du Neutre, montre que l'opposition masculin/féminin n'est pas première dans les langues indo-européennes. La première opposition cruciale, c'est animé/inanimé. Ce n'est que dans les langues qui succèdent aux langues primitives indo-européennes que l'opposition masculin/féminin prend le pas sur l'opposition animé/inanimé. Et ça veut dire quoi ? L'opposition masculin/féminin est bien sûr réelle. L'humanité n'a pas pu échapper à cette différence, mais au travers de l'évolution des langues, on peut faire l'hypothèse que d'autres différences ont pu être symbolisées antérieurement.

Quand Butler dit : « Ce n'est pas l'opposition masculin/féminin qui est première, mais l'opposition des races », c'est pour moi tout à fait intenable. L'opposition des races est au contraire très tardive, et elle est extrêmement hétérogène, instable, réversible. Mais ce qu'on peut retenir de positif dans cette idée, c'est qu'en effet – et là, je souscris complètement à cette position – l'opposition masculin/féminin est symboliquement historique, se symbolise dans l'histoire. Voilà.

**J.-A. M.** : C'est où, dans le livre ?

**É. M.** : Je vais vous retrouver ça. Pages 298-300. C'est à partir de l'inanimé que Barthes va penser le Neutre. L'inanimé sera précisément le support du Neutre.

**J.-A. M.** : Ça m'avait échappé. Vous écrivez en effet, page 299 : « Son Neutre bouleverse le paradigme sexuel à un degré inattendu, non pas de manière ordinaire en dérégulant la relation masculin/féminin, mais en l'annulant. Barthes donne à la catégorie de l'inanimé une place tout à fait extraordinaire, point originaire qu'il cherche à comprendre, et dont il trouve la structure dans les formes les plus primitives de la langue, l'indo-européen. » Etc. Vous dites que Barthes suit ici Meillet, et vous renvoyez à un article de Barthes de 1970 qui s'intitule « Masculin, féminin, neutre ».

**É. M.** : Je ne sais pas si c'est exact sur le plan philologique, mais c'est intéressant.

**J.-A. M.** : Oui, il faudrait savoir si c'est exact, mais c'est suggestif.

**É. M.** : Très suggestif de penser qu'il y a une histoire anthropologique de l'émergence des structures symboliques du masculin et du féminin. Il faut noter tout de même que cette proposition de Barthes apparaît dans un article qui nettement oriente la question sexuelle dans une perspective qui nous rapproche d'un questionnement dominé par l'idée de genre.

**J.-A. M.** : Je vais vous dire ce que j'avais compris sur la naissance du genre en vous lisant, et que vous avez défait en parlant comme vous l'avez fait. J'avais compris quelque chose de très simple, fondé sur votre analyse du « Tu es un voleur » dans le *Saint Genet* de Sartre. Genet, se voyant assigné comme voleur par cet énoncé, reprend l'assignation à son compte : « Je serai, je suis un voleur ». Pour Butler, cela signifie, dites-vous, que l'ostracisé inverse la valeur de l'énoncé, « processus de resignification » qui lui permet de récupérer « un pouvoir constituant ». C'est très proche, comme vous le signalez, du principe paradoxal de Lacan, du « message émis par le récepteur sous une forme inversée » à l'intention du locuteur. Lacan ne l'a pas formulé lui-même, mais il l'a cueilli sur les lèvres de Benveniste à qui il expliquait la chose, conformément à ce qu'énonce le principe lui-même. J'ai donc cru que ce que vous appelez un « retournement subversif des insultes » était pour Butler au fondement même de l'assignation du *gender*. Alors, dites-moi en quoi je me trompais.

**É. M.** : Vous vous trompez car, chez Butler, le scénario que vous avez décrit est un scénario sans sujet, sans aucune interlocution subjective à la différence du Genet de Sartre. Dans son schéma, il y a simplement des injonctions, *injunctions*, par exemple : « Tu dois être une bonne mère », « Tu dois être un objet désirable », qui peuvent aussi passer par l'insulte : « Nègre », « Pédé », etc.

**J.-A. M.** : On a moins affaire à des assignations qu'à des injonctions, et celles-ci vous sont serinées par la société. C'est ça ?

**É. M.** : C'est ça. On est dans le comportementalisme. Il y a des injonctions comme « Buvez Coca-Cola ! », telle injonction à faire, à être, qui fonctionne par des processus de répétition.

**J.-A. M.** : Par la suggestion.

**É. M.** : Par la suggestion. Et il n'y a pas du tout chez Butler un processus du type de celui que décrit Sartre, un processus de construction subjective par une parole intériorisée. Dans la scène décrite par Sartre, personne en fait ne dit au petit Genet : « Tu es un voleur. » La voix qui énonce cette phrase vertigineuse vient de Genet lui-même, non de la société.

Chez Butler, la société dit des choses beaucoup plus banales, plus ordinaires, qui n'ont pas la splendeur, l'extraordinaire beauté de la phrase « Tu es un voleur ». Butler est contre l'idée de sujet, contre l'idée du montage subjectif, parce que, pour elle, le Je ne préexiste pas à l'individu.

**J.-A. M.** : Le sujet lacanien n'est pas un sujet qui « préexiste ». Il est « l'effet du signifiant ». Le signifiant précède le sujet.

**É. M.** : Je vais jusqu'au bout de notre discussion. Dans un premier temps, la resignification, c'est-à-dire le retour de l'insulte sous la forme d'une revendication, semble s'apparenter à l'exemple du « Tu es un voleur ». Mais, ce n'est pas en fait le cas, puisqu'il n'y a pas ce jeu incroyable que Sartre met au jour entre le « Tu » du « Tu es un voleur » et le « Je » qui assume cette parole. Mais la différence va plus loin encore, car Butler, dans la logique qui est la sienne, ne peut, comme Sartre, faire de la signification un acte fondateur, « *a founding act* » : il n'y a que des processus itératifs qui réussissent ou qui échouent. Si nous donnons à la signification une fonction autonome, l'univers de la pragmatique sociale s'effondre.

**J.-A. M.** : Dans un premier temps, donc, elle accepte, sous le nom de « resignification », la notion du message inversé.

**É. M.** : Oui. Il y a bien au départ le message inversé, l'insulte devient un drapeau, et *queer*, au lieu d'être une insulte, devient une cause, un signifiant revendiqué. Mais tout cela se passe à partir d'une interaction entre l'individu et le social, et non dans l'espace subjectif où l'Autre fait entendre au sujet son propre message sous une forme inversée comme avec le « Tu es un voleur ». Inversé ici au sens où, comme dans un miroir, le Tu est la forme inversée du Je. D'ailleurs, comme on l'a dit mais comme il faut le redire car c'est la conséquence même du pragmatisme social de Butler, celle-ci, très vite après avoir été l'un des porte-paroles de ce type d'activisme, le met de côté dès son second livre, *Bodies that matter*, et elle est conduite à renoncer au mot *queer*, et donc à tout ce qui lui est attaché, du fait « des exclusions par lesquelles il est mobilisé », « *the exclusions by which it is mobilized* », pages 119-137.

**J.-A. M.** : Ce qui m'a peut-être égaré, c'est que vous dites, page 124 : « L'acte que Sartre prête à Genet constitue un modèle de resignification ». Vous dites aussi : « Il y a d'étranges ressemblances entre l'analyse de Butler et les pages de *Saint Genet*. Tout se passe comme si Butler connaissait parfaitement la légende du *Saint Genet*, et n'écarterait la leçon existentialiste que pour mieux en reprendre l'axiomatique. » J'ai cru retrouver là mes repères, et que Butler avait recours à une « axiomatique », disons, sartro-lacanienne. Maintenant, vous m'expliquez que non.

**É. M.** : Disons que, dans ces pages de *Trouble dans le genre*, Butler fait une curieuse opération, celle de rejeter Sartre tout en lui empruntant de nombreux éléments comme par exemple la reprise d'une même citation de Kafka, les mêmes allusions aux esclaves noirs, etc. Bref, elle reprend les matériaux sartriens, mais en en déplaçant complètement la valeur. La scène magnifique, si subtile, si inventive - quasiment du roman -, où l'enfant Genet entend « Tu es un voleur », scène construite par Sartre, devient sous la plume de Butler un exercice un peu behaviouriste, une injonction sociale assénée à coups de performatifs sur les individus.

**J.-A. M.** : Qu'est-ce que ça veut dire, « à coups de performatifs » ? Les injonctions butleriennes sont des performatifs, maintenant ?

**É. M.** : Dans le système butlerien, tout message venant de la société est performatif.

**J.-A. M.** : Il va falloir reprendre dans le détail cette affaire, pour que ceux qui ont lu Austin retrouvent leurs billes. Son usage du terme de performatif est bien tordu par rapport à son usage orthodoxe.

**É. M.** : Totalement. C'est l'idée qu'il n'y a pas de message neutre dans la société, que tous expriment une vision normative, et construisent les genres.

**J.-A. M.** : C'est une oppression ?

**É. M.** : Butler n'est pas dans ce rapport de négativité avec la société. Pour elle, c'est très bien, la société. Ce n'est pas un Léviathan. Elle y voit des interactions sociales qui définissent la réalité humaine. La réalité humaine, c'est d'être dans un système où on est interagi, produit, performé.

**J.-A. M.** : C'est un monde, dirait l'autre, sans *Dasein*.

**É. M.** : Voilà, sans *Dasein*.

**J.-A. M.** : Comme Butler est juive, cela conforterait la thèse récemment découverte dans les *Cahiers noirs* de Heidegger : que les Juifs n'ont pas de *Dasein*. Je sais, je fais une plaisanterie de mauvais goût. Vous nous conduisez jusqu'à *Défaire le genre, Undoing the Gender*, 2004. Qu'a-t-elle fait depuis lors, dans quelle direction s'est développée sa réflexion ?



Judith Butler recevant le prix Adorno décerné par la ville de Francfort en 2012.

**É. M.** : Comme je l'ai dit tout à l'heure, elle est devenue une vedette, son discours a pris une dimension plus personnelle. Elle est très active sur le plan intellectuel, politique. Elle a eu le prix Adorno en 2012. Elle a fait à cette occasion une conférence sur « la vie bonne » qui verse dans le discours du *care*.

**J.-A. M.** : J'ai relevé dans votre livre une citation de cette conférence : « Si je dois vivre une vie bonne, ce sera une vie bonne vécue avec les autres, une vie qui ne serait pas une vie sans les autres. » C'est, dites-vous, « lénifiant ».

**É. M.** : Surtout quand c'est dit à l'occasion du prix Adorno, qui est censé rendre hommage à Adorno. Adorno, entendant cela, aurait été révolté.

**J.-A. M.** : Si je vous comprends bien, d'une main elle déroule des propos très cucu la praline, très convenus. De l'autre, elle entretient sa connexion avec les *gender studies*, veille au grain sur la vie universitaire, reste la madone de la discipline. Et enfin, avec son troisième œil, elle suit l'actualité du combat des minorités, et y plonge de temps à autre un orteil.

**É. M.** : D'où le fait qu'elle n'a pas laissé l'effervescence *trans* se produire sans y apporter une sorte d'accord, qui est resté malgré tout très superficiel. Butler a un côté centriste. Elle est toujours au centre.

**J.-A. M.** : Elle est aux côtés de Chomsky sur beaucoup de points de politique générale, et lui n'est pas exactement un centriste.

**É. M.** : Ça dépend. Sur la gauche de Butler, il y a des choses bien plus radicales qu'elle.

**J.-A. M.** : Alors, recevra-t-elle un jour la *Medal of Freedom* des mains de Biden ? Jouera-t-elle un rôle distingué durant la nouvelle administration ?

**É. M.** : Pourquoi pas ?

**J.-A. M.** : Vous la présentez comme une grande calculatrice. Est-ce une *schemer* ?

**É. M.** : Non, parce qu'il y a chez elle une forme de générosité. Pas de naïveté, le mot passerait pour condescendant, mais une absence de rouerie. Il n'y a rien de pervers chez elle. Il y a de l'honnêteté intellectuelle, et le souci du bien commun.

**J.-A. M.** : Vous faites d'elle un portrait contrasté, indécidable, ou *indécidé* par vous.

**É. M.** : Oui, vous avez tout à fait raison. Mais il faut dire aussi que c'est la seule femme parmi les protagonistes de mon livre, et qu'elle est bien moins rouée et retorse que les protagonistes masculins, les Deleuze, les Barthes, les Derrida. Elle, elle montre toutes ses cartes. Elle n'est pas du tout dupe du mythe de la *French theory*. Elle ne trompe personne. Il suffit de la lire. Elle a dit très bien que c'est une fiction purement américaine.

**J.-A. M.** : Au fait, qui a répandu ça ? C'est une construction collective ?

**É. M.** : Les Américains. Mais Derrida était un tout petit peu complice de ça. Là, oui, chez Derrida, il y avait une forme de rouerie. Dans son livre de dialogues avec votre amie Roudinesco d'ailleurs, celle-ci lui reproche précisément d'être trop conciliant avec la violence du politiquement correct dans les universités américaines. Je crois que la *French Theory* a été elle aussi très soutenue par les Français eux-mêmes, qui n'ont pas fait grand-chose pour détruire le mythe. Et tout cela ne s'est pas constitué dans les départements de philosophie des universités américaines, mais dans ceux de langues et de littérature.

**J.-A. M.** : Vous évoquez le politiquement correct. Dans mon idée, il ne procède pas de Derrida, mais bien de Barthes, et de son énoncé mémorable, *La langue est fasciste*. Je me souviens très bien avoir entendu cette phrase de sa bouche, c'était lors de sa leçon inaugurale au Collège de France, en janvier 1977. Lacan était invité, moi aussi, nous étions assis côte à côte. Quand Barthes a lâché cette phrase, nous nous sommes regardés, les yeux au ciel, gênés de l'avoir entendu proférer une énormité. Lacan avait développé son concept du signifiant-maître, Foucault avait disserté de son côté sur le « savoir-pouvoir », mais traduire tout ça par une expression si fruste, si démagogique, c'est vraiment la seule fois, alors que je l'ai connu durant des années, depuis mes 18 ans, la seule fois où j'ai trouvé Barthes... comment dire ? En-dessous de lui-même.

**É. M.** : Ce serait une autre discussion. Je ne sais pas si on peut associer cette phrase au politiquement correct. Pour Barthes, c'est le caractère assertif de la langue qui était insupportable. On s'arrête là ? Quel est le programme de la semaine prochaine ?

**J.-A. M.** : On continue un peu encore sur le genre, peut-être ?

**É. M.** : On a déjà dit pas mal de choses.

**J.-A. M.** : Je vous fais une petite conclusion sur Butler ?

**É. M.** : Je vous réponds, et puis après, on passe.

**J.-A. M.** : Oui, on passe à la « pensée du Neutre », que vous dressez face à la théorie du genre, et donc on passe à Barthes, qui est le seul à avoir nommé ce Neutre.

**É. M.** : D'accord. Mais ce serait bien quand même de l'articuler aussi à Derrida et Deleuze.

**J.-A. M.** : Nous poursuivrons par Barthes, Deleuze, Derrida. Foucault, c'est un autre chapitre, une autre paire de manches.

**É. M.** : Tout à fait.

**J.-A. M.** : J'ai parlé avec Ewald. Il va vous lire. Il est prêt à se joindre à nous par Zoom quand nous en serons à Foucault. Bon, on s'est bien amusés. J'ai appris beaucoup de choses. Vous aurez le décryptage. Vous pourrez corriger toutes les bêtises éventuelles que vous avez dites, et moi aussi.

**É. M.** : Pas seulement des bêtises, mais aussi des propos un petit peu...

**J.-A. M.** : Vous allez resserrer certaines choses et améliorer l'expression, mais pas trop.

**É. M.** : C'est la loi du genre.

*A suivre*

Transcription par  
Rose-Marie Bognar-Cremniter pour *Lacan Quotidien*,  
et Clara Cahen-Kundé pour *La Règle du jeu*,  
revue et augmentée par les protagonistes



Dr. Rachel Levine, nouvelle ministre adjointe de la Santé de l'administration Biden, première personne ouvertement trans (MtoF) à être confirmée par le Sénat américain.

# DOCUMENT

## Lyon va adopter un budget genré

par Justine Faure pour LCI

Article paru le 11 mars 2021 dans [LCI](#)

ÉGALITÉ - Fait inédit en France, Lyon va prochainement adopter un budget « sensible au genre ». En quoi cela consiste-t-il ? Comment le mettre en place ? LCI a interrogé Audrey Hénocque, première adjointe écologiste de la ville.

---

Canada, Mexique, Australie, Japon, Islande... Et bientôt la ville de Lyon. Dirigée par l'écologiste Grégory Doucet depuis le mois de juin 2020, elle sera la première municipalité française à adopter un budget sensible au genre. Selon l'OCDE, *"la budgétisation sensible au genre est un moyen (...) de promouvoir l'égalité à travers le processus budgétaire"*, notamment dans les domaines de l'éducation, de l'emploi, de l'entrepreneuriat où les inégalités persistent.

Concrètement, en quoi consiste un budget sensible au genre, et comment sera-t-il adopté à Lyon ? LCI a interrogé Audrey Hénocque, première adjointe au maire de Lyon, en charge des finances et de la commande publique.

### Qu'est-ce qu'un budget sensible au genre ?

**Audrey Hénocque :** Il s'agit d'un mode d'évaluation de la dépense publique : bénéficie-t-elle plutôt aux hommes ou aux femmes ? Nous allons faire un diagnostic sur notre budget général de dépense pour regarder qui bénéficie de la dépense publique. Pour cela nous allons utiliser la méthode "tricatégorielle". Nous regarderons quelles dépenses sont neutres, par exemple l'entretien de la mairie, faisant en sorte qu'elles soient le moins nombreuses possibles. Nous regarderons ensuite quelles dépenses sont faites pour rétablir l'égalité femmes-hommes : elles sont rares, il s'agit par exemple de la création d'un centre de soutien aux femmes victimes de violences conjugales. Enfin, le reste du budget est censé être "genrable", donc il faudra analyser si les usagers de l'équipement ou du service sont plutôt des hommes ou des femmes. Ce diagnostic nous permettra de savoir d'où nous partons, de constater les déséquilibres entre les hommes et les femmes dans notre politique publique.

## **Comment élaborer un tel budget ?**

Sur cette année 2021, nous allons commencer à faire le diagnostic en analysant les dépenses et usages sur cinq secteurs : la mairie du 7<sup>e</sup> arrondissement, le musée des beaux-arts, la direction des sports, la direction des espaces verts et la direction de la commande publique. Au niveau de la municipalité, le budget sensible au genre sera celui voté fin 2022 pour l'année 2023. Il concernera l'ensemble des compétences municipales, comme l'éducation et la sécurité.

## **Quels seront vos premiers arbitrages ?**

Nous avons déjà commencé à agir dans certains secteurs comme le sport. Par exemple, alors que l'OL féminin bénéficie de moins de subventions et de moins d'achats de places dans le stade par la municipalité que l'équipe masculine, nous avons décidé cette année de mettre autant d'argent sur le club féminin que masculin. Nous pensons aussi que les city stades sont plus investis par les garçons, il faut donc encourager les filles à faire du sport en plein air dans l'espace public. Nous travaillons aussi autour des cours d'écoles, qui poussent les filles en périphérie quand les garçons sont au milieu, occupant le terrain de jeu de ballon. Dans la culture, on peut analyser qui visite les expositions, et si les hommes sont moins nombreux les encourager à aller au musée. Il faut aussi faire attention à exposer autant d'artistes femmes que d'artistes hommes.

## **Pourquoi êtes-vous la première municipalité à adopter un budget sensible au genre ? Est-ce si difficile à mettre en place ?**

Comme pour toutes les discriminations, tant que nous n'en avons pas conscience, nous ne nous en rendons pas compte. Les villes ont beaucoup été dirigées par des hommes, l'urbanisme pensé par des hommes. Il faut prendre conscience que l'action publique n'est pas neutre et qu'il y a des déséquilibres. En plus, en termes de dépenses, il n'est pas sûr que cela coûte plus cher. Ce n'est pas comme si nous sortions une nouvelle enveloppe, un budget pour les femmes. Il s'agit de vérifier que nous ne créons pas d'inégalités dans l'action municipale, et orienter les futures dépenses.

# BUTLER À PARIS

En dernière minute, à 18h aujourd'hui, nous parvient l'information suivante, par notre collègue Hervé Castanet, de Marseille :

CRISE DES IDENTITÉS DE GENRE

## Controverses sur le genre : mobilisations et luttes en temps de crise

Le mercredi 26 mai 2021 à 18h



### Les intervenantes



#### Judith Butler

Philosophe américaine, professeure à l'Université de Californie à Berkeley.

Ses travaux portent notamment sur le genre et le féminisme, les vulnérabilités et les droits individuels et collectifs. Parmi ses ouvrages de référence en français : *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité* (La découverte, 2005), et *Rassemblement. Pluralité, performativité et politique* (Fayard, 2016).



#### Delphine Horvilleur

Rabbin et écrivain.

Ordonnée rabbin au Hebrew Union College à New York en 2008, elle est depuis lors rabbin de la communauté Judaïsme en mouvement (JEM) à Paris. Elle est également directrice de la rédaction de la revue Tenou'a, qui traite de problématiques de société (féminisme, environnement, sexualité, politique migratoire, etc.).

Delphine Horvilleur est notamment l'auteur de *Le rabbin et le psychanalyste* (Hermann, 2020), *Comment les rabbins font des enfants*; *Sexe, transmission, identité dans le judaïsme* (Grasset, 2015), *En tenue d'Ève*; *Féminin, pudeur et judaïsme* (Grasset, 2013).

Delphine Horvilleur © JF Page



#### Najat Vallaud-Belkacem

Ancienne ministre des Droits des Femmes puis de l'Éducation Nationale, de l'Enseignement supérieur et de la Recherche.

Najat Vallaud-Belkacem est une ancienne ministre en charge des Droits des Femmes et porte-parole du gouvernement (de 2012 à 2014), puis de l'Éducation Nationale, de l'Enseignement supérieur et de la Recherche (de 2014 à 2017) où elle devient la première femme en France à occuper cette fonction. A partir de 2018, elle rejoint l'Institut d'études Ipsos, puis l'ONG ONE en 2020 (lutte contre l'extrême pauvreté et les maladies évitables) en devenant la Directrice France.



#### Frédérique Matonti

Modération, professeure de Science Politique à l'Université Paris I - Panthéon-Sorbonne.

Frédérique Matonti enseigne la science politique à Paris I. Spécialiste de sociologie des intellectuels, d'histoire sociale des idées politiques et des questions de genre, elle a notamment publié *Intellectuels communistes : une sociologie de l'obéissance politique*, *La Nouvelle Critique (1967-1980)* (La Découverte, 2005) *Le Genre Présidentiel. Enquête sur l'ordre des sexes* (La Découverte, 2017), *Mai juin 68* (Éditions de l'atelier, 2008). Elle travaille sur le « moment structuraliste ».

Informations à retrouver [ici](#)

*Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur*

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6<sup>e</sup> – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6<sup>e</sup> – [navarinediteur@gmail.com](mailto:navarinediteur@gmail.com)

*Directrice, éditrice responsable* : Eve Miller-Rose ([eve.navarin@gmail.com](mailto:eve.navarin@gmail.com)).

*Éditorialistes* : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

*Maquettiste* : Luc Garcia.

*Relectures* : Sylvie Goumet, Michèle Rivoire, Pascale Simonet, Anne Weinstein.

*Électronicien* : Nicolas Rose.

*Secrétariat* : Nathalie Marchaison.

*Secrétaire générale* : Carole Dewambrechies-La Sagna.

*Comité exécutif* : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose.

**pour accéder au site [LacanQuotidien.fr](http://LacanQuotidien.fr) CLIQUEZ ICI**